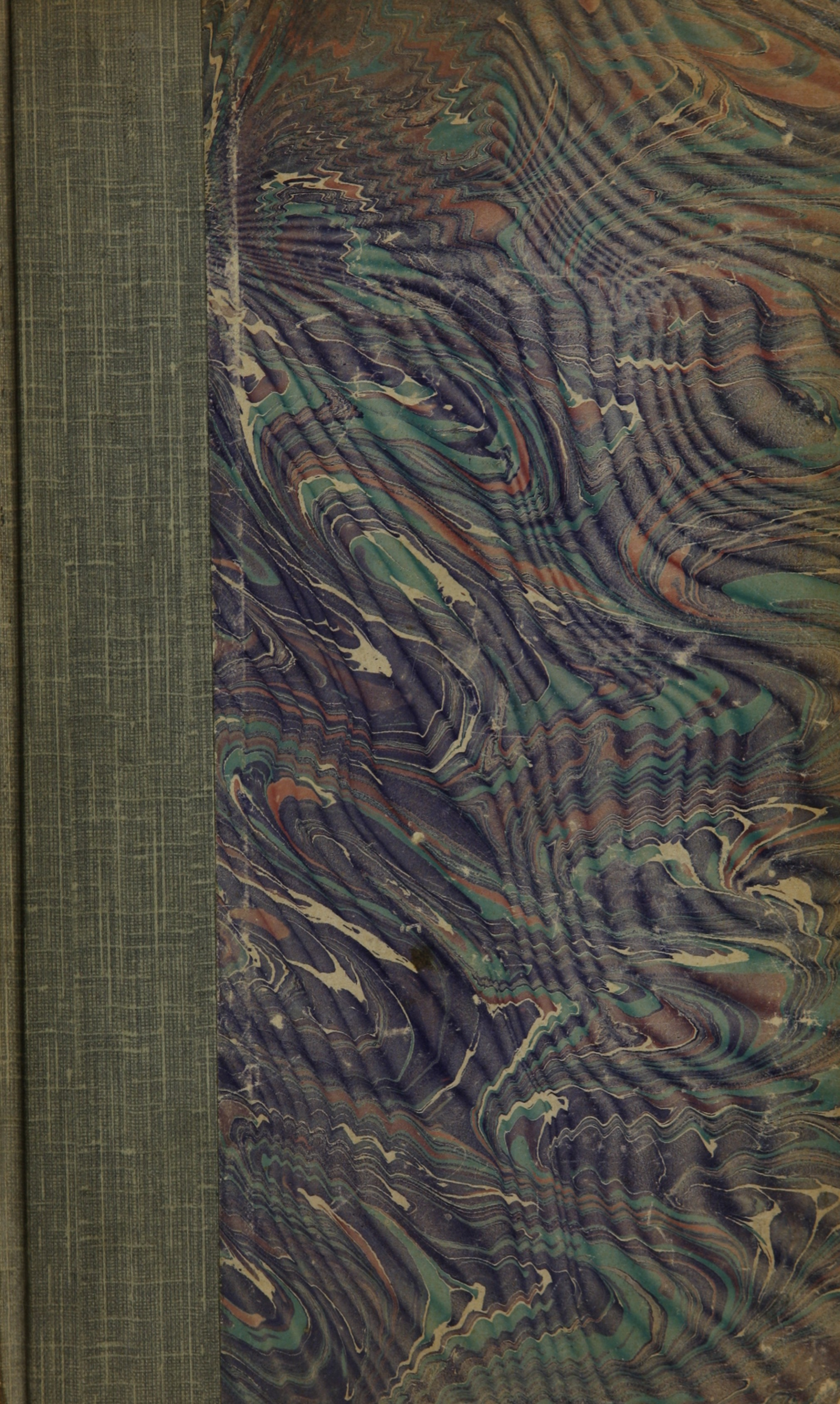
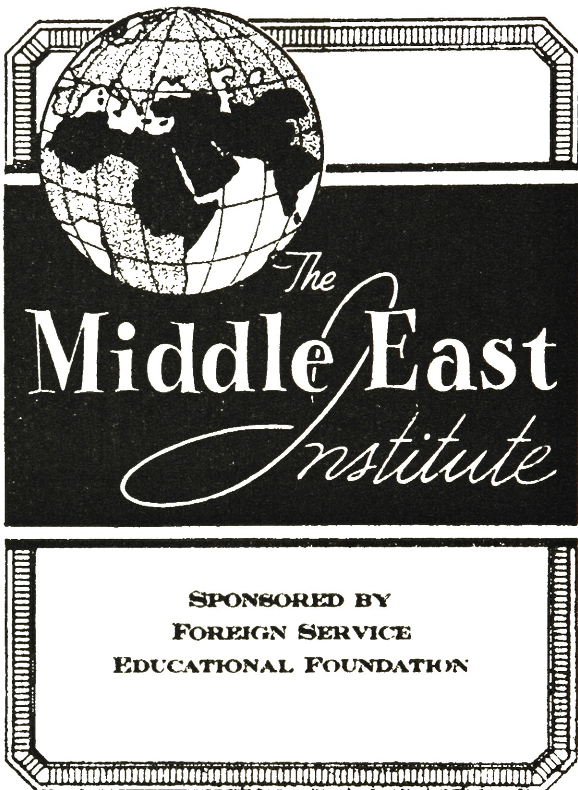



The
Middle East
Institute
SPONSORED BY
FOREIGN SERVICE
EDUCATIONAL FOUNDATION



CAMPAGNES
DES RUSSES

DANS

LA TURQUIE D'EUROPE

EN 1828 ET 1829,

Traduit de l'allemand

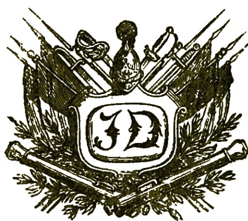
Du Colonel Baron DE MOLTKE,

PAR

A. DEMMLER,

PROFESSEUR A L'ÉCOLE IMPÉRIALE D'ÉTAT-MAJOR.

PREMIÈRE PARTIE.



PARIS

J. DUMAINE,
Rue et Passage Dauphine, 30.

CH. REINWALD,
Rue des Saints-Pères, 15.

1854

CAMPAGNES DES RUSSES

DANS

LA TURQUIE D'EUROPE.

(1828—1829)

CAMPAGNES

DES RUSSES

DANS

LA TURQUIE D'EUROPE

EN 1828 ET 1829,

Traduit de l'allemand

Du Colonel Baron DE MOLTKE,

PAR

A. DEMMLER,

PROFESSEUR A L'ÉCOLE IMPÉRIALE D'ÉTAT-MAJOR.

PREMIÈRE PARTIE.



PARIS

J. DUMAINE,
Rue et Passage Dauphine, 30.

CH. REINWALD,
Rue des Saints-Pères, 15.

1854

AVANT-PROPOS.



L'ouvrage allemand dont nous offrons la traduction est considéré, par les juges les plus compétents, comme le meilleur des écrits, peu nombreux d'ailleurs, qui aient été publiés sur les campagnes des Russes dans la Turquie d'Europe, en 1828 et 1829. L'auteur était en effet, par sa position, plus à même que personne d'acquérir une connaissance exacte des localités, et d'apprécier ce qui faisait la force ou la faiblesse de chacune des deux parties belligérantes.

Capitaine dans l'état-major prussien et assistant en cette qualité au camp russe de Kalisch, en 1835, le baron de Moltke se rendit peu de temps après en Turquie pour y faire un voyage d'exploration. Officier d'un grand mérite, il fut alors consulté par Chosref-Pacha sur plusieurs questions d'organisation militaire; le vieux séraskier, qui se connaissait en hommes et qui avait apprécié la haute intelligence du jeune officier, fit demander par les voies diplomatiques, au gouvernement prussien, de le détacher près de la Porte pour qu'il pût concourir

par ses conseils à la réorganisation de l'armée ottomane.

Ce fut alors que le sultan Mahmoud chargea notre auteur de l'inspection des Dardanelles et du soin de rétablir, avec plusieurs officiers d'artillerie prussiens, les fortifications de ces châteaux, alors fort délabrés. Lorsque le grand seigneur entreprit, en 1836, un voyage en Bulgarie et alla visiter les forteresses du Danube pour juger par lui-même les travaux exécutés pour leur reconstruction, le baron de Moltke fut spécialement invité à accompagner le sultan dans ce pays. Il y revint encore l'année suivante, car il avait reçu l'importante mission d'étudier, avec des officiers du génie prussiens, le projet d'un système général de fortification.

C'est à ces travaux qu'est dû le levé des plans des différentes places, surtout de celles de Varna, de Schumla et de Silistria, qui accompagnent cet ouvrage; ils ont ainsi le mérite de l'actualité et celui d'être les seuls plans du théâtre de la guerre publiés par des officiers compétents.

Envoyé en 1838 à l'armée de Hafiz, l'auteur parcourut toute l'Asie-Mineure avec plusieurs de ses camarades, en accompagnant le corps chargé de réprimer l'insurrection des Kurdes. Ces officiers pénétrèrent alors dans les montagnes du Kurdistan, dont l'accès n'est possible à un Européen qu'à la suite d'une armée. Une belle carte de l'Asie-Mineure, en six feuilles, publiée à Berlin, fut le résultat de ce voyage dans ce pays si peu exploré.

Après la mort du sultan Mahmoud, M. de Moltke, aujourd'hui colonel et chef d'état-major du 4e corps d'armée, revint en Prusse. Il avait recueilli de nombreux matériaux tant sur les lieux mêmes que de la bouche de témoins oculaires, et dans les notes fournies par des officiers prussiens qui avaient fait ces campagnes au quartier général de l'armée russe. Ce fut alors qu'il publia son ouvrage, qui, depuis l'ouverture des hostilités actuelles, a acquis un intérêt nouveau par les descriptions topographiques et les faits historiques qu'il contient.

Nous avons cru devoir entrer dans ces détails, qui nous semblent offrir au lecteur une garantie de plus du mérite intrinsèque de l'original. Puisse la traduction n'en avoir pas trop diminué la valeur ! — Que l'auteur nous permette de le remercier sincèrement ici du bienveillant empressement avec lequel il nous a autorisé à entreprendre cette traduction, et à reproduire les cartes et plans qui accompagnent et complètent son ouvrage.

Le Traducteur.

CAMPAGNES DES RUSSES

DANS LA TURQUIE D'EUROPE.

(1828—1829)

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAGNE DE 1828.

INTRODUCTION.

L'armée turque et l'armée russe.

Armée turque.

La guerre qui éclata en 1828 entre la Russie et la Turquie couvait depuis plusieurs années, et eut pour prétexte le reproche que se renvoyaient mutuellement ces puissances, d'avoir violé le traité de Bucharest.

La situation de l'empire ottoman était alors des plus critiques. L'armée avait été détruite à Con-

stantinople par le sultan lui-même, et la flotte à Navarin par les forces navales des grandes nations maritimes. Les armées russes, concentrées déjà depuis plusieurs années sur les frontières d'Europe et d'Asie, n'attendaient qu'un signal pour les franchir. La Morée était occupée par les Français, et le nouveau pavillon de la Grèce se déployait librement sur la Méditerranée. Ce état de choses était encore aggravé par une déplorable situation financière et un mécontentement général qui, dans plusieurs provinces, éclatait en révoltes ouvertes.

Les janissaires n'existaient plus. Autrefois la principale force de l'armée ottomane, ils étaient devenus une source d'embarras. Battus partout où ils se présentaient à l'ennemi du dehors, ils s'étaient montrés à l'intérieur les provocateurs infatigables d'émeutes périodiques, dont la répression était pour eux autant d'occasions d'exiger de leur gouvernement de nouveaux sacrifices.

Le sultan Sélim avait cherché à opposer à cette milice désordonnée le *nizam-dschedid* ou troupe régulière; mais cette tentative avait soulevé une révolte terrible. Les janissaires avaient pris d'assaut les casernes des nouvelles troupes, massacré ou dispersé celles-ci, puis égorgé le sultan lui-même. Ce précédent n'était pas fait pour encourager le successeur de Sélim. Cependant, le sultan Mahmoud reprit le plan de son oncle avec une prudence et une

persévérance telles que, malgré l'opposition des janissaires, il le mena à bonne fin. Sous toutes sortes de prétextes et sous diverses dénominations, il rassembla, dans d'immenses casernes, des troupes exercées et habillées à l'européenne, et recevant régulièrement une solde fort élevée. L'aga des janissaires fut nommé pacha, et reçut le commandement de l'*askeri Mouhamedji* ou troupe de Mohamed; il était le chef électif des janissaires; néanmoins, dévoué au sultan, il n'était pas moins que son souverain résolu à en finir avec la tyrannie effrénée de cette milice indisciplinable.

L'occasion s'en présenta bientôt. Après quelques émeutes partielles, une insurrection formidable et générale éclata, dans la nuit du 13 au 14 juin 1826, parmi les janissaires. Leur fureur se tourna d'abord contre l'aga, dont les dispositions étaient soupçonnées; mais Hussein s'était réfugié auprès du grand-seigneur, derrière les murs élevés du sérail. Les insurgés mirent le feu au palais de la Porte et à l'habitation privée de leur aga, entraînèrent le corps des *dschebedschis* ou armuriers, se rassemblèrent sur l'Etmeidan, lieu habituel de leurs réunions, et y bivouaquèrent, renversant leurs marmites, suivant leur coutume, en signe de révolte.

Sur ces entrefaites, le sultan avait convoqué au sérail les ulémas et le cheik-el-islam, qui lui étaient entièrement dévoués. Les troupes asiatiques campées

près de Scutari, et commandées par Mohammed-Pacha, furent transportées en toute hâte à Constantinople et réunies au corps d'observation qui, sous les ordres de Hussein, stationnait sur la rive européenne. Mais les troupes sur lesquelles le sultan comptait le plus étaient les *topdschis* ou artilleurs, et les *kumbéradschis* ou bombardiers, forts de 8,000 hommes et pourvus de canons; ils étaient réunis à Tophana et à Hasskjoi, et eussent été les premières victimes des janissaires, si ceux-ci fussent demeurés victorieux.

Cette force armée était encore soutenue par la puissance morale que donnait au sultan un fetva du cheik-el-islam, qui maudissait et révoquait l'institution des janissaires. Déployant l'étendard du Prophète, le grand-seigneur se mit à la tête de ses troupes et déclara hautement sa volonté inébranlable de détruire les janissaires jusqu'au dernier. Les habitants de la capitale, auxquels on avait eu soin de distribuer des armes, afin qu'ils pussent protéger leur vie et leurs propriétés contre ces tyrans militaires, se rassemblèrent en foule autour de leur souverain, et les révoltés se trouvèrent ainsi dans l'isolement au milieu d'une population fidèle.

Le sultan s'avança avec ses troupes contre l'Etmeidan, mit ses pièces en batterie et fit brûler la caserne des janissaires. Ceux des révoltés qui ne pro-

fitèrent pas des moyens de retraite qu'on leur avait ménagés et firent résistance, furent impitoyablement mitraillés ou exécutés après le combat.

Les chefs des corporations, qui avaient pris le parti des janissaires, payèrent de la vie leur témérité ; des corporations entières, entre autres les *hamralis* ou portefaix, les *touloumbadschis* ou pompiers, enfin plus de 16,000 individus, furent exilés en Asie. On déploya la même sévérité à Andrinople, à Smyrne, à Brousse et dans les principales villes.

Des incendies multipliés et terribles attestèrent la soif de vengeance des janissaires vaincus, dont un grand nombre étaient encore répandus dans la capitale ainsi que dans le reste de l'empire. Toutefois, ils n'osèrent plus lever la tête : le corps était anéanti et toute résistance brisée.

Ainsi, un seul coup d'autorité détruisit la milice qui, pendant des siècles, avait soutenu la réputation militaire des Turcs; et, chose étrange ! le sultan devait s'estimer heureux d'avoir anéanti son armée au moment même où la moitié de ses sujets étaient en révolte ouverte ou sourde contre sa domination , et alors que les armées d'un voisin redoutable étaient sur le point de franchir les frontières de l'empire en Europe et en Asie.

Dans ces circonstances, le grand-seigneur devait avant tout désirer gagner du temps pour pouvoir réorganiser son armée. C'est ce qui explique pour-

quoi la Porte, jusqu'alors si inébranlable dans son refus de signer le traité d'Ackermann, y consentit enfin le 25 septembre 1826. Ce traité imposait à la Turquie des conditions tellement onéreuses, que le sultan n'y aurait sans doute jamais souscrit s'il n'eût été fermement décidé d'avance à les enfreindre à la première occasion favorable. Aussi tous les efforts de la diplomatie devaient-ils échouer contre l'opiniâtreté du gouvernement turc, ou plutôt contre la force des circonstances, et la guerre devenait-elle de jour en jour plus imminente.

Le sultan Mahmoud, sentant bien que des succès militaires remportés par ses nouvelles troupes pouvaient seuls consacrer son œuvre, avait dirigé toute son activité et tous ses efforts vers un seul but, celui de former une armée qui fût un instrument à la fois militaire et politique, et dont l'instruction fût à la hauteur de la tactique européenne.

Laissant subsister les troupes de cavalerie irrégulière des spahis et des timarlis, à l'égard desquelles le maintien ou la privation de leurs fiefs était un gage suffisant de fidélité, le sultan remplaça les janissaires par un corps régulier de 48,000 hommes, habillés et exercés à l'européenne. Après s'être fait initier aux manœuvres de cavalerie par des officiers européens, il dirigea en personne les exercices de ce corps.

La nouveauté de cette organisation, accueillie par le peuple avec beaucoup de répugnance, les circonstances défavorables au milieu desquelles elle était introduite et le peu de temps qu'on avait pour l'accomplir, tout se réunissait pour la rendre imparfaite.

Mahmoud n'avait à sa disposition, parmi les Turcs, aucun homme éclairé qui pût le seconder par sa coopération ou par ses conseils; des étrangers et la volonté de fer du sultan étaient les seuls instruments qui devaient opérer la régénération militaire des musulmans.

Les préjugés religieux ne permettaient pas de donner à des officiers étrangers un commandement dans l'armée, et cependant il ne s'y trouvait point d'officiers instruits. Les rajahs étaient entièrement exclus du service militaire, et parmi les musulmans mêmes on ne choisissait que les plus jeunes, parce qu'on espérait les habituer plus promptement et plus efficacement à la contrainte, odieuse pour les Turcs, de la discipline militaire européenne; mais leur agglomération dans des casernes immenses sous un ciel brûlant, les vices ainsi engendrés et le mauvais état des hôpitaux firent de tels ravages dans les rangs de ces nouveaux soldats, qu'il fallut constamment remplacer les morts par de nouvelles recrues, c'est-à-dire par de nouvelles victimes; ces recrues, levées par force dans les villages, étaient souvent amenées enchaînées à Constantinople, où on les gardaient

pour ainsi dire comme des prisonniers. C'est ainsi qu'on forma une armée qui offrait le mélange le plus hétérogène d'éléments européens et asiatiques : des soldats en vestes russes avec des pantalons turcs, des selles tartares, des étriers allemands et des sabres anglais. Les officiers instructeurs étaient tirés de tous les pays du monde, et se servaient des règlements de l'armée française pour instruire une armée composée de *timariotes* ou troupes féodales qui avaient une capitulation à vie, et de troupes de ligne engagées pour une période indéterminée. Les chefs, dans cette armée, étaient des recrues, et les recrues, des enfants. L'habillement pittoresque, les armes éclatantes, le courage téméraire des vieilles troupes musulmanes avaient disparus; mais cette armée avait acquis une qualité qui la mettait bien au-dessus des hordes innombrables et indisciplinées que commandaient autrefois les successeurs victorieux du Prophète : elle savait obéir.

Toutefois, ces institutions étaient trop nouvelles pour avoir pu prendre racine, et l'armée régulière turque n'était nullement en état de tenir tête aux Russes en rase campagne. Aussi le grand-seigneur fut-il, à regret, forcé de recourir encore aux hordes irrégulières de l'Asie.

La plupart des provinces de la Turquie d'Europe ne contribuant pas aux charges de la guerre, le sultan, pour ne pas se faire un nouvel ennemi,

confirma les priviléges de la Servie et se contenta de prélever sur cette province des contributions en nature.

La Valachie et la Moldavie, qui ne pouvaient être défendues contre une invasion, avaient été épuisées pour l'approvisionnement des places fortes du Danube, qu'on avait relevées ou réparées depuis 1822.

Un corps de 40,000 Bosniaques avait reçu l'ordre de se porter sur la Drina; mais les habitants de cette province essentiellement guerrière et musulmane, dans laquelle les janissaires avaient conservé une influence considérable, étaient tout à fait hostiles aux réformes du sultan. Aucun d'eux ne voulut se soumettre au nizam, et le pacha Abderrahman lui-même fit lire le firman impérial par un de ses officiers; mais la foule furieuse mit en pièces et le firman et les habits à l'européenne qu'on avait envoyés. Pendant toute la campagne, pas un Bosniaque ne parut sur le théâtre de la guerre, et on eut toutes les peines du monde à retenir dans les forteresses du Danube ceux des soldats de cette province qui y tenaient garnison depuis longtemps.

La moitié des habitants de la Bulgarie étaient des chrétiens du rite grec, et l'on n'osait pas leur confier des armes.

A l'étranger, il n'y avait que la Perse dont la Turquie pouvait espérer quelque assistance; mais cet

espoir avait été bientôt déçu. En effet, après une courte et brillante campagne, le 2 février 1827, le général Paskewitsch avait imposé à la Perse un traité de paix, par lequel le schah cédait à la Russie la province d'Erivan et s'engageait à payer une indemnité de guerre de 18 millions de roubles. Non-seulement la Russie était alors devenue, en Asie comme en Europe, le voisin immédiat de la Turquie, mais en prenant possession de la ville d'Etschmiasin, résidence du *catholicos* ou chef religieux des Arméniens catholiques, elle avait gagné un moyen puissant d'influence sur une portion nombreuse des sujets de la Porte.

Il est vrai qu'au début de l'année suivante, et à l'instigation du sultan, le schah rompit de nouveau avec la Russie; mais la conduite vigoureuse du général en chef russe amena bientôt une solution définitive, le traité de paix de Tourkmantschaï, beaucoup plus onéreux que le premier, et qui fut signé le 22 février 1828, c'est-à-dire longtemps avant l'ouverture des hostilités. L'armée de Paskewitsch pouvait dès lors être employée contre les possessions asiatiques du sultan, et celui-ci se trouvait obligé de diviser ses forces.

On ne saurait déterminer avec exactitude le nombre des combattants que la Porte mit sur pied dans cette nouvelle lutte contre la Russie. D'après un tableau tiré de la chancellerie du grand-visir, l'ef-

fectif des troupes irrégulières et non soldées, tant en Europe qu'en Asie, s'élevait à 97,050 hommes, la plupart de cavalerie, sans compter la levée en masse, à laquelle sont soumis, en cas de guerre, tous les musulmans valides.

Les troupes soldées montaient à environ 80,000 hommes. L'infanterie régulière formait 33 régiments à 3 bataillons de 500 hommes chacun, plus 120 artilleurs composant une compagnie à part, destinée au service des dix pièces d'artillerie attachées à chaque régiment. Il faut encore ajouter deux régiments de *bostandschis* ou gardes, forts de 6,000 hommes, ce qui faisait en tout à peu près 60,000 fantassins.

La cavalerie comptait 10,000 spahis ou vassaux, et en outre 3,600 hommes de troupes régulières, formées en 4 régiments à 6 escadrons de 152 chevaux.

L'artillerie comprenait 8 compagnies à cheval, 84 compagnies à pied, 2,600 sapeurs, mineurs et bombardiers, enfin 41 compagnies du train. On ne saurait déterminer avec exactitude le nombre des pièces servies par cette artillerie; mais, eu égard à la difficulté du terrain et à la grande quantité de points fortifiés, ce nombre devait être fort insuffisant.

Il résulte de ce qui précède, que les forces disponibles des Turcs pouvaient s'élever à environ 180,000 hommes, dont un tiers au moins de cavalerie.

L'habillement de la nouvelle infanterie turque était un mélange du costume oriental et de celui de l'Occident. Il consistait en une veste de laine, sur laquelle on plaçait une espèce de large caban qui descendait jusqu'aux hanches et s'agrafait par devant ; le turban était remplacé par le schoubarra multicolore ; une longue ceinture rouge garantissait le ventre ; on avait conservé le pantalon asiatique en drap foncé qui, fort large jusqu'au genou, se rétrécissait sur le mollet, où il formait une sorte de demi-guêtre ; les guêtres étaient en feutre, et recouvraient des souliers en cuir rouge ; le manteau, également en feutre, avait un capuchon pour garantir la tête contre le mauvais temps. Le fusil, du calibre usité en France et pourvu d'une baïonnette, provenait généralement des fabriques belges ; le sabre était fortement recourbé, et, chose toute nouvelle pour les Turcs, ils portaient des gibernes. Du reste, comme on le voit, l'armement et l'habillement étaient fort bien adaptés aux exigences du climat, du terrain et des hommes.

Malgré la peine qu'on s'était donnée pour dresser cette infanterie à des manœuvres régulières, on la verra bientôt néanmoins, entraînée par son audace, courir à l'ennemi par bandes désordonnées, selon son ancienne manière.

Quant à la cavalerie, toutes les innovations consistaient dans l'introduction d'une certaine discipline plutôt que dans l'art de manœuvrer et de se mou-

voir avec ensemble. L'impétuosité des attaques irrégulières à la turque subsistait dans toute sa force.

Les chevaux des cavaliers turcs, surtout ceux des spahis, étaient petits et de peu d'apparence, mais ardents, dociles, infatigables, capables des plus grands efforts et subissant toutes les privations. Les chevaux kurdes et ceux de la province de Sivas (l'ancienne Cappadoce) supportent également bien la chaleur brûlante d'un soleil méridional et le froid des nuits dans ces latitudes. Ils ne boivent ordinairement qu'une fois par jour, et à défaut d'orge, les maigres pâturages qu'on rencontre le long des routes que suivent les armées leur suffisent. La *palanne*, ou selle en feutre, reste jour et nuit sur le cheval, en sorte qu'à la moindre alerte, le cavalier trouve toujours sa monture prête à le recevoir. Les mors de ces chevaux, pourtant si dociles, sont très-durs, et servent à les arrêter et à les manœuvrer brusquement en pleine carrière. Les fers, de forme annulaire et appliqués à froid, sont aussi minces que légers, et cependant ils tiennent de quatre à six semaines, et protégent parfaitement le sabot dans un terrain rocailleux. Quoique ces fers soient sans crampons, le cavalier turc descend, sans hésiter et bride abattue, les pentes les plus raides, à travers les pierres et les broussailles. Les étalons sont seuls employés, les juments coûtant trop cher pour être utilisées à la guerre.

L'artillerie turque avait fait des progrès, mais

elle ne pouvait être comparée à celle des Russes, principalement sous le rapport des manœuvres. Les chevaux turcs s'habituant difficilement au trait, on n'employait guère que des chevaux valaques, et aujourd'hui encore, en Turquie, la plupart des cochers viennent de la Valachie. Les pièces, du calibre de 3, 6, 8, 12 et 24, avaient des affûts très-grossiers et des boulets très-mal fondus. Une pareille artillerie ne pouvait avoir grand effet en rase campagne; mais elle inspirait une grande confiance aux Turcs, qui attachent beaucoup de prix au canon, et surtout au canon de gros calibre.

A cette époque encore, une armée turque était toujours encombrée de bagages; car ce n'étaient pas seulement les administrations supérieures avec leur suite qui accompagnaient à la guerre le grand-visir, mais aussi le *kadi-asker* ou grand-juge, la poste militaire desservie par des Tartares, puis des *imans* ou prêtres, des *derviches* ou moines, des valets, des marchands, des ouvriers, des danseuses, voire même des saltimbanques. Qu'on ajoute à cette foule les innombrables voitures et bêtes de somme qui transportaient les tentes et les provisions de bouche, le bétail pour la nourriture de la troupe, et jusqu'à des centaines de chiens pour la garde du camp, et l'on pourra se figurer quelle était alors la confusion d'une armée turque. Cette multitude d'hommes et d'animaux était sous la surveillance du *bonalbadschi* ou grand-prévôt,

assisté par plusieurs centaines d'*alaitschauschi* ou ordonnances et de *metherdschi* ou fourriers.

Voici comment les forces turques étaient distribuées :

A Constantinople et dans les châteaux du Bosphore, on avait laissé 30,000 hommes de garnison pour maintenir la tranquillité publique et garder le détroit. Aux Dardanelles, il y en avait 7,000; dans les forteresses d'Europe et d'Asie non situées sur le véritable théâtre de la guerre, 25,000. En Thessalie, 10,000 hommes faisaient face aux Grecs, et 25,000 occupaient les places fortes du Danube et de la Dobrudscha. Le camp de réserve d'Andrinople en comptait 30,000, et celui de Schumla 25,000 qui étaient composés en majeure partie de troupes régulières. Au reste, ces données ne reposent que sur des probabilités et des estimations approximatives.

Les troupes n'arrivèrent que tardivement et par fractions sur le théâtre de la guerre, et il est hors de doute que les Turcs, très-faibles en nombre au début de la première campagne, ne se sont renforcés que dans le cours des opérations. Au moment où les Russes passèrent le Pruth, les défilés du Balkan n'étaient pas encore occupés. Le séraskier Hussein-Pacha ne se dirigea de Constantinople sur Schumla que le 31 mai, alors que le siége de Braïlow était déjà commencé par les Russes depuis quinze jours. Nouri-Pacha, avec une deuxième division de l'armée, suivit un peu plus

tard, et le 3 juillet seulement le kapoudan-pacha Isset-Mehmed conduisit son infanterie et un renfort de cavalerie à Varna. Mais le grand-visir Mehmet-Sélim ne quitta la capitale pour se porter sur Andrinople que dans les premiers jours d'août, lorsque déjà Schumla était investie depuis plusieurs semaines. La cavalerie asiatique, forte de 12,000 hommes, sous les ordres de Tschapann-Oglu, n'arriva à Constantinople qu'après la chute de Varna. A l'ouverture des hostilités, la Porte n'avait donc en réalité d'autres troupes disponibles que les garnisons des places fortes du Danube.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, les Turcs avaient abandonné, comme impossible, la défense des Principautés et même d'une partie de la Bulgarie, et ils concentraient tous leurs efforts sur le Balkan et dans les places fortes du Danube. Ces deux obstacles, auxquels s'ajoutaient le mauvais état des routes ainsi que le défaut de vivres et de transports, constituaient, avec l'influence pernicieuse du climat et de la peste, les principaux moyens défensifs des Turcs dans cette région.

Mais ils étaient encore bien plus faibles sur mer. Un vaisseau de ligne démâté, deux bricks, une goëlette et un brûlot avaient seuls échappé au désastre de Navarin. Toute la force maritime dont le sultan pouvait disposer consistait en trois vaisseaux de ligne et quatre frégates, avec lesquels le kapoudan-

pacha jeta l'ancre dans la baie de Bujukoléré pour la protection de la capitale, sans oser aller à la rencontre de la flotte russe, qui avait dans la mer Noire une supériorité écrasante.

Armée russe.

En examinant les moyens d'agression de la Russie dans cette campagne, prévue cependant depuis longtemps, on ne peut que s'étonner de voir cette puissance, dont l'état militaire est réputé si formidable, n'opposer à la Porte que des forces comparativement très-faibles. C'est que le czar avait à diriger son attention sur l'ouest aussi bien que sur le sud de l'Europe ; il fallait surveiller les peuples autant que les cabinets, et une fraction considérable de l'armée russe devait rester disponible, pour protéger l'empereur contre l'insurrection d'une partie de ses sujets et contre la jalousie des gouvernements européens. L'Autriche surtout devait voir avec inquiétude cette agression contre son voisin, et l'on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'elle restât spectatrice impassible de la lutte ; il était facile de transformer promptement en un camp de guerre le camp de manœuvres rassemblé à Traiskirchen, et l'entrée des Autrichiens en Valachie aurait immédiatement arrêté tout mou-

vement offensif des Russes. D'un autre côté, il fallait observer de près la jalousie mercantile de l'Angleterre, et surveiller, en la comprimant, l'irritation croissante des esprits en Pologne.

Tels sont les motifs qui avaient fait placer des corps d'armée considérables en Pologne, en Finlande et dans l'Ukraine; qui avaient déterminé l'empereur à se faire accompagner sur le théâtre de la guerre par le corps diplomatique, à se faire couronner à Varsovie et à visiter la cour de Berlin. Selon les rapports de témoins oculaires, le quartier général, avec toute cette suite diplomatique, nécessitait l'emploi de 10,000 chevaux, consommant par jour 7,000 tschetwerts d'avoine, dans un pays où l'on a une peine infinie à se procurer des fourrages. Avec ces fourrages, on aurait pu entretenir deux divisions de cavalerie de plus; mais il fallait absolument avoir sous la main les moyens de s'assurer à tout moment des dispositions des puissances de l'Europe envers la Russie.

Peu de temps avant l'ouverture des hostilités, on avait opéré dans l'armée russe des transformations et des réductions très-importantes. En 1826, les régiments d'infanterie de l'armée du Sud étaient encore forts de trois bataillons; mais depuis ils ne furent plus composés que de deux bataillons de guerre; de plus, on réduisit à leurs cadres seulement les 11e, 12e, 13e, 14e et 15e divisions d'infanterie. Les Cosaques du Bug et de l'Ukraine, ainsi que la 3e division de

dragons, furent organisés en divisions de uhlans. En même temps, des colonies militaires, création inopportune et malheureuse, furent établies sur les frontières nord et sud de l'empire. La 20e division d'infanterie, qui aurait été le corps le plus rapproché pour renforcer l'armée destinée à agir contre la Turquie en Europe, fut dirigée sur l'armée du général Paskewitsch, en Asie.

Le mode de recrutement alors en usage, mais qui a été considérablement modifié depuis, exerçait aussi une influence décisive sur la formation de l'armée employée contre la Turquie. Ce mode, basé sur la constitution particulière de la société en Russie, explique pourquoi les armées russes, à l'ouverture d'une campagne, n'atteignent pas, à beaucoup près, l'effectif porté sur les états officiels, et pourquoi souvent, à la fin, leur force numérique se trouve notablement accrue. Quelques détails à ce sujet offriront de l'intérêt.

La population de l'empire russe est composée:

1° D'une noblesse nombreuse, héréditaire ou acquise en servant l'Etat, mais, dans les deux cas, dégageant du service militaire personnel;

2° Des habitants des villes. Parmi ceux-ci les trois premières classes des commerçants sont exemptes du service, mais elles paient une taxe spéciale; les classes inférieures y sont soumises, mais elles peuvent se racheter;

3° Des paysans, pour la plupart serfs, qui forment le fonds de l'armée russe.

Voici comment on procédait au recrutement :

Après avoir recueilli les rapports des différents corps sur le nombre d'hommes qui leur manquaient, un ukase impérial déterminait combien d'hommes pour cent de la population mâle de l'empire devaient être levés, et on avait soin d'élever cette proportion bien au-dessus des besoins réels, afin de parer aux pertes considérables causées par la désertion. Le nombre fixé était ensuite divisé par gouvernement, par ville, par village ; les terres isolées des nobles fournissaient même leur contingent, mais le propriétaire choisissait celui qui allait devenir soldat. Dans les villages de la couronne, ce choix était fait par les autorités municipales, élues par les habitants et qui délibéraient en secret sur le choix des recrues à fournir. On prenait d'abord des individus, mariés ou non, qu'on désirait éloigner à cause de leur conduite ou d'autres circonstances ; ensuite on choisissait ceux dont on pouvait plus facilement se passer comme n'ayant ni famille ni parents à soutenir.

Les communes aisées se cotisent souvent pour libérer du service une partie de leurs recrues, moyennant le paiement de la somme, montant généralement à 2,000 roubles par recrue, qui est fixée par l'ukase. Mais le maître a le droit, en tout temps, d'envoyer à l'armée un serf dont il veut se dé-

barrasser ; il reçoit en échange ou la somme déterminée par cet ukase, ou une quittance qui le dispense de fournir un homme à la levée suivante.

Il n'y a point d'appel contre les décisions des autorités locales, et des mesures sont prises pour que les individus désignés comme recrues ne puissent se soustraire à leur sort par la fuite ou par une résistance ouverte. Le plus souvent ils sont saisis à l'improviste, mis en chaîne et conduits sous bonne garde au chef-lieu du district. Le maître doit fournir à ses serfs les vêtements les plus indispensables, et il est garant de leur conduite et de leur personne jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au lieu de leur destination.

Celui qui était ainsi choisi comme soldat devait renoncer à toute sa vie antérieure, car alors le temps de service dans les gouvernements de la Pologne était de vingt ans, et en Russie de vingt-deux pour la ligne, de vingt-quatre dans la garde, c'est-à-dire qu'il prenait les plus belles années de la vie. Le soldat, auparavant serf, devenait libre, il est vrai ; mais dans son village, où le sol et tout ce qui le recouvre appartenaient au maître, il perdait tout. Si, après un quart de siècle, à la fin de sa capitulation, il retournait dans ses foyers, il trouvait sa place prise par un autre, et souvent on avait perdu même jusqu'à son souvenir ; d'ailleurs, la garnison était quelquefois à plusieurs centaines de milles de là. A l'armée, il vivait avec des camarades

dont la langue, les mœurs, la religion et la nationalité différaient entièrement des siennes : l'habitant de la Grusie servait à côté du Courlandais, le Finnois avec le Tartare; et pourtant ce malheureux soldat, s'il ne savait pas un métier, était forcé de rester sous les drapeaux à l'expiration de son service : le recrutement brisait tous les liens de l'habitude, de la famille et de la patrie.

Grâce à la sollicitude de l'empereur Nicolas, le sort si pénible du soldat russe a été très-adouci et le temps de service diminué. Mais on conçoit aisément l'influence profonde qu'exercerait sur la constitution politique de la Russie une réduction considérable dans la durée du service, et la résistance que cette mesure éprouverait dans les rangs de la noblesse : car, plus le temps du service est court, plus le besoin de remplir les cadres se fait promptement sentir, et avec chaque recrue le maître perd une partie de sa propriété, puisque le soldat licencié, qu'il retourne ou non au village, ne lui appartient plus.

Il résulte de ce qui précède, qu'envoyer les hommes en congé temporaire ou licencier une partie du contingent, sont des mesures impraticables en Russie, où toute la force de l'armée doit constamment être tenue sous les drapeaux.

Le recrutement, tel que nous venons de le décrire, était si violent et si odieux, qu'on l'entravait de toutes parts, et qu'il n'était exécutable que sur une

grande échelle : aussi le gouvernement n'y avait-il recours que le moins souvent possible. Les vides qui se produisaient dans les rangs de l'armée n'étaient pas comblés chaque année, mais seulement lorsqu'ils étaient devenus trop considérables, ou que la crainte d'une guerre prochaine l'exigeait impérieusement. Cependant, bien que la guerre contre la Turquie fût restée imminente pendant plusieurs années, l'armée russe n'avait pas été complétée depuis quatre ans, et, comme sa perte annuelle est à peu près d'un dixième, on peut admettre que, lorsque les hostilités éclatèrent, il existait un déficit de 40 pour 100 dans son effectif. Mais, quand une levée était faite, il ne s'ensuivait pas que les cadres des corps se trouvaient aussitôt au complet : car les conscrits ne rejoignent leurs régiments qu'après avoir été exercés pendant un an dans les dépôts, et ils ont ensuite à franchir des distances de plusieurs centaines de myriamètres.

L'empereur Alexandre, pour remédier aux inconvénients de ce système de recrutement, avait établi les colonies militaires ; mais à l'époque où la guerre éclata cette institution venait à peine d'être introduite, et, par conséquent, n'avait pu exercer encore aucune influence sensible sur la formation de l'armée.

L'infériorité numérique de l'armée russe destinée à agir contre la Turquie, et dont il ne faut pas juger l'effectif par les états officiels de situation, provenait tout à la fois de la transformation récente d'une

partie de cette armée, notamment de la cavalerie; de la réduction de cinq divisions d'infanterie; du mode de recrutement et d'exercice des hommes, et enfin des nombreux et graves abus de l'administration militaire.

La soi-disant deuxième armée, cantonnée depuis plusieurs années dans la Russie méridionale et entretenue à grands frais, était placée sous le commandement du feld-maréchal comte de Wittgenstein et se composait des 3ᵉ, 6ᵉ et 7ᵉ corps.

Le 3ᵉ, renforcé par la division des chasseurs à cheval et par la 10ᵉ division d'infanterie, comptait 2 divisions de cavalerie et 4 d'infanterie.

La 1ʳᵉ division de dragons ayant rejoint le 6ᵉ corps, il se composait de 2 divisions de cavalerie et de 2 d'infanterie.

Enfin, le 7ᵉ corps comprenait 1 division de cavalerie et 2 d'infanterie.

Des brigades d'artillerie étaient en outre affectées à chaque corps.

Les divisions de cavalerie étaient formées de 2 brigades, chacune de 2 régiments à 4 escadrons. Les régiments de uhlans du Bug seuls se composaient de 5 escadrons de guerre.

Les divisions d'infanterie comprenaient 3 brigades; chaque brigade, 2 régiments de 2 bataillons de guerre à 4 compagnies. Les troisièmes brigades portaient le nom de *brigades de chasseurs*.

Par le fait, le lien de la division n'existait pas pour l'artillerie, une brigade de cette arme étant attachée à chaque division de cavalerie ou d'infanterie. Dans l'origine, ces brigades furent composées de 2 batteries de 12 pièces; puis, plus tard, de 3 batteries de 8 pièces : 1 batterie de position ou de réserve et 2 batteries de campagne. La batterie de réserve comprenait 4 pièces de 12 et 4 de 20; ces pièces étaient attelées de 6 chevaux et accompagnées de 3 caissons portant 120 coups. La batterie de campagne se composait de 4 pièces de 6 et 4 de 10; les pièces étaient attelées de 4 chevaux et n'avaient que 2 caissons à 150 coups. Les divisions de cavalerie (à l'exception de celle des uhlans du Bug) avaient 2 batteries à cheval. La batterie de réserve montée comprenait 8 obusiers de 20; la batterie légère à cheval avait le même armement que les batteries légères à pied.

Ce n'est que plus tard que le 2e corps et une partie des gardes se réunirent à l'armée du comte de Wittgenstein.

Les forces disponibles au début de la guerre se composaient donc de 8 divisions d'infanterie, de 5 de cavalerie et de 3 d'artillerie; au total, 96 bataillons, 88 escadrons et 31 batteries.

Dans un pays où l'entretien des troupes est si difficile et que de grandes armées épuisent promptement, cette force aurait suffi peut-être pour atteindre le but qu'on s'était proposé, si les cadres eussent été réel-

lement au complet ; mais l'effectif de ces 3 corps qui aurait dû être de 120,000 hommes, était, par les motifs précédemment développés, bien loin d'atteindre ce chiffre. D'ailleurs, dans toute armée, mais surtout dans une armée russe, où chaque colonel a le droit de prendre dans les rangs six *dentschicks* ou domestiques, le nombre des combattants est toujours diminué de beaucoup.

Nous n'avons pas de données certaines sur les forces réelles qui occupaient la Russie méridionale ; mais il suffit de connaître le nombre d'hommes de cavalerie et d'infanterie qui se présentèrent sur le théâtre de la guerre.

D'après les rapports de témoins oculaires dignes de foi, lors d'une revue de l'empereur, au mois de mars 1826, l'infanterie n'avait que 30 files par peloton et la cavalerie 15, même dans la garde. En 1827, un peu avant le départ de l'armée, les bataillons du 1er et du 4e corps ne comptaient que 400 à 560 baïonnettes, et souvent moins encore. Enfin, en juin 1829, le 2e corps partit de Silistria avec 30 files par compagnie et 100 à 120 hommes par escadron.

Les rapports russes, qui, dans différentes occasions, indiquent le nombre d'hommes de quelques corps d'armée, ainsi que les divisions dont ils se composaient, s'accordent à dire que, même au début de la campagne, les bataillons ne comptaient pas en moyenne plus de 600 combattants. Les escadrons étaient forts

d'environ 120 à 130 chevaux, mais ils en perdirent bientôt un très-grand nombre. Les compagnies de pionniers étaient de 200 hommes.

En prenant la moyenne de ces indications, nous trouvons que l'effectif réellement disponible devait s'élever à 30,000 hommes pour le 3e corps, à 20,000 pour le 6e, à 15,000 pour le 7e, et la force totale de l'armée à 65,000 combattants, en nombre rond.

Dans ce nombre sont compris 4,000 Cosaques; mais, d'autre part, il faut en retrancher la 3e brigade de la 7e division d'infanterie, qui, au commencement de la campagne, se trouvait encore devant Anapa.

Les renforts envoyés ultérieurement à l'armée par le 2e corps et une partie des gardes s'étant élevés à peu près à 32,000 hommes, la Russie, dans sa première campagne contre la Turquie, présenta, somme toute, à peine 100,000 combattants.

Si l'on examine la constitution de l'armée, on voit toute la cavalerie, même la cavalerie légère, formée en divisions distinctes, d'après le système de Napoléon, sans qu'on en ait adjoint, d'une manière définitive, une partie à l'infanterie. Cette formation n'était nullement convenable dans une campagne où il était à présumer que l'infanterie ne combattrait pas une seule fois sans avoir affaire à la cavalerie ennemie. Les circonstances nécessitèrent bientôt tant de fractionnements, que les corps arrivaient le plus souvent sur le champ de bataille sans leur cavalerie.

Mais un inconvénient plus grand encore, c'est que la cavalerie, même toute proportion gardée, était trop faible pour un ennemi dont la force principale consistait en cavalerie légère. On avait craint de ne pouvoir nourrir en Bulgarie une nombreuse cavalerie, à cause du manque de fourrage; mais la suite démontrera que ce fut précisément la faiblesse numérique de cette cavalerie qui l'empêcha de fourrager. La cavalerie russe était d'ailleurs trop pesante. Les chevaux étaient grands et d'un aspect superbe, mais ils exigeaient une nourriture qu'on ne pouvait leur procurer : aussi succombèrent-ils en foule aux fatigues des marches et des bivouacs. L'empereur Nicolas reconnut les défauts du système de remonte lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier. Les hussards étaient montés sur des chevaux plus grands et plus lourds que ceux des cuirassiers prussiens. La cavalerie marchait en colonne serrée en masse avec ordre et sûreté, mais les légers et mobiles essaims des spahis, sans chercher à lui tenir tête, harcelaient ses flancs et l'épuisaient par des escarmouches incessantes. Pour résister à ces attaques, et eu égard aux nombreux détachements qu'exigeait sans cesse un terrain accidenté et couvert, il aurait été de la plus grande importance pour les Russes d'avoir beaucoup de cavalerie légère. Ils avaient à opposer aux spahis, à la vérité, leurs Cosaques, si utiles pour les reconnaissances, la surveillance des camps, les

détachements, les poursuites, et qui, habitant près du théâtre de la guerre, pouvaient être rassemblés en grand nombre; mais il n'y en eut que 4,000, soit 8 régiments de 500 hommes chacun, qui suivirent l'armée au delà du Danube. Ces régiments faisaient déjà le service à la frontière de l'empire, et, suivant leur habitude, ils avaient échangé leurs bons chevaux du Don contre de mauvaises petites montures du pays.

Les colonies militaires ne fournirent à l'armée que les uhlans du Bug, qui, au reste, ne parurent pas répondre à ce qu'on attendait d'eux.

Toute la cavalerie était munie d'armes à feu. Les hussards avaient, outre leurs pistolets, des fusils courts non rayés, et les dragons des carabines à baïonnettes. Les uhlans n'eussent pas osé engager avec la lance seule un combat singulier contre un cavalier turc. Le harnachement et la ferrure des chevaux laissaient à désirer.

Comme la cavalerie, l'infanterie manquait de troupes légères, quoique le terrain des opérations et la manière de combattre de l'ennemi rendissent cette arme indispensable. Les troisièmes brigades, bien qu'elles portassent le nom de chasseurs, ne se distinguaient cependant des autres que par la petitesse des hommes et la couleur verte du collet de leurs vêtements. Ces chasseurs étaient exercés aux manœuvres des tirailleurs, mais seulement en plaine, où l'on n'en avait pas besoin, et elles s'exécutaient

avec une telle pédanterie, que l'alignement et même le pas étaient scrupuleusement observés. On avait adopté les signaux prussiens faits avec le cor, et l'on y ajouta un signal d'exécution tout à fait inutile.

Il n'y avait pas dans l'armée un seul fusil de rempart.

L'habillement, étroit et incommode, gênait la liberté des mouvements ; l'équipement était trop lourd.

Le fusil pesait.	18	livres.
La giberne.	6	—
Le havresac, le manteau et le sac contenant le biscuit pour quatre jours.	25	—
Le shako et le sabre. . .	8	—
Une pioche ou une pelle.	4	—

Le tirailleur portait donc 61 livres russes (1).

En général, malgré la longue durée du service et les rudes châtiments, l'instruction du soldat était fort incomplète ; mais cela tenait peut-être à l'exagération même de ces mauvais traitements, aussi bien qu'à la complication des règlements.

Tout mouvement était machinal et réduit à certaines formes, calquées sur les manœuvres de parade; mais, par compensation, on pouvait compter sur le plus grand ordre dans tous les mouvements en colonne serrée, et l'on était sûr que, les formations une

(1) La livre russe équivaut à 0 k. 41.

fois exécutées, l'infanterie demeurerait inébranlable.

Quant au matériel de l'artillerie, cette arme si essentielle dans les guerres contre les peuples de l'Orient, il était excellent.

L'habileté des Russes dans la manœuvre du canon était tellement supérieure à celle des Turcs, qu'on devait en attendre les plus grands résultats partout où l'artillerie pourrait agir. La justesse de leur tir paraît cependant avoir été médiocre.

Il est difficile d'expliquer pourquoi on n'emmenait qu'un seul parc de siége pour une campagne, si longtemps préparée à l'avance, où l'on avait forcément à faire deux siéges à la fois.

L'esprit des troupes était bon. Le soldat russe peut espérer de chaque campagne une amélioration dans sa position, et le combat contre les musulmans avait à ses yeux un caractère religieux. Les officiers recevaient pour leur solde de l'argent au lieu de billets de banque, et le soldat échange toujours volontiers les revues méticuleuses et les tracasseries de la garnison contre les fatigues et les périls de la guerre.

La supériorité des Russes sur mer était incontestable : outre la flotte de l'Archipel, 16 vaisseaux de ligne, 6 frégates et 7 corvettes, armés de 1,679 pièces d'artillerie, commandaient sur la mer Noire.



CHAPITRE Ier.

Théâtre de la guerre. — La Valachie. — La Dobrudscha. — La Bulgarie. — La ligne du Danube. — Le Balkan.

Théâtre de la guerre.—La Valachie (1).

L'état dans lequel se trouve encore aujourd'hui la Valachie, donne une idée de l'aspect du pays après que la Porte se fut appliquée, pendant sept ans, à le ravager systématiquement pour en enlever les ressources aux Russes.

La Valachie est un pays entièrement ouvert. Les rivières et les ruisseaux, qui conduisent leurs eaux au Danube dans une direction sud et est, sortent des montagnes et se précipitent à travers une vaste plaine nue et peu cultivée, quoique très-fertile, dans laquelle leurs bords abrupts sont souvent profondément encaissés; leur lit, large et pierreux, n'est rempli qu'à l'époque des pluies ou de la fonte des neiges; on y passe facilement à gué pendant la plus grande partie

(1) La brochure que M. Chainoi vient de publier à la librairie de M. Dumaine, donne des détails fort intéressants sur l'*état actuel* des Principautés.

de l'été et de l'hiver. Les villes sont ruinées et n'ont ni murs ni portes pour les protéger; car les incursions et les dévastations continuelles des Turcs avaient tellement intimidé les habitants, qu'ils avaient abandonné toute idée de résistance et se réfugiaient dans les montagnes ou sur le territoire autrichien. En quarante ans, tous ceux qui avaient quelque chose à perdre, et particulièrement les boyards, dont quelques uns possédaient de grandes fortunes, avaient fui jusqu'à sept fois. Quelques belles églises d'architecture byzantine, avec des coupoles en forme de tourelles, sont les seuls monuments de ces villes; les maisons sont bâties en bois et en torchis, et le pavage des rues est remplacé par des chaussées de rondins ou de poutres.

Les villages sont comme cachés dans les vallons; car ceux des habitants qui ne pouvaient pas s'enfuir cherchaient leur salut dans l'obscurité et dans la misère. Aujourd'hui encore ces villages n'ont ni jardins, ni arbres, ni églises, et pour ainsi dire ni maisons, les habitations, appelées *kolibis*, étant pour la plupart creusées dans le sol et couvertes seulement de branchages. En hiver, lorsque la neige est étendue en couches profondes, on peut passer à cheval sur ces demeures souterraines sans les apercevoir. Quant à des fermes, des moulins, des ponts, des châteaux, on marche pendant des journées entières sans en rencontrer.

Dans la partie occidentale de la principauté, connue sous le nom de *petite Valachie*, ainsi que dans la partie septentrionale, qui est plus accidentée, on

rencontre de très-belles forêts. Dans la grande Valachie, au contraire, et le long du Danube, le pays est plat et totalement nu, à l'exception d'une petite partie qui est couverte de broussailles maigres et rabougries. Le sol est presque partout en friche, le paysan ne cultivant que tout juste l'étendue de terre nécessaire pour se procurer une existence misérable; et, d'ailleurs, s'il récoltait davantage, le fruit de ses labeurs ne servirait qu'à augmenter le butin de ses oppresseurs. Dans un espace de soixante-dix ans, le pays a été la proie de quarante hospodars, qui tous voulaient s'enrichir en peu de temps.

Les Valaques sont d'origine romane, et leur langue ressemble beaucoup à celle des Italiens. C'est une race vigoureuse et belle; mais, subjugués depuis longtemps par les Turcs, ils sont devenus inhabiles au maniement des armes. Chaque étranger impose au Valaque, qui lui accorde tacitement le droit de le commander et exécute tous les ordres sans résistance. Naturellement indolent et paresseux, il est content de son sort si, accroupi dans sa hutte souterraine auprès d'un grand feu, il peut sécher ses haillons, rôtir quelques épis de blé pour sa nourriture et fumer. N'ayant ni provisions ni meubles, le Valaque, en quittant son habitation, emporte tout son bien, consistant en un couteau, une pipe et un sac à tabac; il n'a donc rien à craindre d'un ennemi. Les dernières campagnes avaient déjà appris aux Valaques que l'occupation de leurs coreligionnaires russes ne valait guère mieux pour eux que l'administration turque; mais l'hospodar manquait de places fortes et

d'armée pour s'opposer à cette occupation. Les Russes pouvaient donc d'avance compter sur les ressources de cette province, qui, en dépit de toutes les dévastations et grâce à une nature prodigue, étaient encore fort considérables. Le pays ne manquait ni de blé ni de bétail, et les vastes prairies naturelles qui bordent le Danube produisaient du fourrage en abondance.

La Dobrudscha.

On trouve beaucoup moins de ressources dans la Dobrudscha, partie de la Bulgarie située entre le mur de Trajan et les bouches du Danube. C'est un véritable désert, qu'on s'étonne de rencontrer au milieu de l'Europe. En comptant la population des villes, il n'y a guère plus de 300 habitants par mille carré. Cet état de choses existe surtout depuis que les Tartares de la Crimée, qui s'y étaient autrefois réfugiés, en ont été renvoyés par les Russes après la campagne de 1828. La nature du sol oppose de plus en elle-même de grandes difficultés à la marche d'une armée. La partie septentrionale de la Dobrudscha est couverte par les montagnes abruptes de Matchin, du Beschtépé ou *cinq montagnes*, et du Baba-Dagh. Mais à mesure qu'on avance vers le sud, le pays présente une plaine ondulée, couverte d'un sable fin où l'eau s'infiltre et traverse même la couche calcaire inférieure. Aussi cherche-t-on en vain dans

les vallées des ruisseaux et des sources ; dans les villages, fort éloignés les uns des autres, on se procure l'eau en la tirant avec des seaux de puits profonds de 80 à 100 pieds. Avec un pareil manque d'eau et avec une population très-clair-semée, l'agriculture est forcément peu florissante, et il n'existe pas de provisions en grains ni en fourrages. L'herbe est desséchée dès le printemps, et il faut alors mener paître les nombreux troupeaux de moutons et de buffles dans la vallée et sur les îles du Danube. Nulle part, même dans les villages, on ne découvre ni arbre ni buisson. La contrée située entre le mur de Trajan et Basardschick est, s'il se peut, encore plus déserte et plus pauvre. Une colonne ennemie traversant ce pays par la route centrale, doit donc se préparer à y lutter, sur une longueur de 50 milles, contre le défaut le plus absolu de moyens de subsistance.

La Bulgarie.

La partie de la Bulgarie comprise entre le Danube et les Balkans est moins ravagée. Quoique les Turcs y eussent fait sentir le joug de leur domination, ils avaient moins rançonné cette province que les Principautés, dont ils ne se considéraient que comme les maîtres temporaires. Au printemps et jusqu'au mois de juin, la campagne, en Bulgarie, est parée de la plus

belle végétation; les pentes des vallons, profondément encaissés, sont couvertes de tilleuls et de poiriers sauvages; de larges prairies naturelles bordent le cours des ruisseaux, et là où la terre a été fertilisée par la main de l'homme, on la voit dorée par de riches champs de blé; les parties mêmes qui restent en friche fournissent une herbe abondante. Les villages où les habitants sont agglomérés sont peu nombreux, très-éloignés les uns des autres, mais grands, et ils contiennent presque tous des provisions considérables.

Pendant la saison pluvieuse, les chemins, dans ce terrain argileux, sont presque impraticables. La descente dans les vallées profondes, où généralement il n'existe pas de ponts sur les cours d'eau qui les arrosent, présente les plus grandes difficultés. En hiver, quand la neige tombe abondamment, on ne découvre les routes qu'avec une peine extrême. En été, la végétation est desséchée et le manque d'eau est très-sensible, quoique la piété musulmane ait établi des fontaines partout où il a été possible de le faire. Cette circonstance rend souvent les marches fort longues, surtout pour la cavalerie. Pour ne pas trop fatiguer les troupes et pour avoir de l'eau en quantité suffisante, ce qui est un des plus pressants besoins dans un pays chaud, il faut quelquefois renoncer à asseoir les camps dans des positions convenables.

La population de la Roumélie s'occupe surtout d'agriculture et d'éducation des bestiaux. Les villes sont presque toutes situées soit sur le Danube, soit au pied du Balkan; dans les premières, les musulmans

l'emportent en nombre ; dans les autres, les chrétiens sont en majorité; ce sont des Grecs, mais surtout des Bulgares, et le chiffre de ces derniers atteint au moins celui de la population musulmane.

Les Bulgares sont un peuple industrieux et laborieux; leur origine slave, la religion grecque, qu'ils professent, les disposent en faveur des Russes ; mais, quoique irrités contre les Turcs, qui les ont souvent opprimés, ils ne prendront pas les armes contre leurs maîtres redoutés, à moins qu'ils n'obtiennent l'appui matériel de l'étranger. Quoi qu'il en soit les Turcs ne peuvent compter, pour leur défense en Bulgarie, que sur les places fortes du Danube et sur le boulevard que présente le Balkan.

La ligne du Danube.

Le Danube formant le premier obstacle défensif des Turcs, il est nécessaire de décrire le cours inférieur de ce puissant fleuve.

Le Danube, sur une longueur de 8 à 9 milles, depuis Gollubiza jusqu'à Gladowa, traverse la chaîne de montagnes calcaires qui s'étend du nord au sud entre les Karpathes et le Balkan. Près de Gollubiza, vieux château fort en Servie, le lit du fleuve, qui jusque-là avait une largeur de 2,000 mètres, se rétrécit jusqu'à quelques centaines de mètres, et est bordé de rochers élevés et abrupts donnant au fleuve une pente très-forte. En plusieurs endroits, et notamment

près de Bibnitsché et à la Porte de Fer (Demir-Kapou), ce lit est rempli de rochers qui sont visibles quand les eaux sont basses, et causent des tourbillons formidables quand elles sont hautes; mais en tout temps ils rendent la navigation fort difficile, et aux deux points précités, ils l'interceptent tout à fait. Les deux places fortes de Neu-Orsowa (Ada-Kalefsi ou *forteresse de l'île*) et de Gladowa (Feti-Islam ou *victoire de la foi*) se trouvent sur cette ligne. La largeur du Danube y est, en moyenne, de 600 à 700 mètres, et il est bordé des deux côtés par des montagnes boisées, impraticables et peu cultivées. Mais, à une petite distance de la Porte de Fer, l'aspect du fleuve change complétement. Depuis le point où le Timrock se jette dans le Danube, les montagnes se retirent des deux côtés et la vallée du fleuve a une largeur de plus de 20 milles jusqu'à son embouchure.

La petite Valachie est, comme la Bulgarie, traversée par quelques chaînes de collines se détachant de la ligne principale; mais, quoique plus accidentée que la grande Valachie, elle peut aussi être considérée comme plaine. Toutefois, il existe une grande différence entre les deux bords du Danube: tandis que celui du côté de la Bulgarie, à partir de Widdin, se rapproche du fleuve par une pente très-rapide qui le domine, la rive valaque ne présente à l'œil qu'une plaine argileuse couverte de prairies et traversée par plusieurs bras du Danube. Plus le fleuve s'avance vers son embouchure, plus les prairies deviennent larges et marécageuses, et plus aussi s'augmente le nombre des îles qu'il forme. Au-des-

sous de Rustschuck, à l'endroit où la Dembowicza se jette dans le Danube, vis-à-vis de Turtokaï, se trouve le seul point où la rive gauche se rapproche du fleuve, sans bras et dans un terrain solide. En face de Silistria, il existe aussi une route praticable en tout temps, qui conduit de Kalarasch vers le Danube.

Dans la Dobrudscha, la rive droite est également dans une position très-dominante. On peut s'approcher du bras le plus septentrional, appelé Bortisa, sur un terrain sec ; mais les îles, nombreuses en cet endroit, forment un marécage, large de plusieurs milles et couvert de broussailles et de roseaux, submergé complétement à l'époque des hautes eaux. Ce n'est que près de Hirsowa, où la vallée se rétrécit, qu'on peut tenter un passage.

La rive gauche ne commence à s'élever que du côté de Braïlow, où elle forme des pentes abruptes et argileuses de 80 pieds de hauteur. Les routes, praticables seulement pendant la bonne saison, conduisent de Braïlow et de Galatz, à travers une large plaine marécageuse, vers Matchin, place forte qui ferme ces débouchés, derrière lesquels les montagnes de Matchin et du Beschtépé élèvent leurs cîmes jusqu'à mille pieds au-dessus du niveau du fleuve.

Au-dessous d'Isaktschi, le Danube forme trois bras, dont un seul, la Sulina, ayant 150 à 200 mètres de largeur à son embouchure, est navigable. Tout l'espace, large d'environ 10 milles, compris entre le bras septentrional et le bras méridional (le Kedrilleh et

le Kiliboghas) offre l'aspect d'une mer de roseaux, hauts de dix pieds, au-dessus desquels on n'aperçoit que les mâts et les voiles des vaisseaux. La largeur du Danube inférieur au-dessous de la Porte de Fer, là où il n'est pas divisé en plusieurs bras, n'a nulle part moins de 900 mètres, et dans beaucoup d'endroits il atteint plus que le double de cette étendue. Depuis Pesth jusqu'auprès de Peterwardin, aucun pont n'est établi sur le fleuve. Le pont construit par Trajan près de Gladowa, n'a laissé d'autre vestige qu'un mur en ruine et une sorte de tour sur la rive valaque ; la largeur, dans cet endroit, est fort considérable, mais non la profondeur. Près de Touldscha se trouve un banc de sable qui obstrue tout le lit du fleuve et ne laisse que 14 pouces d'eau en temps ordinaire. On pourrait donc y établir un pont de chevalets ; mais l'abord de la rive gauche est rendu fort difficile, sinon impossible, par des marais et des îles couvertes de roseaux. Partout ailleurs, la profondeur du fleuve ne permet d'effectuer le passage que sur des bateaux ou des pontons.

La pente du Danube diminue au-dessous de la Porte de Fer; cependant le courant y a encore une vitesse moyenne d'environ un demi-mille par heure.

Un grand nombre de places fortes rendent plus difficile le passage de ce fleuve dans son cours inférieur. On rencontre, sur un parcours de 70 milles, les places fortes de Nicopolis, Sistowa, Rustschuck, Giurgewo, Turtokaï, Silistria, Hirsowa, Matchin, Braïlow, Isaktschi et Touldscha, qui toutes

sont situées aux points mêmes où la nature du fleuve permet de tenter un passage Il n'y avait que les ouvrages de Turtokaï, l'un des plus avantageux parmi ces points, qui ne fussent pas encore relevés. Cette place se trouve sur la ligne qui mène le plus directement à Schumla et à Varna, c'est-à-dire aux deux positions stratégiques les plus importantes pour une armée russe. On n'a pas à craindre de ce côté une résistance sérieuse de la part des Turcs, et l'on évite de traverser le désert de la Dobrudscha. Turtokaï a en outre l'avantage d'être le point le plus éloigné des places de Silistria et de Rustschuck, qui en sont distantes, la première de dix milles et la seconde de cinq milles. Les deux rives du Danube, formées d'un sol très-ferme et très-praticable, n'y sont séparées que par un espace de 995 mètres, et la Dembowicza, qui descend de Bucharest et dont l'embouchure se trouve en face de Turtokaï, permet d'y transporter les matériaux nécessaires à un passage.

Cependant on aurait eu de la difficulté à rassembler dans cet endroit les matériaux d'un pont long de mille mètres environ. La navigation du Danube ne commence, à proprement parler, que près de Braïlow et de Galatz, d'où l'on expédie tous les ans des quantités considérables de blé à Constantinople; mais ces places étaient occupées par les Turcs, et l'on ne pouvait s'emparer de leur flottille pour l'employer à la formation d'un pont qu'après une déclaration de guerre. Si l'on avait pris le parti de ne se servir exclusivement que de pontons en toile, on aurait eu besoin néanmoins de quelques bateaux pour faire

passer les troupes destinées à protéger la construction du pont et pour s'opposer aux attaques de la flottille turque, et ces bateaux auraient dû être amenés des ports russes en remontant le Danube, ce qui était impossible aussi longtemps que les forteresses dominant le fleuve restaient au pouvoir de l'ennemi.

On ne pouvait donc choisir pour point de passage qu'un endroit facilement accessible à une armée arrivant soit du Dniester, soit du Pruth, soit de la mer Noire, c'est-à-dire par la ligne située entre l'embouchure du Danube et la place de Braïlow.

En 1809, les Russes avaient effectué le passage près de Galatz, où le Pruth et le Sereth, se jetant dans le Danube non loin de là, facilitent une semblable opération. Le Sereth surtout y amène aisément d'excellents bois de construction. Le bras du Danube, depuis la rive gauche jusqu'à l'île située en face de Galatz, n'a qu'une largeur de 240 mètres, et de l'île à la rive droite, 450. Les collines qui bordent cette dernière rive en sont cependant éloignées de trois milles, et laissent place à une plaine entièrement couverte de roseaux hauts de dix pieds, mais dans laquelle plusieurs colonnes peuvent s'engager pendant la saison des chaleurs.

Le passage fut exécuté alors au milieu du mois d'août; il eût été impraticable au printemps, parce que le bas-fond de roseaux (*kuntseféané*) est inondé jusqu'au mois de juin. C'est cet obstacle qui fit donner la préférence, en 1828, au point de Satunowo, quoique en cet endroit il fût aussi difficile de s'approcher sur la rive gauche que de déboucher sur la droite, et

qu'il fallût traverser également un bas-fond inondé ; mais on y pourvut au moyen d'une digue de fascines, et ce travail fut entrepris sur la rive russe, tandis qu'à Galatz on eût dû le faire sur la rive occupée par l'ennemi, ce qui était d'autant plus inexécutable, qu'au milieu des roseaux on eût pu à peine se garantir d'une attaque.

Le passage des Russes se trouvait par conséquent limité à un seul point extrêmement désavantageux.

Il résulte de la description que nous venons de faire du théâtre de la guerre, que les Russes n'avaient pas beaucoup à craindre de la population en deçà du Balkan, mais qu'ils devaient aussi en espérer peu de chose. S'il n'y avait pas d'armée turque en Bulgarie, les places fortes du Danube et des bords de la mer pouvaient à elles seules opposer quelque résistance aux troupes russes. Nous décrirons ces places au fur et à mesure que les événements le rendront nécessaire ; mais nous ferons dès à présent la remarque que, en général, d'après les idées européennes, leurs fortifications paraissent assez faibles. Un rempart bastionné avec un petit commandement et sans ouvrages extérieurs ni casemates ; des fossés secs avec des escarpes et des contrescarpes revêtues, mais de peu de largeur et de profondeur ; des lignes qui peuvent être enfilées et qui souvent sont dominées à une très-faible distance ; des provisions considérables en vivres, en poudre et en armes ; une nombreuse artillerie, et un espace intérieur très-rétréci par des maisons en bois et en torchis : tel est l'aspect que présentent toutes les forteresses turques.

Cependant, les commandants ont l'avantage de ne pas connaître le côté faible de leur place. Le Divan tolère peu les capitulations, et il s'agit presque toujours, pour ceux qui en consentent, du sacrifice de leur tête.

Les Turcs remédient à l'absence d'ouvrages extérieurs par un habile emploi du fossé sec, et la défense devient plus vigoureuse chez eux au moment où elle cesse ordinairement, c'est-à-dire à l'ouverture de la brèche. La garnison, derrière les murs, défend ses biens, ses femmes, ses enfants, sa croyance et sa domination sur les rajahs; et si, dans le reste de l'Europe, une nombreuse et riche bourgeoisie est un empêchement à une longue défense, le contraire a lieu en Turquie. Tout habitant capable de porter les armes est soldat et monte chaque jour sur le rempart; et c'est précisément des grandes villes, et seulement d'elles, qu'il faut attendre la défense la plus opiniâtre.

Parmi les places les plus importantes de la Bulgarie se trouve Widdin, qui fait exception aux forteresses turques, car elle n'est nulle part commandée, et le profil en est plus élevé qu'on ne le rencontre habituellement. La garnison était nombreuse; mais cette place étant trop éloignée du véritable théâtre de la guerre, elle ne devenait utile que par les expéditions qu'on pouvait diriger de là contre la Valachie.

Rustschuck était d'une importance majeure par sa proximité, par sa tête de pont sur la rive gauche et par la force numérique de sa garnison; mais Silistria, située sur le flanc, et Braïlow sur les derrières de cha-

que opération dirigée contre le Balkan, présentaient encore un plus grand intérêt.

Le Balkan.

Le Balkan, qui sépare la Rouméliede la Bulgarie, court de l'ouest à l'est, et va toujours en s'abaissant jusqu'à la mer Noire, où il s'arrête subitement au cap Emineh, entre les vallées du Kamtschik et du Nadir. A l'ouest des sources de la Jantra et de la Tundscha, ses cîmes sont encore, au mois de juin, couvertes d'une neige éclatante. De ce point jusqu'aux sources du Kamtschik, il s'élève à environ 5,000 pieds, mais dans la partie orientale, il a au plus de 3,000 à 4,000 pieds.

Les cols naturels qui servent de passage se trouvent dans la partie orientale du Balkan, et sont moins élevés que ceux de la forêt de Thuringe, avec lesquels ils ont quelque ressemblance. Les sommets sont en général arrondis et les forêts très-touffues; ce n'est que dans les vallées qu'apparaissent de grandes masses de rochers. Le versant sud-est est beaucoup plus raide que le versant nord, dont l'aspect est d'autant moins imposant qu'il est masqué par des contre-forts.

Les contre-forts, qu'on trouve par groupes et qui dévient de la direction principale, ont un caractère tout à fait différent de celui de la véritable chaîne du Balkan. Les montagnes sont couronnées par des plateaux qui se terminent d'aplomb par des plans de

rochers variant de dix à deux cents pieds de hauteur, et qui quelquefois semblent former des espèces de portes singulières. Les pentes sont d'abord très-abruptes, puis elles finissent par descendre doucement dans les vallées; aussi ne peut-on gravir ces plateaux qu'en certains endroits. Ils sont boisés pour la plupart; mais les magnifiques arbres du Balkan y sont remplacés par des broussailles impénétrables. Le pied des montagnes ainsi que la plaine sont couverts à perte de vue de chênes rabougris, excepté aux environs des villages. Une marche à travers champs serait inexécutable, alors même que les routes, tracées sur une terre argileuse, deviendraient praticables dans la saison des pluies.

L'impossibilité de franchir la principale chaîne du Balkan, repose donc bien moins sur la hauteur absolue ou sur l'inaccessibilité de cette chaîne, que sur une foule de difficultés de détail qui, accumulées dans une distance de trois à six journées de marche, s'opposent au passage des troupes, difficultés qu'accroissent encore le petit nombre et le mauvais état des routes. Le Balkan est presque inhabité : les hauts-fourneaux, les usines et les scieries n'ont pas encore éclairci ses admirables forêts. Or, les villages étant rares dans les vallées, les chemins le sont aussi. D'ailleurs, ceux-ci ne sont nullement établis pour être parcourus par des voitures, et quoique dans les plaines situées au nord et au midi de ces montagnes on se serve, pour les transports, de voitures et de chariots, les postillons et les voyageurs qui traversent le Balkan n'emploient que des chevaux

de selle et de bât (1). Aussi une troupe armée devra-t-elle toujours commencer par réparer et élargir cette route avant de songer à continuer son chemin. La défense la plus efficace du Balkan par les Turcs consistera donc, non pas à établir de nouvelles places de guerre, mais bien à créer des ouvrages de campagne, à faire des abatis, qui augmenteront la résistance qu'un corps, placé aux passages principaux, pourra opposer aux corps ennemis, forcément éparpillés.

Nous allons décrire succinctement les passages du Balkan qui se trouvent sur le théâtre des opérations d'une armée russe d'invasion.

1° Route de Tirnowa à Kasanlick.

La Jantra, traversant les montagnes près de Tirnowa dans une vallée profonde et singulièrement contournée, entoure de tous côtés le vieux château fort des anciens rois de Bulgarie, situé sur un rocher escarpé. Ce château, redoutable par sa position, ferme complétement le passage. La ville, assez régulièrement bâtie, est principalement habitée par des Grecs et des Bulgares qui jouissent d'une grande aisance.

A partir de Gabrowa, où l'on franchit la Jantra sur un pont de pierre, la route s'élève graduellement, jusqu'au col de Schibka, au milieu d'une magnifique forêt de hêtres.

Les pentes des vallées profondes de la Jantra et de

(1) Lorsque le sultan, en 1836, alla à Silistria, sa suite, composée de plusieurs centaines de personnes, était à cheval; mais lui-même avait une voiture légère à quatre chevaux, pour laquelle il fallut ouvrir une route, longue de dix milles, à travers le passage de Schibka.

la Tundscha, quoique très-rapides, sont praticables pour des tirailleurs, ce qui rend ce passage plus facile à forcer que les autres. Depuis le col jusqu'au village de Schibka, la route, pendant un mille environ, présente une inclinaison fort raide. On découvre alors la vallée de Kasanlik, située entre le versant méridional du Balkan et les collines peu élevées d'Eski-Sagra. C'est une des contrées les plus fertiles et les plus belles; de longues allées de noyers indiquent le cours des fleuves, et de véritables forêts d'arbres fruitiers entourent les villages; la plaine est en partie couverte de champs de roses, qu'on y cultive en grande quantité pour en extraire l'essence.

Il y a, en outre, abondance de blé et de bétail.

2° La route de Tirnowa à Sliwno (Islennije), par Demir-Kapou, traverse la chaîne principale à une grande hauteur, mais on n'en connaît pas les particularités topographiques.

3° Route de Tirnowa à Kasan, par Stararcka et Osman-Basari.

Celle-ci, au sortir d'Osman-Basari, traverse un pays ouvert, monte jusqu'à la cîme du Binar-Dagh, où se trouvent deux vieux forts sur deux pics nus et élevés; de ce point, la route commence à descendre vers la petite ville de Kasan, placée dans un entonnoir formé par deux montagnes hautes et raides. Au delà de cette ville, elle traverse encore un défilé étroit, appelé la Porte de Fer, dont on ne forcerait le passage qu'au prix de grands sacrifices. Cependant ce défilé peut être tourné par un mauvais chemin qui s'élève en zigzag sur la droite. Après avoir passé ce

défilé, deux embranchements se détachent de la route principale; l'un conduit à Karnabat et l'autre à Dobroll. La route continue sur Selimno; les nombreuses et profondes vallées qu'elle traverse la rendent fort difficile à parcourir en obligeant à monter et à descendre constamment, surtout auprès de Selimno, où se trouve une pente très-forte.

L'olivier, la vigne, le cotonnier et la végétation luxuriante qu'on rencontre autour de cette ville, indiquent qu'on est arrivé dans les plaines de la Roumélie, d'où la neige a disparu depuis longtemps quand elle couvre encore le plateau de la Bulgarie. Néanmoins, le pays entre Jamboli et Andrinople n'est pas aussi bien cultivé que la vallée de Kasanlik. Des plaines immenses sont couvertes de broussailles épineuses, et les bas-fonds, parés de la plus belle verdure au printemps, sont brûlés et desséchés en été. Les nombreux affluents de la Tundscha sont exposés à des crues considérables en temps de pluie, et une armée, pour les passer, doit absolument emporter le matériel nécessaire à la construction d'un pont. Vues de Selimno, les pentes abruptes et nues du Balkan présentent un aspect des plus imposants. Cette petite ville renferme une fabrique d'armes et un grand nombre de fabriques de draps.

4° De Schumla à Karnabat, par Tschalikawak et Dobroll.

Nous donnerons plus loin une description détaillée de Schumla. Nous ferons remarquer seulement, quant à présent, que cette place n'est point un passage du Balkan.

Le fameux camp retranché est, au contraire, situé au pied d'un groupe de montagnes isolées, en avant de la chaîne principale ; il peut être tourné sur la droite par la route qui se dirige de Rustschuck, par Eski-Dschumna et Eski-Stamboul, sur Tschalikawak, et sur la gauche par celle partant de Silistria et qui aboutit à Tschalikawak, en passant par Bulanlik, Marasch et Smadowa.

Sans examiner si une armée concentrée à Schumla peut être tournée par un corps d'invasion, nous ferons observer cependant que le terrain n'y mettrait pas d'obstacle. Le ruisseau de Beïram et le Kamtschik, qui est large de vingt à trente pas et peu profond, ont un lit solide et pierreux dans lequel on passe facilement. Tschalikawak, situé dans le petit Balkan, offre à une armée un excellent emplacement pour camper ; l'eau, les fourrages et le bois s'y trouvent en abondance. Mais depuis cet endroit jusqu'à Dobroll, la marche présente de nombreuses difficultés. La route traverse des ravins profonds bordés par des rochers à pic. Arrivé sur la hauteur, on rencontre un vieux fort, à partir duquel on s'enfonce dans le long et étroit défilé formé par le Derbent, qui se jette dans le Deli-Kamtschik. Ce défilé peut être aisément défendu contre une armée bien supérieure en nombre. On n'y trouve que peu de gués, et qu'un seul pont en bois. Après avoir atteint la cîme par une pente très-raide, on descend plus facilement dans le pays ouvert autour de Dobroll. De cette place jusqu'à Karnabat, le terrain est coupé d'une quantité de petits ruisseaux et couvert de broussailles épaisses; près de

cette dernière ville se trouve un excellent emplacement pour un camp; mais plus loin, dans la direction d'Andrinople, le défilé difficile de Bujuk-Derbend, le manque de blé et surtout de fourrage, s'opposent aux opérations d'une armée.

5° Route de Kosludscha à Pravady, et de là, par Koprikoï ou par Jenikoï, à Aïdos.

La petite ville de Pravady est située dans un défilé encaissé dans un roc d'environ 600 pieds de hauteur et ayant 1,000 mètres de largeur. Il est traversé par la rivière du même nom, qui en cet endroit se fait jour au milieu des montagnes et se dirige vers le sud. Au centre, un rocher en saillie ne laisse qu'un passage fort étroit, qu'on pourrait rendre imprenable à l'aide de quelques ouvrages. Cependant ce défilé est susceptible d'être tourné par la droite et par la gauche, mais avec quelque difficulté. On ne peut passer le Pravady ni le Kadikoï que sur des ponts; le passage près du village de Kadikoï est difficile, et pour l'éviter, il faut se porter à une demi-lieue en deçà ou au delà. Traverser, sur une seule colonne, la vallée du Delidché-Déré, longue de trois milles, est une périlleuse entreprise ; ce passage porte le nom de Kirkgetschid, ou les *quarante gués*, à cause des nombreuses sinuosités du ruisseau ; près de Gokbehuet-Arakdché, des rochers à pic resserrent cette vallée, qui n'a plus là qu'une largeur de 50 mètres, et qu'il serait facile de fermer complétement. Il vaut donc mieux passer par Jenikoï, où le Kamtschik peut être traversé en radeau, et même à pied pendant l'été.

La rive droite est nue aux environs de cette ville. Près de Tschenga, on traverse le Deli-Kamtschik à gué; la route s'élève ensuite brusquement, et peut être fermée par un abatis.

Les deux routes de Koprikoï et de Jenikoï se joignent sur le plateau dans un terrain ouvert, large de quelques mille mètres, qui permet aux troupes de se déployer. Situé entre deux précipices formés par les deux rivières, ce plateau est très-propre à recevoir des ouvrages de campagne, d'autant plus que près de là, à Baïramowo, se trouve un excellent emplacement pour un camp. La route carrossable qui de Kaprikoï conduit à Varna, donnerait de grandes facilités au corps placé dans ce camp, pour déboucher sur cette dernière ville ou sur Pravady.

6° Route de Varna, par Derwisch-Jowann, à Burgas et Missivri.

Plusieurs chemins forestiers conduisent de Varna sur les hauteurs qui se terminent vers la mer dans le cap de Galata-Burnu. La grande route traverse sur un pont de bateaux, auprès du village de Podbachi, le Kamtschik, large de 50 à 60 mètres, et dont les rives sont très-marécageuses. En 1827, les Turcs avaient établi une redoute sur les bords mêmes de cette rivière, hauts de 6 à 12 pieds et tombant à pic. D'autres ouvrages existaient près de Derwisch-Jowann, sur une hauteur en pente douce située au delà d'un bas-fond marécageux et large de 5,000 pas. Deux routes carrossables, mais fort étroites, conduisent de Derwisch-Jowann vers Burgas et Missivri; elles s'élèvent doucement vers les cîmes orientales du

Balkan, qui est couvert d'une forêt presque impénétrable; elles traversent ensuite la vallée profonde du Kosack-Déré, et des petits ruisseaux qui ne présentent de difficultés au passage que pendant la saison pluvieuse. Nulle part dans la forêt on ne rencontre des éclaircies qui puissent permettre à des troupes de se déployer; de sorte que les routes forment, pour ainsi dire, un défilé continu.

Il n'existe point de chemins de traverse dans la montagne, mais seulement dans la vallée du Kamtschik et sur le versant méridional de la chaîne principale; ils conduisent de Missivri et de Burgas à Aïdos, Karnabat et Selimno.

Les passages par les routes numérotées 4, 5 et 6 étant surtout nécessaires à une armée russe partant de la Bessarabie, on comprend que le défenseur, placé avec son armée à Aïdos, pourra facilement refouler toutes les colonnes ennemies débouchant isolément par l'une de ces routes. Aussi longtemps donc que Varna et Schumla, ou seulement l'une de ces deux places, opposeront de la résistance, le passage du Balkan sera une opération très-dangereuse.

CHAPITRE II.

Plans d'opérations.

Nous n'avons point de données certaines sur le but politique et militaire que la Russie s'était proposé dans la campagne contre la Turquie. Nous ne pouvons donc que former des conjectures.

La Russie devait surtout avoir en vue de ne pas trop éveiller la jalousie des cabinets européens. Aussi protestait-elle dans toutes ses communications officielles, qu'ayant pris les armes seulement pour le maintien des traités existants, elle se contenterait d'obtenir ce résultat et ne demanderait pour prix de sa victoire que des indemnités de guerre. En même temps, par un grand déploiement de forces et par une union intime avec la Prusse, elle semblait inviter le reste de l'Europe à ne pas se mêler de la lutte avec la Turquie. La plus grande partie des troupes moscovites furent échelonnées sur les frontières occidentales de l'empire, tandis qu'une armée assez faible entra en Turquie, et ne fut renforcée que peu à peu et suivant le cours des événements. On évita d'exciter l'enthousiasme religieux des Bulgares et des

Serbes, qu'on refusait d'armer contre leur souverain : agir autrement eût été se mettre en opposition directe avec les principes hautement proclamés par la Sainte-Alliance, et l'on comprenait aisément qu'après avoir allumé cet incendie, il aurait été difficile de l'éteindre et de mettre fin à la guerre, si les événements en Europe l'eussent rendu nécessaire.

Ces causes, dont l'influence sur la marche et les résultats de la campagne ne peut être méconnue, occasionnèrent probablement aussi le retard qu'éprouva l'ouverture des opérations, qui n'eut lieu que vers la fin du printemps.

Quelque grande que fût la confiance de l'armée russe dans sa force relative, et quelque assurée qu'elle pût être de la victoire en rase campagne, il ne fallait pas, dans un pays comme la Turquie, négliger de prendre les mesures nécessaires pour assurer les communications et les approvisionnements. Dans leur plan d'opérations, les Russes devaient donc considérer avant tout que, pour s'avancer en Bulgarie, il était indispensable d'investir Braïlow et Silistria, quoiqu'il suffît d'observer Rustschuck et Widdin. La flotte russe étant maîtresse de la mer Noire, et l'armée pouvant tirer de ce côté toutes ses provisions à mesure qu'elle faisait des progrès, cette ligne se trouvait marquée d'avance comme la plus convenable. Varna s'opposait bien tout d'abord à la marche de l'armée et acquérait ainsi une véritable importance. Pour assiéger cette place avec succès, il fallait placer en même temps devant Schumla un corps assez fort pour tenir en respect l'armée

turque rassemblée dans le camp; mais si Varna était prise promptement, et si l'on réussissait à faire sortir l'ennemi des retranchements de Schumla et à le battre en rase campagne, il était alors facile d'exécuter sur Constantinople une pointe vigoureuse et hardie. Les circonstances et le théâtre de la guerre indiquaient si évidemment ce plan d'opérations comme étant le meilleur, qu'on peut ne l'avoir pas formé seulement pour la campagne de 1828, et il est à présumer qu'il sera appliqué, du moins dans ses principaux traits, dans les campagnes futures de la Russie contre la Turquie. Nous verrons si la Russie a employé des forces suffisantes ou pris les mesures les plus convenables pour l'exécuter.

Le plan d'opérations de la Turquie, ou plutôt la conduite que la force des circonstances l'obligeait à tenir, consistait dans une défensive stratégique. Le sultan paraît avoir craint le débarquement d'un corps russe dans le voisinage de Constantinople, et cette crainte lui fit retenir dans la capitale, jusqu'à l'arrière-saison, la plus grande partie de son armée, tandis que le Balkan, Varna et Schumla restaient presque sans défenseurs.



CHAPITRE III.

Ouverture de la campagne. — Occupation de la Moldavie et de la Valachie. — Passage du Danube près de Satunowo.

Ouverture de la campagne.

La déclaration de guerre de la Russie ne répondit que le 28 avril 1828 au hatti-chérif ottoman du 18 décembre précédent. Il faudrait connaître exactement toutes les circonstances diplomatiques ainsi que la situation intérieure de la Russie, afin de déterminer le motif qui engagea le czar à différer l'ouverture d'une campagne pour laquelle, depuis des années déjà et au prix de dépenses énormes, il avait maintenu son armée sur le pied de guerre, et à laquelle il devait s'être irrévocablement décidé lors de la destruction de la flotte turque à Navarin. La guerre contre la Perse avait été terminée le 22 février, et l'élévation des eaux du Danube pendant le printemps ne peut avoir été la véritable cause du retard. Cette cause

se trouvait probablement dans les difficultés de la politique, qui a exercé une influence manifeste sur toute la conduite stratégique de la campagne, comme sur la distribution des forces offensives.

L'armée russe ne fut concentrée en Bessarabie que vers la fin de mars et dans les premiers jours de mai, c'est-à-dire immédiatement avant le commencement des hostilités ; elle était réunie entre le Pruth et le Dniester; la 1re division de dragons et la 1re division de chasseurs à cheval restèrent même encore au delà de ce fleuve. Le 7 mai, les Russes passèrent le Pruth sur trois points, et le 8 juin seulement le Danube. On perdit ainsi un temps précieux, que les Turcs, toujours mal préparés, employèrent à armer et à approvisionner leurs places fortes du Danube. Voici comment devaient s'opérer les premiers mouvements des Russes.

Le général Rudjewitch, avec le 3e corps d'armée, devait passer le Danube au-dessous d'Isaktschi, traverser la Dobrudscha et pénétrer en Bulgarie, où l'on s'attendait à rencontrer l'armée turque au pied du versant septentrional du Balkan. Les deux autres corps, qui étaient plus faibles, avaient la mission de se borner d'abord à couvrir les flancs du 3e et à conquérir une base d'opérations plus large. Le 7e, commandé par le général Woïnow, ayant avec lui le parc de siége, devait, sous les ordres du grand-duc Michel, enlever Braïlow. Le 6e corps, sous le général Roth, était destiné à occuper les Principautés, à en mettre les ressources à la disposition de l'armée russe, et à les garantir contre toutes les incursions entreprises

par la garnison de Widdin et principalement par celle Rustschuck.

Un détachement de ce dernier corps, aux ordres du général Kleist, passa donc le Pruth près de Sculéni, le 7 mai, et entra le lendemain à Jassy. La faible garnison turque de cette ville s'étant retirée en toute hâte, on désarma les gardes du corps de l'hospodar Stourdza, qui fut fait prisonnier, en apparence du moins.

Le passage principal des 6e et 7e corps sur le Pruth eut lieu un peu plus en aval du fleuve, près de Falchi et de Woduly-Issacki, où l'on établit des ponts permanents, occupés militairement, pour assurer les communications avec la Bessarabie. Le Pruth est large de 90 pas à Falchi ; la vallée, dont le fond est marécageux et qui est bordée par des pentes assez élevées et abruptes, a une largeur de 2 à 3,000 pas. Le 12 mai, les Cosaques entrèrent à Bucharest, et furent suivis, le 16, par le gros du 6e corps, pendant que le 7e s'avança vers Braïlow. L'hospodar Ghika se plaça sous la protection russe. L'avant-garde du corps, sous le général Geismar, se porta aussitôt sur l'Aluta, et, le 27, les Cosaques firent leur entrée à Krajowa, capitale de la petite Valachie.

Le comte de Pahlen fut nommé gouverneur général des Principautés. Déjà, l'année précédente, ces malheureux pays avaient reçu l'ordre de livrer aux places fortes du Danube 20,000 charges de blé, 10,000 têtes de bétail et 30,000 moutons, ainsi qu'une somme de 1,000,000 de piastres, dont, à la vérité, une faible partie seulement fut versée. Les troupes

moscovites avaient commis des exactions terribles, et les deux capitales étaient presque réduites en cendres. Malgré ces sacrifices, les généraux russes exigèrent encore, à des prix minimes fixés par eux, la fourniture de 250,000 mesures de blé, de 400,000 quintaux de foin, de 50,000 barils d'eau-de-vie et de 23,000 bœufs. Tout cela ne fut payé qu'avec des bons. En outre, 16,000 paysans furent requis pour faire du foin dans la vallée du Danube, et les autres durent livrer toutes leurs voitures pour les transports de l'armée. Aussi beaucoup de boyards se réfugièrent-ils sur le territoire autrichien, tandis que les paysans s'enfuyaient par milliers avec leurs familles et leur bétail dans les forêts et dans les montagnes. Les calamités de la peste vinrent s'ajouter vers le commencement de juin, à la disette et à la misère qui accablaient ces contrées, qui servent habituellement de théâtre aux guerres et aux dévastations des Russes.

Cependant le 6e corps n'avait nulle part trouvé de résistance à son occupation, et même les garnisons turques des forteresses du Danube ne firent aucun mouvement pour s'y opposer. Le 2 juin seulement, un petit corps turc avait quitté Rustschuck et s'était avancé jusqu'au village de Slobodja; il y fut joint par un grand nombre de fantassins et de cavaliers russes, et il s'ensuivit un combat qui eut pour résultat de forcer les Turcs à rentrer dans leur forteresse. Une autre tentative, entreprise par la même garnison, le 3 juillet, avec 1,000 hommes d'infanterie, 2,000 cavaliers et 7 canons, fut également infructueuse. Le 8 juillet, le général Geismar, à la tête de

4,000 hommes, repoussa, près de Kalafat, un corps turc sorti de Widdin et qui était fort de 4,000 fantassins, de 5,000 chevaux et de 10 pièces d'artillerie. Mais, d'un autre côté, les Russes ne purent effectuer le passage du Danube près d'Oltenitza, parce que les Turcs s'étaient établis fortement en face d'eux à Turtokaï, et surtout parce que le 6e corps ne pouvait, sans témérité, s'avancer en Bulgarie avant que le 3e ne fût arrivé sur la même ligne et tant que la forte garnison de Silistria ne se trouverait pas contenue dans les murs de la place par un corps d'investissement.

Ainsi, à la grande vivacité qu'avait montrée d'abord le 6e corps, succéda une assez longue inaction, pendant laquelle le 3e corps, qui formait la véritable colonne d'attaque, commença ses opérations, en même temps que le 7e faisait le siége de Braïlow.

Le 3e corps occupait encore la Bessarabie dans les premiers jours de juin, en attendant l'achèvement des travaux pour le passage du Danube. Satunowo, le point choisi à cet effet, est placé entre les deux lacs de Kagul et de Kartal, sur une langue de terre, bordée de prairies marécageuses et submergées, qui s'approche un peu de la rive gauche du Danube. Il y a un mille de ce point à la rive, et la dernière et la plus grande moitié de la route passe à travers un marais rempli de roseaux. Au delà du fleuve, la rive est formée par des prairies plus élevées, çà et là encore marécageuses et couvertes de buissons, mais qui peuvent en plusieurs endroits livrer passage à l'infanterie. La rive droite domine d'à peu près 100

pieds le niveau du fleuve. Près de là, en amont du passage, la chaîne qui ferme le bassin serre de près le rivage, au-dessus duquel elle s'élève d'environ 50 pieds, tandis qu'en aval, où la vallée va s'élargissant, elle s'en éloigne de 800 pas. Vers Isaktschi, le terrain est marécageux aussi et dominé par la citadelle ainsi que par les hauteurs environnantes.

Ce lieu semble convenable pour défendre le passage du Danube, d'autant plus que le voisinage du fort d'Isaktschi empêche de tourner la gauche de la position, et que la droite s'appuie sur une plaine ; l'ennemi peut, à la vérité, traverser cette plaine ; mais tous ses mouvements doivent s'exécuter à découvert, et il est facile, par conséquent, de les prévenir.

On avait répandu le bruit que le passage aurait lieu à Ismaïl ; mais les Turcs avaient deviné les véritables intentions de leur ennemi et s'étaient retranchés en face de Satunowo. Ils y établirent des ouvrages aussi convenables par leur construction que par leur position. Deux redoutes étaient destinées à balayer la rive opposée, deux autres commandaient le fleuve.

Quelque difficile que fût le passage du Danube avec de pareils obstacles, il fut pourtant entrepris et exécuté. Au commencement du mois de juin, on construisit une digue de 7,000 pas, traversant le marais sur la rive gauche. La difficulté de cette construction était très-grande : une étendue de 300 pas n'était praticable qu'à l'aide de ponts de chevalets, et l'on manquait de bois et même d'osier pour faire des fascines. De plus, quoique les longs roseaux des

marais les masquassent, les travailleurs n'étaient pas à l'abri de l'artillerie turque, et ils n'y furent que lorsqu'on eut établi une batterie de douze pièces de 24, qui répondit avec succès au feu ennemi.

Les deux divisions d'infanterie dirigées sur Satunowo, sous les ordres du général Rudjewitch, étaient destinées à forcer le passage. Le 7 juin, l'empereur en personne arriva sur les lieux.

Une partie de la flottille du Danube, chargée du matériel des ponts, quitta Ismaïl, transportant en même temps une brigade de chasseurs destinée à renforcer le corps d'attaque. A cette brigade s'étaient joints les Cosaques Zaporoges émigrés dans la Dobrudscha lors des différends religieux qui éclatèrent sous le règne de l'impératrice Catherine. Ces Cosaques habitaient le pays autour du bas Danube; ils vivaient de pêche, et avaient prêté jusqu'à ce jour à la Turquie un concours fidèle et utile dans toutes les guerres contre les Russes; leur hetman jouissait, sous la domination ottomane, du rang de pacha à deux queues. Toutefois, ils avaient continué de pratiquer la religion grecque et de parler la langue russe, et ils embrassèrent le parti de leurs anciens maîtres. L'hetman Gladkoy et toute la tribu avec lui portèrent à Ismaïl, le 27 mai, la déclaration de leur soumission à la Russie, circonstance très-favorable et qu'il fallait attribuer aux efforts intelligents du général Tutzkow, gouverneur de la ville, qui avait su gagner cette peuplade par des relations amicales.

La coopération des Cosaques Zaporoges au passage du fleuve fut de la plus haute importance. Le 8,

au matin, cachés aux regards des ennemis par la flottille, ils transportèrent sur leurs légères barques la brigade de chasseurs qui arrivait d'Ismaïl, et la déposèrent sur la rive droite du Danube, derrière des buissons. Les Turcs, qui n'avaient pas fait reconnaître ces broussailles, aperçurent trop tard le débarquement de l'ennemi, et n'eurent recours à aucune mesure vigoureuse pour s'y opposer ni pour empêcher sa formation sur la rive. Les Russes, au contraire, marchèrent droit sur la redoute et la prirent d'assaut; ils y perdirent 50 hommes, dont 15 à 20 furent tués par des fougasses placées sur le rempart même.

Ce résultat inattendu jeta parmi les troupes turques (au nombre de 10 à 12,000 hommes, en grande partie de cavalerie) une telle terreur, qu'elles abandonnèrent les autres redoutes sans la moindre résistance; une partie s'enfuit vers Basardschick, et le reste s'enferma dans Isaktschi.

A onze heures du matin, après un court combat, les Russes étaient entièrement maîtres de toute la position, que les Turcs avaient défendue avec aussi peu de bravoure que peu d'habileté.

A trois heures du matin, on commença la construction d'un pont sur le Danube, et à deux heures de l'après-midi il fut achevé. Ce pont était formé de 63 barques, larges de 12 pieds et longues de 36, arrondies d'un côté, taillées en pointe de l'autre, et munies de genoux de chêne à la manière des pontons. En outre, on fut obligé d'employer 12 pontons de toile pour passer d'un bord à l'autre, ce fleuve

étant large d'au moins 900 pas en cet endroit.

La largeur entre deux poutrelles extrêmes était de 18 pouces. Les madriers reposaient sur six poutrelles qui étaient reliées entre elles, non par des cordes, mais au moyen de chaînes fixées à des boulons en fer. L'espace entre deux pontons était de 12 pieds; ils étaient retenus par des ancres jetées alternativement en amont et en aval. Le tablier était protégé de chaque côté par une rampe.

Cet ouvrage avait été exécuté par plusieurs bataillons de pionniers, sous les ordres du général Ruppert, qui, immédiatement après, fit établir deux redoutes sur la rive opposée, ainsi qu'une tête de pont, pour défendre ce passage important.

Nous avons dit que, dans tout le cours du bas Danube, les Russes n'avaient pas trouvé d'autre point plus propre que Satunowo pour établir un pont. Néanmoins, là même, la nature du terrain était telle qu'il paraissait presque impossible de forcer le passage. Ils auraient dû, pour approcher de la rive gauche, faire une digue dont la construction eût demandé plusieurs semaines, ce qui aurait complétement trahi leurs projets. Il était encore plus difficile de déboucher sur la rive opposée, occupée par les Turcs depuis assez longtemps, pour établir des retranchements sur les hauteurs voisines. La proximité d'une forteresse, la présence d'un corps ennemi imposant, l'existence d'une batterie, parfaitement couverte, de 15 pièces de gros calibre, qui commandait le fleuve à une grande distance ainsi que l'extrémité de la digue près de la rive gauche ; tous ces avantages, avec une défense un

peu énergique, devaient s'opposer à la construction d'un pont. Mais qui aurait pu prévoir que 10,000 hommes fuiraient honteusement devant une poignée de Cosaques et de chasseurs ?

Aussi, le passage du Danube, accompli heureusement par le 3e corps, parut-il un brillant trait d'audace. Mais devait-on confier ainsi au hasard la première entreprise importante de la campagne, et n'eût-il pas été plus naturel d'essayer un débarquement sur des bateaux et des radeaux, plutôt que de songer à l'établissement d'un pont dans des circonstances si défavorables ?

Le matériel nécessaire au passage, qu'il fallait exécuter sur une grande échelle, pouvait être amené par le Pruth et le Danube, dont le bras le plus important n'est pas sous le feu de la forteresse d'Isaktschi. Le débarquement se serait effectué à Reni, ou à tout autre endroit où les Turcs n'avaient pas fait, comme à Satunowo, de préparatifs pour s'y opposer. Soixante-dix pontons et un nombre correspondant de radeaux eussent suffi pour transporter en dix minutes, sur la rive droite, une brigade d'infanterie avec une batterie légère. On pouvait tromper l'ennemi par des démonstrations faites sur un autre point, et la surprise rendait le passage possible; celui de Satunowo ne réussit même que grâce aux barques des Cosaques. Aussitôt qu'un détachement russe aurait pris pied sur la rive droite et investi Isaktschi, il devenait facile d'entreprendre la construction d'un pont qui assurât une communication sûre et commode. De cette manière, et c'est le point important, les passages du Danube et du Pruth

pouvaient avoir lieu en même temps, tandis que celui-ci fut retardé de plus de quatre semaines par la construction du pont; car nous venons de dire que les Turcs, pendant tout le printemps, avaient poussé très-mollement leurs préparatifs de défense.

Mais si l'on voulait absolument passer le Danube sur un pont, pourquoi les apprêts de sa construction ne furent-ils pas faits plus tôt? On savait bien que chaque année les eaux du Danube débordent, sur ses rives peu élevées, jusqu'à la fin de juin, et l'on ne pouvait attendre jusqu'en été que le fleuve fût rentré dans son lit. Et quand nous admettrions que des considérations politiques rendaient nécessaire d'ajourner au mois d'avril la déclaration de guerre, néanmoins il était impossible d'empêcher les Russes de rassembler, sur les fleuves de leur propre territoire, qui depuis longtemps ne charriaient plus de glaçons, un grand nombre de bateaux de transport pour construire, sur la rive russe du fleuve, une digue de fascines. Les préparatifs eussent pu être conduits avec secret, et l'on eût commencé immédiatement après la construction du pont. L'entrée dans la Valachie, l'investissement de Braïlow et la marche par la Dobrudscha, auraient pu avoir lieu simultanément, et ces entreprises se seraient prêté un appui réciproque. Exécutées séparément à des époques différentes, elles excitaient la jalousie de l'Europe, arrachaient les Turcs à leur apathie, et leur laissaient le temps de compléter leurs moyens de défense.



CHAPITRE IV.

Places fortes de la Dobrudscha.

Il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les places fortes qui, dans la Dobrudscha, entre la rive droite du Danube et le mur de Trajan, s'opposent à la marche d'une armée d'invasion. En première ligne se présente Isaktschi, éloigné seulement de quatre mille pas du passage de Satunowo.

Isaktschi est situé sur une colline près du Danube ; deux vallées, que l'on ne découvre pas de la forteresse, l'entourent à une portée de fusil, et ses ouvrages, contrairement à l'habitude des Turcs, doués cependant en cela d'un heureux génie, étaient très-mal adaptés au terrain. Le fossé avait une profondeur de dix pieds; il était revêtu, sur les deux escarpes, de pierres calcaires; mais ce revêtement n'existait point sur les fronts placés vers le nord. Les palissades, dans le fossé, étaient très-minces et mal établies. Comme d'ordinaire aussi chez les Turcs, il n'existait point d'ouvrages extérieurs ni de chemins couverts; il n'y avait qu'un étroit sentier derrière un glacis haut de trois pieds. Le chemin de ronde du rempart était si étroit qu'on ne pouvait placer les canons que dans les bastions, assez spacieux du reste.

Le talus intérieur de ce chemin était presque perpendiculaire et revêtu en fascines, ce qui, à l'assaut de Rustschuk, en 1810, avait présenté aux assaillants tant de difficultés. Le talus intérieur du rempart était en partie palissadé, et dans les bastions le talus extérieur et les embrasures étaient garnis de gabions. Le sol, argileux et ferme, permettait de creuser sous le chemin de ronde des excavations qui donnaient à la garnison des baraques à l'épreuve de la bombe.

La poudre était déposée dans les caves des maisons particulières, et un mauvais hangar en bois servait d'arsenal.

Une île, située seulement à deux cents pas en avant du fort, n'avait point été occupée ; et pour commander le fleuve, on avait établi dans le bastion nord un cavalier qui répondait si peu à son but, qu'une partie de la flottille russe avait pu, même avant que l'armée eût effectué son passage à Satunowo, remonter le Danube pour appuyer l'attaque sur Braïlow.

Le front d'attaque se trouve sur les deux côtés nord du polygone, qui, des hauteurs situées au sud de la place, peuvent être enfilés dans toute leur longueur. Sans autres travaux de siége, il était possible d'y établir une batterie à une distance de 5 à 600 pas, tout près du bord du fleuve. Cette batterie, couverte et défendue par un corps de troupes, pouvait facilement faire de ce côté une brèche dans le mur d'enceinte qui, comme nous l'avons dit, n'a pas de fossés en cet endroit. Cependant, quoiqu'on ne se fût point attendu à une résistance vigoureuse d'Isaktschi, on ne pouvait pas supposer que, comme cela

eut lieu, la garnison, saisie d'une terreur panique après le passage de l'armée ennemie à Satunowo, rendrait la place le même jour.

Outre une grande quantité d'armes blanches, de fusils et de poudre, les Russes trouvèrent à Isaktschi 85 pièces d'artillerie, pour la plupart de gros calibre, placées sur des affûts grossiers montés sur des roues.

La seconde place de la Dobrudscha, Matchin, a une grande importance, en ce qu'elle forme pour ainsi dire la tête de pont de Braïlow, et que ces deux places se prêtent un mutuel appui, surtout tant que leurs communications sont maintenues par une flottille sur le Danube. Le fort de Matchin comptait alors de mille à quinze cents habitants; il était sur une colline en saillie vers le Danube et ayant une pente très-rapide; un bas-fond marécageux s'étendait sur le front occidental. Les montagnes élevées qui se trouvent au sud-est de la place en sont trop éloignées pour être nuisibles à la défense. Le terrain entre ces montagnes et Matchin s'incline doucement et finit par former une plaine. Les fortifications étaient construites sur un polygone de sept côtés très-courts, sur lesquels on avait établi sept bastions étroits. Le fossé était sec; l'escarpe en était partout revêtue, la contrescarpe ne l'était qu'en partie. Sur une haute colline, formée par un bloc de granit, était la citadelle, dont le feu commandait tout le terrain situé en avant, ainsi que les îles du Danube. Elle n'avait pas, il est vrai, de fossés; mais son relief formidable, de 40 à 50 pieds de hauteur et dépassant l'enceinte de la ville de 20 à 25 pieds,

la rendait très-forte. La ville n'ayant qu'une très-minime étendue, était donc partout exposée au feu du fusil de rempart et même du fusil ordinaire, de sorte qu'il eût été impossible aux assaillants de s'y loger avant que la citadelle fût prise; d'un autre côté, on ne pouvait rien entreprendre contre la citadelle tant qu'on n'était pas maître de l'enceinte de la ville. Si la citadelle était défendue avec quelque vigueur, un simple bombardement ne devait pas entraîner la reddition de la place.

Hirsowa, située au point le plus favorable pour passer le Danube, est une tête de pont établie, pour ainsi dire, par la nature elle-même contre les Turcs. La ville, qui renfermait alors environ 4,000 habitants, a la forme d'un quadrilatère irrégulier, fermé sur trois côtés par des hauteurs dont la partie extérieure tombe en rochers abrupts et qui vers la ville s'inclinent en pentes douces; le quatrième côté est fermé par le Danube. Au point où ces hauteurs joignent la rivière, il y avait un vieux château fort dont les Russes s'étaient emparés en 1809. Ils fortifièrent alors la ville par des ouvrages de campagne, établirent une tête de pont, et repassèrent le Danube vers la fin de la même année. En 1810, ils se servirent de ce pont pour le passage de leur armée. Cette manœuvre ayant éveillé l'attention des Turcs, ils élevèrent, en 1822, des ouvrages réguliers. L'enceinte en était formée par cinq fronts bastionnés très-courts, sans ouvrages extérieurs. Le fossé sec, dont l'escarpe et la contrescarpe étaient revêtues, avait une profondeur de quatorze pieds; chaque

bastion était armé de dix pièces, et les talus intérieurs étaient en partie garnis de palissades.

Mais plusieurs circonstances se réunirent pour affaiblir cette place telle qu'elle était construite par les Turcs. L'enceinte n'avait pas été assez rapprochée de la pente qui forme un glacis naturel, de sorte qu'au pied de cette pente il existait un espace assez considérable qui était à l'abri du feu de la place. Le chemin de ronde n'avait pas été défilé contre les hauteurs voisines; on avait cherché à remédier à ce défaut, sans y réussir, par des traverses hautes de quarante pieds. L'île du Danube située en face de la forteresse n'avait, comme toujours, reçu aucun ouvrage. Il est vrai que les canons du château fort et du bastion près du Danube pouvaient atteindre l'île avec leur feu ; mais le bras opposé du fleuve n'était nullement commandé, et la flottille russe du Danube pouvait impunément remonter jusqu'à Silistria. Les Russes, en s'établissant dans l'île, étaient à même de réduire en cendres toute la ville. Ce côté de la place n'était défendu, sur une longueur de 700 pas, que par un parapet en terre, garni seulement de dix pièces de canon et ayant un fossé insignifiant. Du côté de la Dobrudscha, Hirsowa pouvait opposer une résistance vigoureuse.

Les places de Touldscha et de Küstendjé étaient situées sur le flanc gauche de l'armée d'invasion. Touldscha avait formé autrefois la tête de pont d'Ismaïl. Depuis la perte de cette dernière place, ce fort procurait aux Turcs l'avantage d'empêcher leurs adversaires d'expédier un équipage de pont par le

bras principal du Danube, sans avoir préalablement pris Touldscha.

Cette place se trouve sur un plateau assez large qui tombe brusquement vers le Danube, dont elle est séparée par un bas-fond marécageux d'environ 400 pieds de largeur. Du côté occidental, le terrain s'incline doucement vers la place. L'enceinte forme un hexagone qui n'est pas tout à fait régulier, et n'a point d'ouvrages extérieurs ; la longueur des côtés du polygone est de 360 pas, et le profil paraît avoir été pareil à celui de toutes les autres forteresses que nous avons déjà décrites. Le bastion occidental, une partie de la courtine voisine et un rempart qu'on y avait établi, et qui était fermé du côté de la ville, formaient une espèce de citadelle. Du côté nord on pouvait se rapprocher de la citadelle jusqu'à 400 pas sans être exposé à un feu direct. On y voit, sur une colline isolée, les vestiges d'un ouvrage détaché. Actuellement, l'ancienne ville est entièrement abandonnée ; les Russes ont fait sauter les ouvrages, et l'espace intérieur de l'enceinte est rempli de décombres et de débris. La nouvelle ville de Touldscha a été bâtie à un quart de mille en aval du Danube, dans un endroit qui est particulièrement propre à commander la navigation sur la Sulina, qui n'a là que 400 pas. L'étendue actuelle de Touldscha s'oppose à la fortification de cette ville ; mais en sacrifiant la partie méridionale, on pourrait convertir en un fort qui n'exigerait qu'une petite garnison celle qui est au nord, entre le Danube, un marais, un étang et une colline dominante. Toutefois, il faudrait pour cela établir un ouvrage sur la pointe sud de l'île du

Danube, qui, ici comme partout ailleurs, a été cédée à la Russie par le dernier traité de paix.

Küstendjé est situé sur un promontoire de la mer Noire, de manière que la place est entourée de trois côtés par la mer et des rochers à pic de cent pieds d'élévation, et n'est accessible que vers l'ouest. Le port de Küstendjé, quoique peu sûr, comme tous ceux de la côte occidentale de la mer Noire, a cependant beaucoup d'importance pour une armée opérant contre Varna. Ce port n'a guère que sept pieds d'eau et est entièrement exposé au vent du sud. Il n'y a qu'un petit nombre de bâtiments inférieurs qui puissent y jeter l'ancre, et des vaisseaux de guerre ne sauraient s'en approcher à portée de canon sans courir de grands dangers. La ville, dont 40 maisons seulement sont habitées aujourd'hui, renfermait alors environ 2,000 âmes. Les Turcs avaient fermé le côté vers la terre, large de 500 pas, à l'aide de trois bastions liés entre eux par de petites courtines. Le fossé était revêtu en maçonnerie. De là, le mur de Trajan joignait la mer, et les vestiges qui en restent forment des approches toutes faites contre la place. Pour que celle-ci ne fût pas dominée par le terrain environnant, il aurait fallu faire entrer dans le système de sa fortification trois collines situées vers le nord. On y avait, il est vrai, établi un ouvrage ouvert à la gorge, mais qui ne pouvait être soutenu par le feu de la place.

D'après ce que nous avons dit précédemment sur la nature du pays entre ces différentes forteresses, il aurait mieux valu, pour l'armée qui s'avançait vers Basardschick, longer la rive droite du Danube et pas-

ser ensuite par Kusgan; car par cette route on n'eût manqué ni d'endroits habités, ni d'eau, ni de fourrages; mais on y rencontre les places fortes de Matchin et de Hirsowa, ainsi que la position de Tschernawoda, derrière les marais et les étangs de Karasou, qu'on peut facilement défendre et qu'on ne peut tourner qu'en faisant un circuit de quatre milles géographiques (1). Pour opérer le long du rivage de la mer et pour baser sur la flotte l'approvisionnement d'une armée, il aurait fallu, avant tout, être maître des ports de Küstendjé, de Mangalia, de Kavarna et de Baltschik.

Si, dans les circonstances données, il était inévitable de traverser le centre de la Dobrudscha par Kasimzi et Karasou, il fallait proportionner la force du corps afin qu'il fût assez faible pour pourvoir facilement à sa subsistance, et que, d'un autre côté, il fût assez fort pour attaquer l'armée ennemie occupant le nord de la Bulgarie.

L'armée russe qui avait passé le Danube à Satunowo, en y comprenant la première division de chasseurs, comptait 48 bataillons, 32 escadrons, 2 régiments de Cosaques et 128 pièces de campagne, c'est-

(1) On a considéré et l'on considère encore ces marais et ces lacs comme un ancien bras du Danube, et, sur cette opinion, on croit à la possibilité d'établir un canal jusqu'à Küstendjé. Le nivellement fait par le major Vinke, de l'état-major prussien, en 1837, a démontré que le point le plus bas de ces bas-fonds près de Küstendjé, ainsi que la naissance de la vallée de Karasou, se trouvent à 164 pieds au-dessus du niveau de la mer Noire. Or, comme sur les hauteurs on ne trouve pas le moindre filet d'eau pour alimenter ce canal, il faudrait le creuser à cette profondeur, dans un roc calcaire, sur une longueur de plus de 2 milles.

à-dire en tout 30,000 hommes, dont 24,000 fantassins et 6,000 cavaliers.

De cette armée on détacha :

Comme garnison à Isaktschi, 2 bataillons;

Contre Touldscha, sous le général Ouschakow, 4 bataillons et 2 escadrons;

Contre Matchin, colonel Bagofski, 2 bataillons;

Contre Hirsowa, général prince Madatof, 4 bataillons et 2 escadrons;

Contre Küstendjé, général Rudiger, 4 bataillons, 8 escadrons et 30 canons;

Contre Basardschick, comme avant-garde, 4 bataillons et 7 escadrons.

Ce qui fait, en somme, 20 bataillons, 19 escadrons et 30 pièces d'artillerie, ou environ 14,000 hommes.

Le gros de l'armée, avec lequel l'empereur s'avança vers Karataï, renforcé par quelques escadrons de lanciers du Bug, n'avait donc pas plus de 16,000 hommes, et les petits détachements envoyés contre ces places fortes pouvaient d'autant moins compter sur le succès de leurs entreprises, qu'ils n'avaient que de l'artillerie de campagne, le seul parc de siége des Russes étant encore engagé devant Braïlow.

Nous allons nous occuper du siége de cette place, commencé pendant ce temps par le 7ᵉ corps, aux ordres du général Woïnow, sous la direction supérieure du grand-duc Michel.



CHAPITRE V.

Siége de Braïlow en mai et juin.

Braïlow renfermait environ 40,000 habitants qui pouvaient fournir de 7 à 8,000 hommes pour sa défense. La place est située sur un plateau qui s'incline doucement vers la forteresse et qui est terminé, sur la rive droite du Danube, par un précipice presque vertical et haut de 80 pieds; de vastes prairies, en partie marécageuses, s'étendent jusqu'à Matchin. Elle n'était donc dominée d'aucun côté, contrairement à ce qui a lieu d'habitude chez les Turcs.

Le tracé de l'enceinte (1) figurait sur la hauteur en demi-cercle avec un polygone de huit côtés, et joignait le bas du fleuve avec l'ouvrage fermé à B. Les neuf bastions étaient très-spacieux; leurs flancs avaient 20 à 30 pas de long et leurs faces 50 à 60. Sur chacun des flancs il y avait deux pièces d'artillerie que soutenaient des plates-formes en bois, et trois

(1) Voir le plan.

6.

sur les faces. Toutes les pièces tiraient par des embrasures revêtues en bois et en fascines, et pratiquées d'avance, dans toute la longueur du rempart, sur les fronts non attaqués. Sur la courtine, moins élevée de quelques pieds, se trouvaient les mortiers.

Il est particulièrement à remarquer, dans le profil de cette place, que l'escarpe était élevée de 20 pieds au-dessus du sol naturel, et donnait ainsi à l'enceinte principale quelque commandement sur le terrain environnant, avantage qui manque à presque toutes les forteresses turques ; le relief était donc beaucoup plus considérable que dans aucune autre place de la Roumélie ou de la Bulgarie.

Le talus intérieur du rempart était revêtu en clayonnage et coupé verticalement, ce que la solidité des terres rendait possible. Le talus intérieur du parapet était garni de palissades qui dépassaient la crête de quelques pouces, défaut assez commun chez les Turcs, et qu'on retrouve à Rustschuk, Silistria, Hirsowa, Isaktschi et Varna. L'épaisseur du parapet était de 16 pieds; la largeur du fossé, devant les faces, de 5 à 6 toises, et devant la courtine, de 8 à 10 toises. Les murailles du revêtement, bâties seulement en 1821, étaient dans le meilleur état de conservation. Mais là aussi il n'existait pas d'ouvrage extérieur.

La citadelle A, située à l'intérieur de la place, avait le même profil, mais le fossé avait une moindre dimension. Elle était défendue par des tours au lieu de bastions, et amplement armée d'artillerie.

L'ouvrage B était principalement destiné à com-

mander le Danube. Une batterie à trois étages atteignait ce but.

Les rues de la ville étaient tout à fait irrégulières et pavées en madriers; les maisons étaient bâties très-légèrement et un grand nombre d'entre elles étaient construites en torchis et couvertes en branchages. Mais les Turcs se faisaient des abris contre la bombe en creusant des excavations derrière les courtines. Les piliers de ces demeures souterraines étaient enterrés jusqu'aux pointes, les toits revêtus de madriers de 6 pouces et recouverts d'un pied de terre. Les provisions de blé se trouvaient conservées dans des trous semblables aux silos des Arabes et creusés dans une argile ferme et sèche. L'approvisionnement de la place était fort abondant et pouvait être facilement renouvelé par Matchin, aussi longtemps que la flottille turque resterait maîtresse du fleuve. L'armement consistait en 278 canons et mortiers.

Braïlow apparaît donc comme la place la plus forte de tout le bas Danube, sans même excepter Widdin; elle était défendue par une garnison nombreuse, pourvue de tout; on pouvait s'attendre d'avance à y rencontrer une vigoureuse résistance.

Le 7e corps, renforcé d'un parc de génie et d'artillerie, d'un bataillon de sapeurs et de deux de pionniers, fut destiné à conduire les travaux du siége de Braïlow. Le corps assiégeant comptait, toutes armes comprises, 16 à 18,000 hommes.

Le général Suchasaniet remplissait les fonctions de chef d'état-major auprès du grand-duc Michel; les généraux Gérois et Trusson II présidaient

plus spécialement à toutes les opérations du génie.

Le 11 mai, les premières troupes du 7e corps se trouvèrent réunies devant Braïlow, et le 21 arriva le gros de l'armée avec l'artillerie de siége, forte de 100 pièces.

Les travaux furent ouverts par la construction de la redoute n° 1 et des batteries nos 1 et 2; 100 sapeurs et 400 travailleurs la terminèrent, sans éprouver de pertes, dans la nuit du 19 mai. Le but de cette entreprise était de canonner la flottille turque aussi bien que les batteries situées en B, et en même temps de laisser les assiégés dans l'incertitude au sujet du véritable point d'attaque.

Placé à une distance de 3,000 pas des lignes ennemies, l'artillerie russe ne produisit presque aucun effet; l'on résolut donc d'abandonner ces retranchements et d'élever aux nos 4 et 5 deux batteries de 12, chacune de 6 pièces, qui plus tard contribuèrent puissamment à la victoire que la flottille russe du Danube remporta sur celle des Turcs.

Nous devons faire observer ici que les assiégeants n'avaient que des données fort incertaines sur la force de la garnison et sur la nature des ouvrages de la place. D'après un plan levé en 1810, et envoyé de Saint-Pétersbourg par les soins du département du génie, ils croyaient, par exemple, que la ligne en *adef* était le tracé véritable de l'enceinte de la ville. On estimait tout aussi faussement que le nombre des défenseurs était de 3 à 4,000 hommes.

Les ruines du faubourg détruit, qui était situé au-dessous de Braïlow, sur le Danube, offraient quelque abri pour l'établissement de la tranchée, pendant

que de tous les autres côtés on était obligé d'avancer en rase campagne. Cette particularité décida du choix du point d'attaque. Le 21 mai, on entreprit la construction de la batterie n° 6. Cet ouvrage dura deux nuits, et pour détourner l'attention des assiégés, on entretint, pendant ce temps, à l'aide des batteries n°s 4 et 5, un feu très-nourri contre la forteresse, qui y répondit avec une grande vigueur, mais aussi avec peu de justesse. Les Turcs négligèrent également, plus tard, de faire une sortie contre la batterie n° 6 lorsqu'on pouvait déjà la remarquer, quoiqu'elle ne fût pas encore propre à la défense ; elle fut armée en partie de pièces de 24, en partie de pièces de 12, pour démonter l'artillerie du front attaqué.

Depuis le 21 jusqu'au 25 mai, on s'occupa exclusivement à établir deux batteries et à préparer les gabions et les fascines nécessaires aux travaux du siége. On remédia heureusement au manque de branchages dans ces contrées en se servant de roseaux, qui à une très-grande légèreté joignent une grande solidité.

De cette manière on était arrivé à ouvrir, dans la nuit du 25 au 26, la première parallèle, que, grâce à la position du faubourg, on avait pu établir sur l'aile gauche *g* à une distance de 8 à 900 pas, et sur l'aile droite *h*, de 5 à 600 pas seulement de la contrescarpe de la place. Ce grand parcours de la parallèle fut exécuté en une nuit, jusqu'à son élargissement, par 3,725 travailleurs, et eut une largeur de 14 à 18 pieds. On nomma première parallèle la partie de *g* à la batterie n° 7, et deuxième parallèle l'autre partie, de là en *h*, où la tranchée se reliait à la

batterie n° 6, dont nous avons déjà fait mention.

Toutes les mesures de prudence furent prises pour l'accomplissement de ce travail; le plus grand silence régnait, et comme du côté des Turcs il n'y fut point mis d'obstacle, on put encore élever la batterie de mortiers n° 10. Les assiégés ne s'aperçurent de la construction de cette batterie que lorsque la lune se leva vers le matin, et ils dirigèrent alors leur feu sur ce point, sans occasionner cependant aucune perte aux Russes. En outre, deux larges communications furent ouvertes, dans la même nuit, avec le dépôt de tranchées.

Du 26 au 29, on construisit la batterie à ricochet n°s 8 et 9, et on la termina de même que les autres ouvrages déjà entrepris; mais on ne travailla que la nuit, soit par circonspection, soit à cause de la grande chaleur du jour.

Les assiégés dirigèrent principalement leur feu sur la batterie n° 6, dont ils endommagèrent fortement les embrasures et démontèrent 2 pièces. Par contre, de cette même batterie, on canonna vigoureusement le bastion; la porte du corps de place fut tellement percée par les boulets, que l'on pouvait voir dans l'intérieur de la ville, et une explosion de grenades fit éclater un vaste incendie que la pluie éteignit en majeure partie. Pendant ce temps, les Turcs, au moyen de grands feux allumés sur les remparts, avaient essayé de se procurer une connaissance exacte de l'état des travaux, sans chercher toutefois à les interrompre d'une manière énergique. Ils entretenaient, il est vrai, un feu nourri; mais l'artillerie ne tirait que contre les

hommes isolés qui se faisaient remarquer au-dessus ou même dans l'intérieur de la tranchée. Leur meilleure défense consistait dans le feu des mortiers, dirigé avec précision et succès; sur la deuxième parallèle il occasionnait une perte journalière de 10 à 15 hommes dans les tranchées, et tuait ou blessait un grand nombre d'officiers. De petites sorties furent tentées avec une grande vigueur, mais sans produire jamais beaucoup d'effet.

Dans la nuit du 31 mai au 1er juin, on établit la batterie nº 7 pour démonter les batteries du deuxième bastion situé à l'aile gauche de la forteresse, dont on venait seulement de découvrir l'existence. Cependant on ne savait pas encore au juste si la place avait de véritables bastions avec des flancs et des faces, ou seulement des tours, comme la citadelle, parce que les merlons des embrasures, arrondis à la partie extérieure, étaient ménagés dans les embrasures des angles d'épaule, qui au dehors diminuaient et donnaient aux bastions une apparence circulaire. A cause de cette particularité et des faibles dimensions du bastion, on négligea de construire des batteries à ricochet, qu'on crut pouvoir se dispenser aussi d'employer contre les courtines. Pour protéger la première parallèle, on éleva ensuite la redoute nº 11 sur les ailes.

Toutes les nuits, 2 à 3,000 hommes étaient occupés à ces travaux, et on acheva le 3 juin les boyaux de tranchée qui devaient conduire à la troisième parallèle *c*. Les travaux avaient été tracés jusque là à l'aide de fascines, et consistaient en épaule-

ments de tranchée, sans gabions, élevés à la sape volante. Mais dès ce moment on avança en employant alternativement la sape pleine et la sape demi-pleine, parce que le feu de la place, excessivement nourri et bien dirigé, commençait à occasionner de grandes pertes en hommes.

Pour défendre les cheminements faits dans la nuit, on plaça à leur tête quelques obusiers légers qui rendirent d'excellents services pendant le jour pour repousser les sorties ; on pouvait avantageusement les établir dans les décombres du faubourg ruiné, au-delà duquel on devait conduire les travaux du siége.

De cette manière, la troisième parallèle, éloignée de 120 à 150 pas de la contrescarpe, fut achevée du 4 au 6 juin, et les deux branches de la sape furent conduites jusqu'à quelques toises de la crête des glacis. Peu satisfaits de l'effet produit par la batterie nouvellement établie, et consistant en pièces de 12 et de 24, les assiégeants disposèrent dans la troisième parallèle les batteries n°s 12 et 13 et la batterie du moulin n° 14; enfin, on éleva davantage la batterie n° 6, précédemment construite, pour pouvoir diriger le feu des pièces de 24 par-dessus les travaux avancés.

Les tranchées furent creusées si profondément que, dans tout leur parcours, on était, même à cheval, suffisamment couvert. Les travaux avaient une largeur de 18 à 20 pieds dans les parallèles, et de 12 pieds dans les cheminements, pour permettre la libre circulation des pièces d'artillerie. On avait ainsi obtenu des parapets très-résistants ; mais le

travail et le temps dépensés à les établir étaient considérables aussi, et n'avaient pas produit un avantage proportionnel. Dans les parallèles et les cheminements, on avait disposé des banquettes à gradins, et à certains intervalles, surtout dans le voisinage de la place, on avait ménagé des créneaux pour les tirailleurs, au moyen de sacs à terre placés sur les gabions. On avait couronné les gabions par une fascine placée transversalement et destinée à les empêcher d'être renversés par la poussée des terres. La grande profondeur des tranchées rendait inutile un couronnement complet en fascines; d'ailleurs les matériaux étaient beaucoup plus utiles pour la construction des batteries.

Les gabions, dont les Russes se servaient pour la sape aussi bien que pour la construction des batteries, avaient 4 pieds de hauteur sur 2 ou 2 1/2 de largeur. Avec de pareilles dimensions, il eût été difficile à un seul homme de porter un gabion tressé avec des branchages verts; mais la légèreté des roseaux que l'on y avait employés rendait facile leur maniement. On donnait toujours aux fascines une longueur de 18 pieds, aussi fallait-il deux hommes pour les porter. Le tracé avait été fait en partie avec de pareilles facines, en partie aussi au moyen de gabions placés successivement dans l'alignement observé par les hommes de la troupe. Au travail de tranchée, on comptait un homme par gabion; cependant la moitié seulement de ces hommes travaillaient à la fois.

Dans ces travaux de terrassement, il fallut sur-

tout se servir de la pioche, dont un tiers des travailleurs furent pourvus, à cause de la consistance du terrain, qui est fort argileux.

Pour couvrir la marche en avant de la double sape pleine, on se servit de trois gabions remplis de coton, longs de 6 pieds et larges de 4, dont le premier était roulé de façon à couvrir l'intervalle qui séparait les deux autres. On ne les avait pas faits avec des roseaux, comme les autres gabions, mais avec des branchages.

La sape dirigée contre le bastion II, sur l'aile gauche de la ligne d'attaque, devant être conduite à travers un cimetière, présenta une difficulté toute particulière. Les Turcs placent de grandes pierres sur les tombes, et comme l'espace ne leur manque pas et qu'on n'exhume jamais les morts, il en résulte que ces cimetières prennent une extension considérable. On eut une peine infinie à enlever ces pierres, et par la grande chaleur, les cadavres déterrés empestaient tellement l'air dans les tranchées, qu'il en résulta de graves maladies.

Arrivés avec la sape devant la crête du glacis, les Russes se logèrent en cet endroit dans deux nids demi-circulaires construits à la sape, et établirent encore une batterie (n° 15), dirigée en partie contre les faces du bastion attaqué, en partie aussi contre les flancs du bastion adjacent. Selon ce que des témoins oculaires rapportent, c'est alors seulement que les assiégeants acquirent une connaissance suffisante du front attaqué, et qu'on résolut de s'avancer au moyen de la mine, en partant des deux logements, pour pra-

tiquer des brèches; c'est donc le 7 juin que l'attaque commença.

Quant à la défense, elle continuait de la manière dont nous avons parlé. Le feu des mortiers devenait de plus en plus efficace, à mesure que l'attaque se rapprochait de la place. Les Turcs lançaient leurs bombes à une grande élévation et fort adroitement; il en résultait que la plupart des projectiles éclataient en l'air, ce qui, dit-on, causa plus de dommage que si l'explosion n'avait eu lieu qu'après la chute.

Le feu de la mousqueterie était extrêmement vif; les Turcs se servaient surtout de longs fusils de rempart avec une précision remarquable. Les sorties avaient lieu en masse, par groupes de 50 à 100 hommes, la plupart du temps vers la même heure du matin; mais elles n'avaient aucun but déterminé, et restaient ordinairement sans résultat, malgré la bravoure de quelques-uns des soldats turcs, qui, un pistolet dans chaque main et un poignard entre les dents, se précipitaient aveuglément en avant et combattaient avec la plus grande bravoure.

Quant à l'attaque par la mine, on avait disposé :

1° Un globe de compression *A* (*fig.* 2) qui devait renverser la contrescarpe et entr'ouvrir en même temps l'escarpe; elle était chargée de plus de 100 quintaux de poudre;

2° Quatre chambres de mine *B*, chargées ensemble d'environ 50 quintaux, et un globe de compression *C*, ayant plus de 100 quintaux de charge et qui, d'après

ce que l'on espérait, devait faire brèche à la courtine et aux flancs voisins ;

3° Quatre chambres de mine *D* derrière la contrescarpe, et quatre autres *E* derrière l'escarpe, chacune contenant 37 pouds.

Au 15 juin, toutes les mines étaient chargées. Pour tenter l'assaut aussitôt que les mines auraient fait des brèches, on fit avancer, pendant le jour, les troupes dans la tranchée, de sorte que les Turcs aperçurent ce mouvement et purent prendre des mesures défensives.

A neuf heures du matin, on devait, en tirant successivement trois fusées, donner le signal pour faire jouer les mines, auxquelles on mettrait le feu aussitôt que la dernière fusée serait lancée. Les troupes avaient reçu l'ordre de marcher immédiatement à l'assaut par les brèches, car on tenait pour certain qu'elles seraient praticables, puisque, d'après les calculs, les mines avaient reçu des charges plus que suffisantes pour obtenir ce résultat.

On partagea donc les troupes en deux colonnes, et chaque colonne en deux divisions. Une de ces divisions était composée de travailleurs qui avaient ordre d'établir des logements sur les deux brèches faites dans le rempart aussitôt qu'on en serait maître; cette opération devait se faire par rangée de gabions pleins, au moyen desquels on prétendait fermer les gorges des deux petits bastions pleins qu'on avait attaqués. Deux autres divisions avaient ordre de s'avancer dans l'intérieur de la ville, tandis que la quatrième servirait de réserve.

Tous les préparatifs de l'attaque furent terminés aux heures prescrites. Les fusées de signal devaient être lancées à des intervalles de dix minutes. L'officier chargé de faire sauter le globe de compression *A* avait sa montre à la main, et vit la première fusée. Dix minutes se passèrent, et la deuxième ne se montra pas. Dévoré d'impatience, il attendit vingt minutes avant de remarquer une autre fusée. L'estimation du temps qui s'était écoulé entre l'apparition de ces deux fusées le trompa totalement, et lui fit croire que celle-ci était la troisième, la deuxième pouvant avoir échappé à son attention. Il fit donc mettre le feu. Mais comme la fusée qu'il avait remarquée en dernier lieu n'était, après tout, que la deuxième, et qu'il y avait eu un retard accidentel de dix minutes dans le tir de cette fusée, le jet du globe de compression *A* eut lieu trop tôt. Un morceau de bois lancé par l'explosion sur les travaux du siége, atteignit l'officier qui devait faire mettre le feu aux mines *B* et *C*, et le renversa à terre privé de sentiment. Comme malheureusement il était seul, cet accident resta inaperçu, et quand dix minutes après, la troisième fusée s'éleva dans les airs, les mines *D* et *E* jouèrent, tandis que *B* et *C* ne purent pas partir.

La mine *A* ne renversa que la contrescarpe ; *D* et *E* atteignirent leur but, et ouvrirent une descente de fossé praticable, ainsi qu'une brèche, large de 30 à 40 pas, dans le corps de place.

Obéissant aux instructions reçues, les troupes s'élancèrent aussitôt à l'assaut, sans faire aucune reconnaissance. La fumée de la poudre, les terres lancées en l'air, dérobaient aux assaillants la vue de l'escarpe.

Deux parties des colonnes d'assaut, 120 volontaires en tête, se précipitèrent néanmoins dans le fossé par les descentes pratiquées à *A* et *D*. Toutes deux étaient conduites par des généraux et des officiers. Nous suivrons d'abord les opérations de la première division, qui descendait dans le fossé près du Danube à *A*.

Ce fut en vain que les volontaires qui précédaient la troupe, cherchèrent une brèche dans l'escarpe là où on leur en avait désigné une ; ce fut en vain qu'ils tentèrent de gravir le rempart près des embrasures et à l'endroit où le revêtement de l'escarpe existait encore. Les Turcs les reçurent avec de longues piques et un feu de mousqueterie très-bien dirigé, qui partait du fond des embrasures ainsi que de la crête du parapet. Cependant, les Russes continuèrent à se battre avec une opiniâtreté si désespérée, que de tous ces volontaires il ne resta qu'un officier, qui fut précipité du haut des fortifications dans le Danube et parvint à se sauver à la nage.

Lorsqu'enfin il ne resta plus aucune espérance de gravir le rempart à cet endroit, les assaillants tournèrent à gauche dans le fossé, pour essayer de pénétrer dans la brèche *E*. Il eût été pourtant plus opportun de se porter sur la droite, où il devenait possible de tourner le bastion adossé au Danube et qu'on avait vainement cherché à gravir, puis de s'élancer de la rive du fleuve par un talus raide, mais cependant propre à l'escalade, dans la gorge mal défendue de la forteresse. Une pareille attaque eût présenté, en outre, l'avantage de diviser les forces turques et de les prendre à dos. Toutefois, on ne connaissait pas

assez les localités pour supposer qu'il fût possible de prendre ce chemin.

Pendant ce temps, la colonne d'assaut avait été moins heureuse à l'aile gauche, car bien que la mine *E* eût fait une brèche praticable dans le corps de place, le sol, bouleversé violemment par l'explosion, retardait singulièrement la marche des assaillants; d'ailleurs, la véritable colonne d'assaut étant suivie de trop près par les volontaires de l'avant-garde et par les travailleurs, il se produisit un encombrement et quelque désordre dans ce terrain si difficile.

L'attention des Turcs ayant été éveillée par l'explosion prématurée de la mine, et les mouvements préparatoires des Russes dans les tranchées, faits en plein jour, ayant été aperçus, on rencontra sur la brèche la résistance la plus opiniâtre. L'armement des Turcs est très-propre pour combattre corps à corps, et celui qui défend une brèche a toujours, au surplus, un avantage considérable sur l'assaillant, si le courage ne l'abandonne pas au moment du danger.

La garnison de Braïlow se comporta admirablement. Il arriva que la colonne d'assaut qui agissait, soutenait encore le combat le plus acharné contre les Turcs, lorsque la colonne de droite s'avança également contre cette brèche étroite. La masse des troupes fut donc augmentée de beaucoup, mais non le nombre des combattants; et comme les Turcs avaient placé quelques pièces de campagne dans les flancs du bastion I, qu'ils dirigeaient dans le fossé un feu nourri de mousqueterie, et y lançaient avec la plus

grande ardeur des pierres, des grenades à main et des poutres, on acquit bientôt la certitude qu'il fallait de toute nécessité abandonner l'assaut. Les troupes ne pouvaient plus avancer et ne voulaient pas reculer; elles méritèrent les plus grands éloges pour avoir montré la bravoure la plus soutenue. Les généraux et les officiers ne se distinguèrent pas moins que leurs troupes; le général Woïnow, commandant le 7e corps, voulait se précipiter lui-même au plus fort de la mêlée, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on parvint à le retenir.

Enfin, le grand-duc Michel, après que toutes les troupes, sans en excepter la réserve, eurent été engagées, se décida à faire sonner la retraite.

Le régiment d'infanterie de Kasann occupait les deux logements faits à la sape volante et établis contre la crête du glacis, de même que la batterie n° 15; il protégeait la retraite des colonnes qui redescendaient dans le fossé et regagnaient la troisième parallèle par la sape. C'est alors que les Russes firent des pertes considérables, car les Turcs entretenaient un feu de mousqueterie très-vif et fort bien dirigé. Cependant, plusieurs sorties qui eurent lieu coup sur coup furent repoussées par ce régiment.

Ce terrible combat fut terminé à midi et demi. Les Russes n'avaient pu couronner les entonnoirs faits dans la contrescarpe et s'y maintenir, et avaient été obligés de rétrograder dans leurs tranchées; mais les Turcs, de leur côté, n'avaient réussi à détruire aucune des tranchées, ni songé à s'établir solidement sur la contrescarpe, et ils retournèrent dans la for-

teresse par la brèche, sans rien faire pour en fermer l'ouverture.

Les Russes déclarent avoir fait dans ce combat les pertes suivantes :

Les généraux Wolf et Fimrod, restés sur le champ de bataille ;

1 général, 3 colonels, 16 officiers supérieurs, 15 officiers subalternes blessés ;

640 sous-officiers et soldats tués, 1,340 sous-officiers et soldats blessés.

Soliman-Pacha, qui commandait la place, repoussa avec hauteur la proposition qui lui fut faite de se rendre.

La présence de la flottille russe du Danube, sous le commandement du vice-amiral Zawadowsky, exerça une grande influence sur le siége de Braïlow. Elle arriva près de la place dans la nuit qui suivit le passage de Satunowo (du 8 au 9 juin), et attaqua à minuit, avec 18 chaloupes seulement, la flottille turque, forte de 32 chaloupes canonnières. Le vent était défavorable ; la flottille turque barrait le Danube et le bras de ce fleuve qui conduit à Matchin. Le vice-amiral s'avança, sans tirer, jusqu'à portée de mitraille des batteries ennemies, et ouvrit tout à coup un feu meurtrier de toutes ses pièces. Les Turcs reculèrent, perdirent 13 chaloupes, plusieurs autres furent coulées, et le reste abandonna la position devant Braïlow pour se retirer vers Silistria.

La reddition de Matchin, qui suivit de près cet assaut malheureux contre Braïlow, en atténua les résultats défavorables. Les Russes n'avaient pas ouvert

un siége régulier contre Matchin; ils avaient seulement bombardé cette place. Cependant, la garnison capitula sans que la brèche fût faite, et probablement par la seule crainte de ne pouvoir obtenir des conditions avantageuses après la chute de Braïlow.

La défaite de la flottille turque, la reddition de Matchin et la bravoure extrême que les Russes montrèrent dans l'assaut, avaient ébranlé le courage de Soliman-Pacha, lorsqu'enfin, le 16 juin, les deux mines *B* et *C* firent explosion; l'une renversa la contrescarpe et l'autre fit un grand trou dans le fossé. Le pacha offrit alors, le 17, de rendre la forteresse, à la condition d'accorder à la garnison la libre sortie, avec armes et bagages, pour se rendre à Silistria. Soliman-Pacha fit conclure la capitulation par ses deux lieutenants, Tschubuktschu–Oglu et Mustafa-Aga; mais il était lui-même présent aux négociations, qui eurent lieu dans une tente dressée à cet effet devant la place. Ces pourparlers durèrent seize heures, et avant de conclure définitivement, le pacha déclara qu'il voulait encore prendre un repas, ce qui lui fut accordé. Le général comte Suchtelen, qui, dans la guerre contre la Perse, avait été à même d'étudier les mœurs des Orientaux, contribua beaucoup au succès des négociations.

On accorda à la garnison de Braïlow, non-seulement de quitter la place avec armes et bagages, mais aussi de pouvoir combattre de nouveau contre la Russie dans cette guerre; c'est pourquoi la plupart des hommes se rendirent à Silistria. Les provisions en vivres

trouvées dans la place auraient suffi pour continuer la défense pendant plusieurs mois encore; 17,000 pouds de poudre et près de 300 pièces d'artillerie tombèrent entre les mains du vainqueur. Ces pièces provenaient de la Turquie, de l'Autriche, de l'Angleterre et de la France; elles étaient en fer et en bronze, et des calibres les plus divers. Il y avait des canons de 36 et des obusiers ou des mortiers qui lançaient des bombes de 150 et même de 200 livres. Les pièces qui avaient produit le plus d'effet, étaient de petits mortiers transportables, lançant des boulets de 7 livres, avec lesquels les Turcs tiraient fort bien à des distances rapprochées et avec une faible charge. Les boulets, très-mal fondus, étaient rarement tout à fait sphériques. De même que les pièces étaient placées pêle-mêle, sans avoir égard au calibre, les boulets de toute grandeur, creux ou pleins, gisaient autour d'elles dans la plus grande confusion. Si les boulets étaient trop petits, on y remédiait en les entourant de peaux de mouton. La poudre était emmagasinée, soit dans des maisons particulières, soit dans des cavités pratiquées sous le rempart, soit enfin dans de simples hangars. Il n'existait point de cartouches de calibre: toutes les pièces étaient chargées à la pelle. Malgré tous ces défauts, l'artillerie turque, dans les places, a toujours bien tiré, et savait surtout fort bien lancer les bombes. Un boulet de 12 avait un jour traversé le parapet, épais de 19 pieds, d'une batterie construite à 600 pas de là avec une terre argileuse des plus consistantes. Les charges très-fortes dont se servent les Turcs expliquent cet effet extraordinaire.

Mais, en revanche, ils n'avaient aucune connaissance de la marche d'un siége régulier, et laissèrent passer, sans en profiter, les occasions favorables où l'artillerie de l'assiégé peut produire le plus grand effet. Au lieu de diriger leur feu sur les batteries en construction ou sur les têtes de sape, ils tirèrent, sans profit aucun, sur des personnes isolées. Il faut admirer toutefois la persévérance avec laquelle ils maintinrent de l'artillerie sur les flancs de la brèche, jusqu'au moment même de l'assaut. Le fusil de rempart ainsi que le fusil de munition avaient exercé de grands ravages à Braïlow. Chaque Turc, soldat ou bourgeois, a un fusil et se procure lui-même les balles et la poudre. Comme le séjour dans les maisons offre, en général, peu de sécurité contre le feu de l'ennemi, presque toute la population mâle est dispersée pendant le jour derrière le parapet du rempart, où chacun épie patiemment l'occasion de renverser un ennemi. Cela donne une grande vivacité à la défense, surtout dans les dernières phases du siége.

Il faut dire, pour être juste, que les Turcs, à Braïlow, ont opposé une résistance honorable et vigoureuse. La place, sans ouvrages extérieurs, se défendit contre une attaque en règle pendant 27 jours après l'ouverture des tranchées, mais seulement 2 jours après qu'une brèche praticable eut été faite dans l'enceinte principale. Quant à l'attaque, il est à remarquer que l'artillerie des Russes, en nombre et en calibre, était beaucoup plus faible que celle des Turcs. Sans compter les pièces de campagne du 7ᵉ corps, elle consistait en 12 pièces de 24, en 48 de

18 et de 12, et en 30 gros mortiers, avec un certain nombre de plus petits. Les batteries russes avaient toujours été achevées 24 heures après les tranchées, et ces travaux n'avaient jamais été commencés simultanément, parce qu'ils étaient exécutés par les mêmes sapeurs. Elles se trouvaient à de très-grandes distances les unes des autres, souvent de 12 à 1,800 pas, et ne pouvaient avoir par conséquent que peu d'effet. Aussi, malgré leur grand nombre, après la prise de Braïlow, la plupart des embrasures du front attaqué furent trouvées dans un état de conservation convenable, ce qui doit d'autant plus frapper, qu'elles n'étaient que fort imparfaitement revêtues. On avait aussi négligé de battre la courtine de ce front par un feu de ricochet, qui aurait considérablement nui à l'effet du feu d'artillerie et de mousqueterie qui en partait.

Pendant toute la durée du siége, l'armée avait fourni 46,260 hommes pour les travaux, ce qui fait 1,700 par jour. On avait tiré contre la place 14,789 coups de canon; les charges, qui étaient considérables, avaient, en outre, consommé une grande quantité de poudre.

Selon les données des Russes eux-mêmes, ils avaient perdu devant Braïlow 4 généraux, 18 officiers supérieurs, plus de 100 officiers, et 2,251 soldats. Les malades et les blessés ne peuvent pas être compris dans ce nombre, puisque le seul assaut du 15 avait mis hors de combat plus de 2,000 hommes. On peut donc estimer que la prise de cette place a coûté au 7e corps au moins 4,000 combattants.

Par suite de la prise de Braïlow, les forts d'Isak-

tschi et de Matchin, ainsi que toutes les autres places de la Dobrudscha, se rendirent aux Russes. Hirsowa, Touldscha et Küstendjé avaient été investies par les Russes, qui les bombardèrent, sans beaucoup d'effet, avec quelques faibles batteries établies à de très-grandes distances de l'enceinte de ces places. Quoique leurs ouvrages n'eussent point été entamés, et qu'elles fussent abondamment pourvues de vivres et de munitions, elles demandèrent à capituler en apprenant la reddition de Braïlow.

Le 5 juillet, toutes les places fortes situées sur le Danube au-dessous de Silistria, étaient entre les mains des Russes, alors maîtres de tout le pays jusqu'au mur de Trajan. Une flottille de transport partie d'Odessa, composée de vingt-six voiles et chargée d'approvisionnements de guerre, jeta l'ancre dans le port de Küstendjé, tombé tout récemment au pouvoir des Russes.

La mauvaise défense de ces cinq dernières places, comparée à la résistance héroïque de Braïlow, ne doit point étonner. Les petites forteresses occupées par les Turcs ne résisteront jamais longtemps, quelque fortes qu'elles soient par leur position ou par leurs ouvrages. La Porte ne pouvant pas employer une partie considérable de son armée, comme garnison de ses places fortes, doit abandonner la défense de la plupart d'entre elles à leurs habitants. Une population nombreuse est donc la condition essentielle d'une bonne défense de la ville, comme on en a eu la preuve à Ismaïl, à Rustschuk, à Braïlow et à Varna.

A Braïlow et à Isaktschi, les Russes avaient trouvé 8,000 quintaux de poudre en barils. Le nombre des

pièces prises dans les différentes places et sur la flottille se montait à 800; mais la plupart d'entre elles ne pouvaient pas servir en campagne, à cause surtout de la mauvaise disposition de leurs affûts. En outre, les vainqueurs s'emparèrent d'une grande quantité de provisions, et eurent l'avantage de pouvoir disposer librement du 7e corps.

Jusqu'alors, les Russes avaient réussi dans toutes leurs entreprises, et la fortune leur avait été partout favorable. Ils avaient forcé le passage du Danube, ce qu'on eût pu croire impossible dans ces conditions, et en six semaines six places fortes turques étaient tombées en leur pouvoir. La croyance que les armes russes étaient invincibles, précédait leur armée et pouvait exercer une influence incalculable sur un adversaire fataliste comme le Turc, si le résultat des combats ultérieurs ne détruisait pas ce prestige.



CHAPITRE VI.

Progrès des Russes en Bulgarie. — Combats de Basardschick, de Kosludscha et devant Varna.

Nous avons vu que les Russes avaient commencé le passage du Danube, près de Satunowo, le 8 juin. Tout le 3e corps l'avait effectué le 11, mais il n'atteignit la petite ville de Karasou, située près du mur de Trajan, que le 25; il avait donc mis 15 jours pour franchir 16 milles allemands.

Malgré la lenteur de cette opération et le peu de célérité que mit le 3e corps à se porter ensuite en avant, sous les ordres du général Rudjewitch, il serait arrivé encore trop tôt au point de rendez-vous, si l'on avait eu le dessein de faire concorder les opérations de cette division avec celles des autres corps d'armée.

La ligne de Silistria à Küstendjé était la première base stratégique que dût prendre l'armée russe pour marcher ensuite plus en avant. Mais la place de Silistria n'était ni prise ni même investie, puisque le 6e corps d'armée, auquel cette tâche paraît avoir été

donnée, n'avait pas pu effectuer son passage à Turtokaï, comme nous l'avons dit. Le 7e corps était encore retenu à Braïlow jusqu'à la fin de juin, car quoique cette place se fût rendue dès le 18 du même mois, on avait accordé à la garnison un délai de dix jours pour l'évacuer, et d'ailleurs il fallait conduire la troupe vaincue jusqu'à Silistria, ce qui demandait encore du temps. Il était donc impossible que ce corps d'armée avançât seul contre Varna, laissant sur ses derrières et sur ses flancs les places fortes de Rustschuk, de Silistria et de Schumla.

Nous devons reconnaître que, dès le commencement des opérations, le 3e corps d'armée, destiné à porter le coup décisif, n'était pas proportionnellement assez fort. L'armée russe, qui recevait par mer des provinces méridionales de l'empire tout ce dont elle avait besoin, pouvait se passer, du moins au commencement de la campagne, des ressources de la Valachie et de la Moldavie. On aurait donc mieux fait de n'entreprendre l'occupation de ces deux provinces qu'au moment où la prise de Braïlow eût permis d'employer à cette opération une partie du 7e corps. La prise de possession des Principautés par les Russes alarma toute l'Europe, donna aux Turcs le temps de se préparer à la guerre et affaiblit tellement l'armée principale, qu'elle fut incapable de prendre une offensive vigoureuse; tandis qu'en attaquant par surprise les Turcs, non préparés à la guerre, la Russie aurait pu terminer la campagne avant que les puissances européennes eussent eu le temps d'intervenir.

On justifiera difficilement, par conséquent, la me-

sure qui employait plus d'un tiers de l'armée pour un but secondaire. On ne devait pas s'attendre à rencontrer la moindre résistance dans la Valachie ; les expéditions que les garnisons turques qui occupaient les forteresses du Danube pouvaient envoyer pour explorer le pays, ne devaient exercer aucune influence sur le résultat final de la campagne, puisque les communications de l'armée russe étaient complétement assurées par la Dobrudscha et par la mer. En Valachie, comme partout, les Russes, eussent-ils été fort inférieurs en nombre, étaient assurés de repousser toute attaque faite contre eux par les Turcs en rase campagne, comme le général Geismar l'a démontré plus tard d'une manière si brillante. Mais, dans le cas d'une déclaration de guerre de la part de l'Autriche, il aurait fallu mettre en mouvement des forces bien autrement considérables que celles dont pouvait disposer le général Roth.

Si l'on avait absolument voulu occuper les Principautés avant que le principal corps d'armée eût commencé à opérer, des forces moins imposantes auraient suffi. Il eût été préférable de faire passer le Danube à Satunowo par le 3e corps d'armée. Au lieu de cela, on avait mieux aimé y fixer le passage du second corps principal, destiné à prendre l'offensive entre deux places fortes occupées par l'ennemi. Il est vrai que par la suite on fut obligé d'abandonner ce plan comme impraticable et dangereux.

Dans cet état de choses, on se demande s'il n'eût pas mieux valu renoncer d'abord à toutes les opérations offensives et porter le 3e corps directement sur Silistria.

Comme nous le verrons plus loin, cette place est dans de si mauvaises conditions, que la réussite d'un coup de main, tenté contre elle avant que la brave garnison de Braïlow s'y fût retirée, n'était nullement improbable.

En tout cas, le 3e corps aurait pu investir la place avec 12,000 hommes et 80 pièces d'artillerie, tout en gardant disponible le reste du corps, fort de 20,000 hommes et de 48 pièces, pour protéger les assiégeants contre les entreprises des garnisons de Rustschuk et de Schumla.

Cet investissement, entrepris à temps, aurait singulièrement préparé et facilité le siége en règle qu'on aurait fait ensuite. La distance du point de passage à Satunowo jusqu'à Silistria n'étant que de 28 milles allemands ou myriamètres, on aurait pu commencer cet investissement au moment même où le 3e corps arrivait à Karasou. En détachant une partie de ces troupes vers Turtokaï, distant seulement de 5 milles, on aurait établi des communications avec le 6e corps d'armée et aidé ainsi à son passage. Cette entreprise contre Turtokaï n'aurait point présenté de difficultés, car cette petite ville, dans laquelle les Turcs s'étaient renfermés, est située au pied des collines abruptes qui bordent le Danube, et ne peut pas tenir une heure contre une attaque venant du côté méridional.

En augmentant ainsi les forces du 3e corps d'armée par l'investissement de Silistria et par sa réunion avec le 7e et une partie du 6e corps d'armée, on aurait eu en même temps une base d'opérations offensives plus forte.

Mais rien de cela ne fut fait. Le quartier général resta pendant huit jours (jusqu'au 7 juillet) inactif à Karasou, d'où il se porta ensuite lentement sur Basardschick, dans la direction de Varna. Pour protéger ce mouvement en avant, on détacha l'adjudant général Benkendorff, avec 4 bataillons et quelques lanciers, dans la direction de Kusgun, et le prince Madatof partit de Hirsowa avec 4 bataillons et 2 escadrons.

Arrivé à Basardschick, le corps russe trouva la ville abandonnée par ses habitants. C'est là, pour la première fois dans cette guerre, que les troupes russes eurent occasion de se mesurer en rase campagne avec les Turcs. Pendant que le général Rudiger s'avançait avec 12 escadrons de hussards, 200 Cosaques et 4 bataillons d'infanterie, sur l'aile gauche de Küstendjé à Mangalia, l'avant-garde, sous le général Akinfief, composée de 4 escadrons de hussards, 3 escadrons de lanciers, 4 bataillons d'infanterie et 100 Cosaques, se porta directement de Karasou à Basardschick. Le séraskier Hussein-Pacha avait détaché vers cette dernière ville 8,000 hommes, pour la plupart de cavalerie, sous les ordres de Jussouph-Aga, et les Turcs, à l'approche des Russes, sortirent de la ville. Le général Akinfief crut pouvoir attaquer sans attendre l'arrivée de Rudiger; mais mal lui en prit, car à peine ses avant-postes débouchèrent-ils sur les hauteurs près de la ville, qu'ils y rencontrèrent l'ennemi rangé en bataille. Les Russes furent mis en déroute et ramenés par la cavalerie turque au-delà de Basardschick. Le colonel Read, aide de camp de l'empereur, que

celui-ci avait envoyé au secours des avant-postes avec 2 escadrons de lanciers, se précipita aussitôt sur un ennemi supérieur en nombre et fut repoussé avec perte. Deux autres escadrons, destinés à recevoir ses cavaliers dispersés, eurent le même sort, et faillirent perdre une pièce d'artillerie. La brigade des chasseurs de la 10e division ne rétablit les chances en faveur des Russes qu'après avoir atteint les hauteurs, d'où son feu causa des pertes considérables à l'ennemi. Enfin, lorsque l'artillerie ouvrit un feu de mitraille très-vif, les Turcs battirent en retraite, laissant 200 morts sur le champ de bataille. Les bulletins russes n'avouent qu'une perte de 40 hommes. Le témoin oculaire qui a rendu compte de ce combat, remarque à cette occasion qu'on a vu, pour la première fois, beaucoup d'ordre régner dans les mouvements de la cavalerie turque. Elle se formait en masse et se déployait selon toutes les règles de l'art, et quoiqu'elle eût chargé l'ennemi isolément ou en petites troupes, selon l'ancienne coutume des cavaliers musulmans, elle se reformait de nouveau immédiatement après la charge, et obéissait évidemment à l'ordre de ses chefs. Les Turcs avaient déployé un courage héroïque dans l'attaque des batteries ennemies, et ce n'est qu'au sang-froid inébranlable de l'infanterie russe que fut dû l'honneur de la journée, car la cavalerie avait été plus d'une fois mise en déroute, et sa faiblesse ne lui permit même pas de poursuivre l'ennemi dans sa retraite.

La jonction du 7e corps, venant de Braïlow, avec le gros de l'armée, eut enfin lieu à Basardschick le 14 juillet. La 4e division de lanciers, forte de 16 esca-

drons, sous les ordres du général Kreuz, et la 16e division d'infanterie, composée de 12 bataillons, appartenant toutes les deux au 6e corps d'armée et comptant 10,000 hommes environ, avaient été dirigées, par un grand détour, le long de la rive droite du Danube, de Hirsowa à Silistria, où elles arrivèrent vers le 11 juillet, mais sans amener de parc de siége. Elles y relevèrent les troupes des généraux Benkendorff et Madatof, qui retournèrent alors à Basardschick rejoindre leur corps d'armée. Le général Geismar, avec la 4e division de dragons, la 17e division d'infanterie et 4 régiments de Cosaques, resta dans la Valachie.

Le gros de l'armée ayant attiré à lui toutes les ressources dont il pouvait disposer dans le courant de la campagne, comptait à cette époque 68 bataillons, 52 escadrons et 4 régiments de Cosaques; en tout, 40,000 hommes et 194 pièces d'artillerie.

Mais cette armée avait été obligée de faire de nombreux détachements. Ainsi, l'avant-garde, commandée par le général Rudiger et composée de 8 bataillons et de 16 escadrons de hussards, s'était avancée jusqu'à Kosludscha; le comte Suchtelen s'était porté sur Varna avec 4 bataillons d'infanterie et 4 escadrons de lanciers; le général Uschakow conduisait 4 autres bataillons et 6 escadrons de Touldscha à Varna, tandis que 8 escadrons escortaient la garnison turque qui se rendait de Braïlow à Silistria; 6 bataillons se trouvaient sur les étapes en arrière et 2 bataillons faisaient le service sur la flottille du Danube. Ce qui fait un total de 24 bataillons et de 34 escadrons qui étaient

employés en corps détachés; de sorte que le gros de l'armée à Basardschick ne comprenait que 44 bataillons et 20 escadrons.

Voici quelle était la force de ces différents corps :

Troupes en Valachie, à peu près.	10,750 hommes.
Devant Silistria.	10,750
Employés en escortes, au service de la flotte et dans les étapes en arrière.	5,500
Devant Varna.	5,000
A Kosludscha, à l'avant-garde.	6,000
Devant Anapa.	2,000
Total.	40,000 hommes.

Le corps principal, à Basardschick, n'était donc que de 24,000 hommes, dont tout au plus 2,500 de cavalerie. Cependant l'investissement de Silistria était incomplet, il n'y avait plus de troupes disponibles pour observer Rustschuk et Widdin sur la rive droite du Danube, il était indispensable d'envoyer un nouveau détachement à Pravady, et enfin les deux corps d'avant-garde, à Kosludscha et à Varna, étaient tout à fait insuffisants, comme nous allons le voir.

Arrivé à Kosludscha le 12 juillet, le général Rudiger trouva cette place abandonnée par l'ennemi, qui avait pris position à une lieue au delà, sur la route de Jenibasar. Deux escadrons de hussards russes se trouvèrent en présence de 8,000 cavaliers turcs soutenus par 5 pièces d'artillerie, et ils furent cette fois encore plus maltraités qu'à Basardschick. Le général Rudiger lui-même fut enveloppé dans la fuite en se

portant au secours de sa cavalerie, vivement pressée par la cavalerie turque, qui poussa les Russes à une distance de 5 à 6 kilomètres, jusqu'à ce que le régiment des hussards d'Achtir, placé près de Jeni-basar avec quelques canons, mît fin à cette poursuite.

Le général Suchtelen fut encore plus mal reçu devant Varna, le 14 juillet. Il s'était résolûment avancé vers cette place avec sa division, forte seulement de 2,500 hommes, sans attendre l'arrivée du général Uschakow. Mais la garnison fit aussitôt une sortie vigoureuse et força les Russes à se retirer sur les hauteurs au nord de Varna, avec une perte de 300 hommes. De là, ils virent entrer le lendemain dans la place plusieurs milliers d'hommes de renfort venant de Burgas. Les sorties de la garnison continuèrent encore le 15, et forcèrent les Russes à se tenir sur la défensive dans des redoutes construites à la hâte. Or, comme la garnison s'élevait alors de 12 à 15,000 hommes, il ne pouvait plus être question d'investir Varna.

Dans tous les combats livrés jusque-là, les Turcs avaient montré autant d'intelligence que de bravoure, et, à les entendre, ils avaient partout remporté la victoire. Au lieu du formidable développement de moyens auquel ils s'attendaient de la part de leurs adversaires, ils ne s'étaient vu opposer dans ces différents combats, que quelques escadrons de hussards et deux bataillons d'infanterie. Sans doute, le résultat matériel de ces escarmouches n'avait pas de conséquences importantes pour les Russes ni pour les Turcs; mais l'impression morale était en faveur de

ces derniers, et la confiance du cavalier russe disparaissait en même temps que son cheval de parade s'affaiblissait par les fatigues quotidiennes.

Cette campagne confirmait encore l'ancien adage : *Un turban en annonce plusieurs milliers d'autres.* Les Turcs ne songèrent pas à se mettre en garde contre l'ennemi par des détachements et des avant-postes ; ils restèrent concentrés par masses. Cette particularité permettait à leurs adversaires de suivre des procédés semblables, et les forçait même à le faire, sous peine de s'exposer à des échecs pareils à ceux dont nous venons de parler. La tactique des Turcs ressemble à la conduite du sanglier, qui ne va pas chercher son adversaire, mais qui l'attend dans la partie la plus fourrée de la forêt, et se précipite sur lui avec une fureur aveugle aussitôt qu'il l'aperçoit.

Ayant donc à attendre des Ottomans, non une défense suivie et opiniâtre, mais un choc impétueux et soudain, on aura soin de placer peu de troupes en réserve et surtout point d'artillerie, et l'on commencera par frapper ses meilleurs coups ; car peu d'heures décident du sort d'un engagement, et l'histoire des guerres turques ne nous fournit aucun exemple de bataille qui, commencée le matin et interrompue par la nuit, ait été reprise le lendemain.

Tous les mouvements de l'armée russe jusqu'à ce jour, avaient clairement démontré que la place de Varna était l'objet principal de la campagne. Mais tout à coup, le 16 juillet, le gros de l'armée quitta la grande route de cette forteresse pour rejoindre l'avant-garde, placée sous les ordres du général Rudiger, près

de Kosludscha. En même temps, le général Benkendorff fut détaché de cet endroit pour se rendre à Pravady avec 4 bataillons de la 10e division, 3 escadrons de lanciers, et quelques Cosaques. Après s'être emparé de ce poste, Benkendorff fit avancer le colonel Delingshausen sur la route d'Aïdos, pour s'emparer d'un convoi turc. Les troupes qui protégeaient ce convoi furent dispersées ; mais les voitures, embourbées dans un défilé, ne purent être emmenées, et on les incendia avec tout ce qu'elles contenaient.

Cette marche de l'armée principale sur Kosludscha, est un épisode trop important de la campagne de 1828, pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant.

Des trois grandes routes qui, dans une guerre d'invasion de la Russie en Turquie, doivent servir à traverser le Balkan, l'une passe par Schumla, une autre par Pravady, et la troisième par Varna. Cette dernière est la plus importante, car non-seulement elle est la plus directe de la frontière russe à Constantinople, mais elle présente le plus de sécurité pour une grande armée, qui peut alors tirer ses approvisionnements par la mer. La place de Varna acquiert ainsi une double importance, comme port de mer et comme clef de cette route.

C'était donc contre Varna que tous les efforts de l'offensive devaient être dirigés, eût-on même été obligé d'employer la plus grande partie des forces disponibles à couvrir l'attaque de cette place.

Mais le siége de Varna n'était pas chose facile. Bordée à l'est par la mer et à l'ouest par le lac de Devno, long de deux milles, il faut deux corps pour

investir cette place, l'un opérant au nord et l'autre au sud; ils doivent être d'une force respectable et en rapport avec celle de la garnison, attendu qu'ils sont éloignés chacun de plus d'une journée de marche du seul point de jonction, le gué de Gebedsché, et qu'ils ne peuvent pas compter s'appuyer mutuellement en cas d'attaque soudaine.

Il était nécessaire d'employer au moins 12,000 hommes à l'investissement de Varna, et même alors on avait encore tout à craindre des sorties que sa nombreuse garnison dirigerait contre l'un des corps d'investissement; mais après avoir détaché vers Pravady le corps commandé par le général Benkendorff, on ne disposait plus que de 10,000 hommes, dont une partie était retenue du côté de Jenibasar, pour observer les mouvements de l'armée turque rassemblée à Schumla.

Ces forces étaient donc insuffisantes. On a déjà pu remarquer cette insuffisance des moyens agressifs employés par la Russie pendant cette campagne. Dans toutes les occasions, dans les grandes comme dans les petites, la faiblesse numérique des Russes se montra au grand jour. Il est vrai que, lors du passage du Pruth par les premiers corps russes, les gardes avaient reçu l'ordre de se mettre en marche de Pétersbourg, et que le 2e corps d'armée avait été appelé sur le théâtre de la guerre aussitôt après l'insuccès du premier assaut de Braïlow; mais la grande faute qu'on avait commise en ne calculant pas mieux les forces qui étaient nécessaires, n'en avait pas moins de funestes conséquences. Cette faute est d'autant plus inexplicable que les campagnes de 1809 à 1811 avaient appris

aux Russes qu'une armée de 70,000 hommes qui envahit la Bulgarie, est tellement occupée par la ligne du Danube, qu'il ne lui reste plus de forces disponibles pour faire une pointe au-delà du Balkan. Malgré cette expérience, on était retombé dans la même faute en 1828; car les gardes ne pouvaient arriver devant Varna que vers la fin d'août, et le 2e corps d'armée ne devait atteindre le Danube qu'en septembre, c'est-à-dire à une époque où le climat de ces pays ne permet plus de songer à des opérations sérieuses.

Une autre faute non moins grave, c'est que trois mois après l'ouverture des hostilités le parc nécessaire pour assiéger Varna n'était pas encore arrivé, et que le même parc devait servir pour le siége d'Anapa et pour celui de Varna.

Toutes ces circonstances peuvent donc bien avoir engagé le général en chef russe à abandonner, pour le moment, son projet contre Varna, et à se diriger avec son armée vers le point le plus menacé.

Cependant, cette modification du plan primitif était une grande faute stratégique ; car quelque insuffisants qu'eussent été les moyens d'attaque, un investissement complet de la place, entrepris à temps, aurait préparé et facilité le siége en règle qu'il fallait également faire plus tard.

D'ailleurs, il valait mieux employer les 10,000 hommes envoyés contre Schumla, à attaquer l'ennemi quand il serait sorti de ses retranchements et lorsqu'il aurait voulu se porter au secours de Varna ; on aurait eu alors bien plus de chances de battre les Turcs en rase campagne, même avec un faible corps, que d'en-

lever le camp de Schumla avec une armée trois fois plus nombreuse.

Bien plus, si l'on avait réussi à chasser Hussein-Pacha de sa forte position, la possession du camp de Schumla n'aurait été qu'un avantage négatif, l'éloignement d'un obstacle; tandis que la prise de Varna par les Russes eût été un succès dont les conséquences se fussent fait sentir dans leurs progrès ultérieurs. Du reste, la suite de ce récit montrera combien les Russes furent peu heureux contre Schumla, dont ils ne purent jamais s'emparer, et qu'au contraire la prise de Varna permit à leur armée de tenter le passage du Balkan.

CHAPITRE VII.

Combat de Jenibasar. — Description de la position de Schumla. — Entreprises des Russes contre cette place.

Comme nous venons de le dire, le gros de l'armée russe avait envoyé, sous les ordres des généraux Suchtelen et Benkendorff, de faibles détachements contre Varna et contre Pravady, tandis que le corps principal se dirigeait sur Schumla par Kosludscha.

Après sa jonction avec l'avant-garde de Rudiger, la force de ce corps se montait à 48 bataillons et 36 escadrons, soit à peu près 30,000 hommes. Le 17 juillet, l'armée se porta de Kosludscha à Jasytépé et poussa une reconnaissance jusqu'à Jenibasar. Le 18, le quartier général fut établi à Turc-Arnautlar, petite ville située dans un pays fertile, et le lendemain il arriva à Jenibasar même. Le général Sisciew fut détaché pour observer la grande route conduisant de Silistria et Rustschuk à Schumla. Le 20 juillet, l'empereur en personne se mit à la tête de son armée, qui partit de Jenibasar pour se diriger sur Schumla. Le 2[e] corps formait l'aile droite,

tandis que le 7e, sous les ordres du chef d'état-major de l'empereur, le comte Diebitch, occupait la gauche. Le 3e corps, fort de 26 bataillons et de 28 escadrons, fournit l'avant-garde, composée de 12 bataillons avec 24 pièces d'artillerie, sous les ordres du général Rudjewitch. L'empereur se trouvait avec le gros de l'armée.

L'infanterie marchait en brigades sur deux lignes, en carrés par bataillons ; dans la première ligne de bataille il y avait 12 pièces d'artillerie entre les deux carrés, et les deux carrés de la seconde ligne débordaient ceux de la première, à droite et à gauche, de 100 pas environ. La 3e division de hussards formait l'aile droite; elle était forte de 12 escadrons avec 24 pièces d'artillerie légère. La 1re division des chasseurs à cheval, avec 48 pièces d'artillerie à cheval, restait en réserve à la disposition spéciale de l'empereur.

Le 7e corps, sous le général Woïnow, marchait sur l'aile gauche ; il comptait 22 bataillons et 7 escadrons; on lui avait adjoint en outre 1 régiment de hussards de la 3e division, parce que la division des lanciers du Bug, appartenant à ce corps, avait été éparpillée en petits détachements. L'artillerie légère de cette division se trouvait sur l'aile droite, avec le gros de la cavalerie.

Dans cet ordre de bataille, l'armée russe s'avança jusqu'à Jenibasar : elle y rencontra le même corps de cavalerie turque qui avait déjà attaqué, avec quelque succès, l'avant-garde russe entre Basardschick et Kosludscha. Ce corps, renforcé de 4 bataillons d'in-

fanterie régulière et de 18 pièces d'artillerie, avait pris position sur le haut plateau derrière Bulanlik ; sa force pouvait être alors de 10,000 hommes.

Cette fois, les Turcs n'avaient plus affaire à une faible avant-garde, mais bien au gros de l'armée russe. Ils étaient débordés à l'aile droite et débordaient eux-mêmes à l'aile gauche.

La 1re division des chasseurs à cheval, placée jusque-là en réserve, prit aussitôt position sur la droite de la première ligne, tandis que le 7e corps, sur la gauche, passa le ruisseau de Bulanlik pour opérer sur la droite de l'ennemi. A peine les Turcs aperçurent-ils ce mouvement, qu'ils lancèrent contre elle leur cavalerie, qui fut repoussée par le feu nourri de l'artillerie russe. D'un autre côté, les hussards d'Orange firent volte-face devant une batterie turque de 18 canons, dont le tir, quoique vivement soutenu, n'était pas très-juste et ne tua aux Russes que 7 hommes, parmi lesquels se trouvait le colonel Read, officier d'un grand mérite.

Les Turcs avaient aussi passé le ruisseau de Bulanlik, et engagé le combat avec les Cosaques du 3e corps, sur l'aile droite des Russes. Le comte Orloff se porta à leur rencontre avec toute la division des chasseurs à cheval ; mais le mauvais état de leurs chevaux ne permit pas aux chasseurs d'atteindre la cavalerie légère des Turcs, et tout se borna, de part et d'autre, à une canonnade.

La cavalerie russe attendait, pour opérer une attaque générale, que le général Rudjewitch eût traversé le ruisseau ; mais les Turcs ayant sans doute reconnu

la supériorité numérique de leurs adversaires, n'attendirent pas cette attaque et se retirèrent avec ordre dans leur camp retranché. Les Russes éprouvèrent une perte de 150 hommes; celle des Turcs fut, dit-on, plus considérable. Après cette affaire, le 3e corps prit position sur les hauteurs de Makak et de Bulanlik, et le 7e occupa le terrain situé sur la droite de Kassaplar, entre les ruisseaux qui se jettent dans le Pravady et le Kamtschik.

Il eût été sans doute fort désirable de porter un coup décisif aux Turcs, lorsqu'on les rencontra en nombre, pour la première fois, en rase campagne; néanmoins, malgré la grande supériorité des forces russes, l'engagement du 20 juillet n'eut pas de suites. La nature du terrain, qui est découvert, le voisinage du camp retranché des Turcs, la conduite prudente de leurs chefs et l'excellence de leurs chevaux, peuvent avoir contribué à ce résultat négatif.

Des hauteurs du plateau de Bulanlik, les Russes découvraient les minarets de la ville de Schumla, dont jamais le pied d'un ennemi n'avait foulé le sol. Les fameuses lignes (*Voy.* plan III) se dessinaient en face dans la plaine, remontant le long des hauteurs escarpées jusqu'aux rochers à pic qui ferment la vallée. On voyait de nombreuses pièces d'artillerie dans les ouvrages avancés, mais la ville même était cachée derrière un rideau de collines, et l'on n'apercevait les tentes vertes des postes turcs que sur les hauteurs situées en arrière.

Schumla est assise au pied du versant oriental d'un groupe de montagnes, entièrement séparé de la chaîne

principale du Balkan par la vallée du Kamtschik. Ces montagnes sont couronnées par un plateau entièrement uni, et élevé de 6 à 800 pieds au-dessus des plaines de la Bulgarie, qui l'avoisinent; il est entouré par des rochers à pic, semblables à un mur et qu'on ne peut escalader qu'en quelques endroits. Au pied de ces rochers, le terrain s'abaisse par une pente très-forte d'abord, mais qui, diminuant peu à peu, aboutit doucement à la plaine, après avoir formé des collines couvertes de vignes et de vergers. La ville est bâtie dans un vallon de peu d'étendue et sillonné par de profonds précipices. Les collines situées à l'est sont très-abruptes du côté de la ville, et se terminent en forme de glacis du côté de la plaine, de sorte que l'on aperçoit de loin les maisons de la ville, et qu'on les perd de vue à une distance d'un demi-mille. Schumla est entièrement ouverte et n'est entourée d'aucun mur ; mais à 1,000 ou 1,500 mètres de la ville, les lignes du camp s'étendent le long de la crête des collines jusqu'aux rochers escarpés de Strandscha sur la gauche, et sur la droite jusqu'à ceux de Tschengell, qui entourent Schumla au nord et au sud. Les Turcs ont même continué ces lignes sur leurs derrières, et les ont conduites ainsi sur des pentes raides où elles ne sont d'aucune utilité. Elles consistent simplement en un parapet en terre, sans mur d'aucune espèce, précédé d'un fossé étroit et profond, ayant des escarpes perpendiculaires. La nature solide du terrain se prêtait merveilleusement à cet ouvrage.

L'étendue de ces lignes, depuis Strandscha jusqu'aux hauteurs de Tschengell, est de plus de 8 kilo-

mètres. Au nord de Strandscha, la ligne est double et renferme le camp de l'infanterie; celui de la cavalerie est établi dans la plaine, traversée par deux petits ruisseaux. Ces troupes étaient ainsi parfaitement à l'abri des attaques de l'ennemi.

La ville compte un peu moins de 40,000 habitants, dont les trois quarts sont musulmans; on y trouve un grand nombre de fontaines, trois mosquées, trois établissements de bains publics. D'abondantes provisions de toute espèce étaient amassées en arrière du camp. Les ouvrages de Tschally-Sultan et de Tschengell-Tabiassi furent élevés après l'arrivée des Russes. Ils étaient en terre, fort étroits et leurs escarpes n'étaient pas revêtues de maçonnerie; mais le camp n'étant éloigné que de 1,000 mètres, il était facile de les soutenir avec efficacité; ces ouvrages formaient d'excellents points d'appui pour les sorties des troupes turques. Il existait pareillement à l'entrée de la route de Constantinople, et seulement aussi depuis la dernière guerre, un ouvrage appelé Ibrahim-Nasiri (aujourd'hui Feddaï-Tabiassi). Les Turcs élevèrent encore, près du village de Tschengell, deux autres grandes redoutes auxquelles les Russes ont donné le nom de Matchin, croyant, à tort, que le pacha de cette ville s'y trouvait.

La grande route de Rustschuk à Silistria ne traverse pas les montagnes; elle passe par Strandscha, Schumla et Tschengell, situés dans la vallée. Mais, outre le sentier de Tschengell, praticable seulement pour des cavaliers isolés, les routes de Trudscha, de Kjotesch, de Novosil, de Bular, de Gradetschi et de

Dormus, accessibles aux voitures, conduisent sur le plateau. Par toutes ces voies, les Turcs pouvaient recevoir, des contrées non occupées par l'ennemi, des renforts et des approvisionnements. En outre, ils n'avaient à craindre par là aucune attaque, les plateaux étant couverts de bois et de taillis si épais, qu'il est impossible à un cavalier de s'avancer en dehors des chemins, qui sont fort étroits ; des tirailleurs agiles auraient même de la peine à s'y frayer une voie. Ces routes forment autant de défilés inextricables de plusieurs milles de long, dans lesquels les différentes armes ne peuvent ni se déployer ni se soutenir mutuellement.

Le point vulnérable de cette forte position, se trouve encore aujourd'hui là même où elle paraît le plus formidable, c'est-à-dire sur la crête des hauteurs de Strandscha, qui, du côté méridional, se terminent par une pente inaccessible, tandis que par le nord l'ennemi peut facilement parvenir à les franchir. Le fort construit sur ce point est, il est vrai, revêtu en maçonnerie ; mais il a un profil très-faible et serait aisément escaladé. Un ennemi peut arriver sur ces hauteurs par la vallée de Kurt-Boghas, située au nord et mal protégée par le feu du camp. En 1810, le général Kaminski avait déjà occupé les crêtes boisées au nord de Strandscha, et l'on doit s'étonner que cet avantage n'ait pas été alors plus vigoureusement poursuivi, puisqu'on aurait pu passer le long du plateau derrière Schumla, et qu'aussitôt qu'on eût été maître de ce plateau, qui domine entièrement la ville, elle eût cessé de ré-

sister. Mais Strandscha avait été renfermée depuis dans les lignes de défense, et un détachement s'avançant par le passage de Kurt-Boghas aurait rencontré une résistance désespérée dans ce terrain montagneux et boisé, si favorable à la manière de combattre particulière aux Turcs. Une attaque dirigée par le côté nord, lorsque Silistria et Rustschuk n'avaient pas encore été pris, aurait compromis toutes les communications de l'armée.

D'après des renseignements dignes de foi, il y avait alors à Schumla, presque entièrement dépourvue de troupes dans les premiers jours de juin, environ 40,000 hommes, sous les ordres du séraskier Hussein-Pacha ; ils comprenaient 12 régiments, à peu près 10,000 hommes, d'infanterie régulière, 3 à 4,000 cavaliers réguliers, et 10,000 Arnautes commandés par Omer-Vrione.

Avec une telle supériorité numérique chez les Turcs, les Russes ne pouvaient songer à les forcer dans une position aussi redoutable. Les généraux russes avaient gardé bonne mémoire de la valeur déployée par les Ottomans derrière les remparts des différentes places attaquées pendant la campagne, et la conduite héroïque des assiégés sur la brèche de Braïlow était un souvenir assez récent pour faire préférer à une attaque de vive force, le plan qui consistait à prendre position en face du camp de Schumla, afin de contenir les mouvements agressifs de l'armée turque.

Sans doute, ce plan pouvait être adopté sans exposer l'assaillant à un trop grand danger, si toutefois on

avait toujours soin de tenir les troupes concentrées; mais quel résultat avait-on à espérer d'une pareille mesure? Dans le cas le plus favorable, on empêchait le séraskier de sortir de Schumla et de débloquer Varna; cependant cette dernière place n'était point encore assiégée, et ne pouvait l'être de sitôt, puisque le matériel de siége avait suivi le gros de l'armée devant Schumla, et que les renforts qu'on avait fait venir de Russie n'étaient pas attendus sur le théâtre de la guerre avant quatre semaines.

On pouvait encore prendre le parti d'investir le camp turc. Mais il en est de Schumla comme d'une forteresse au bord de la mer : on peut bien l'assiéger d'un côté, mais sur les côtés opposés on doit se contenter de la bloquer à une certaine distance. Le plateau élevé au pied duquel se trouve cette ville a une circonférence de 4 à 5 milles, et comme il n'est pas possible de se placer au pied même de cette hauteur, les assiégeants sont obligés de former un cordon d'une circonférence encore plus grande, afin d'observer les principales issues.

L'investissement, pour être efficace, demande des détachements nombreux et forts, parce que l'ennemi, dans ce terrain couvert et accidenté, peut, sans dégarnir le front de son camp, s'approcher d'eux à l'improviste et les surprendre avec des forces supérieures. Les Russes devaient, en outre, concentrer dans la plaine une troupe assez imposante pour repousser un mouvement offensif général de l'ennemi. Or, le corps d'investissement, quoique concentré, demeurant plus faible que le corps in-

vesti, serait évidemment exposé à être battu en détail.

Mais, en supposant que les Russes eussent réussi à affamer la garnison du camp de Schumla, et à la forcer ainsi à une retraite, que lui garantissaient du reste les nombreuses issues de cette forteresse de montagnes, l'occupation de la place n'aurait pas été pour eux d'une grande importance stratégique, parce que le front en est tourné vers le nord, et qu'elle exige pour sa défense une forte garnison qu'ils n'avaient pas alors à leur disposition.

La possession de Schumla n'ouvrait même pas aux Russes les défilés du Balkan, que l'ennemi était encore capable de défendre avec autant de succès que lorsqu'il occupait le camp; elle n'assurait pas surtout la subsistance de l'armée. A cet effet, il était toujours indispensable de s'emparer de Varna.

Dans la fausse position où les Russes se trouvaient alors devant Schumla, ils donnèrent la préférence à l'investissement. Cette mesure était moins difficile à exécuter que l'assaut du camp, et promettait, en outre, de plus grands résultats qu'une simple observation. Pourtant, ce dernier parti aurait été le seul bon, si l'on avait en même temps assiégé Varna. Les Russes, dans ce cas, devaient désirer que le séraskier sortît de son camp de Schumla pour venir au secours de Varna, car une victoire décisive remportée en rase campagne aurait décidé, pour cette année du moins, du sort de la guerre.

La conscience de leur faiblesse numérique engagea les Russes à se retrancher aussi en face de l'ennemi.

Ils élevèrent une série de redoutes vis-à-vis de celles du camp turc ; elles étaient exposées au feu des pièces de gros calibre de ce camp, et n'en étaient pas assez proches pour y répondre efficacement avec les pièces de campagne dont elles étaient armées. Le plan des Russes était de resserrer peu à peu leurs lignes de redoutes, et de se rapprocher insensiblement du pied des hauteurs avant d'entreprendre rien de sérieux contre elles. Mais les Turcs, par l'établissement des ouvrages avancés dont nous avons parlé, et qui furent construits malgré la plus vive canonnade, mirent un puissant obstacle à l'exécution de ce plan.

Le 27 juillet, le 3[e] corps se rendit maître d'une colline peu élevée et alors boisée, située au nord du village de Strandscha et au pied de la pente fort raide d'une montagne sur laquelle est bâti le fort qui porte le même nom. Cette occupation provoqua, les 27 et 28 juillet, des sorties vigoureuses, faites principalement par la cavalerie turque, qui réussit, malgré les difficultés du terrain, couvert de broussailles, à envelopper un bataillon du 16[e] de chasseurs à pied ; mais l'artillerie russe, ouvrant un feu meurtrier, força les Turcs à rentrer dans leur camp, et le 3[e] corps resta en possession de cette colline, où il se retrancha aussitôt. Ce point formait un excellent appui pour la position russe, il dominait la plaine située en avant du camp ennemi, et prenait en flanc toutes les troupes qui s'avançaient par Tschally-Tabiassi. Toutefois cette colline était dominée elle-même par la crête qui se trouve à environ 1,200 mètres au nord du fort de Strandscha. Il aurait donc fallu avant tout s'em-

parer de cette crête; les Russes le tentèrent plusieurs fois, mais ils n'y réussirent pas.

Sur le flanc gauche, le 7e corps avait également élevé une série de redoutes qu'il avait étendues jusqu'au fort de Matchin, près de Tschengell. Ces redoutes étaient alors au nombre de 19, et bientôt après il y en eut 27; elles étaient établies sur une ligne longue de 2 milles. Cependant le front du camp ennemi était seul fermé, et tous les jours on voyait de longues files de chameaux descendre de Schumla pour amener à ce camp des vivres et des provisions de guerre venant de Rasgrad, d'Eski-Dschumna et d'Eski-Stamboul. Il s'agissait donc de fermer aussi ces issues à l'armée turque.

Après que Rasgrad eut été occupé par le général des Cosaques Schirow, le général Rudiger se mit en marche, le 30 juillet, avec 8 bataillons de la 19e division d'infanterie et 8 escadrons de la 3e division de hussards, pour se diriger sur le versant méridional de cette chaîne de montagnes. Près du village de Tschiflick, où débouche un chemin creux qui conduit des hauteurs de Schumla à Trudscha, le général Rudiger laissa, pour assurer ses communications, 4 bataillons et 4 escadrons, sous les ordres du général Tarbejef; puis, voulant éviter une marche dangereuse le long du pied des hauteurs occupées par l'ennemi, il fit, avec le reste de son détachement, un grand détour par Eski-Stamboul, afin de reconnaître de là le défilé de Kjotesch, important pour les communications de l'armée turque.

Dès le lendemain, le général Tarbejef fut vive-

ment attaqué par les routes de Trudscha et de Tschengell. Quoiqu'il eût repoussé facilement cette attaque, elle n'engagea pas moins Rudiger à revenir aussitôt sur ses pas, car si l'ennemi eût réussi dans une nouvelle tentative sur Tschiflick, le général russe se serait trouvé dans la position la plus critique. Il laissa donc près de cet endroit le général Sewanow avec 4 bataillons et 2 escadrons, et alla rejoindre, avec le reste de ses troupes, le 7e corps, campé en face de la redoute de Matchin. Le détachement laissé à Tschiflick éleva à la hâte une redoute devant le village, et chercha à maintenir ses communications avec le gros de l'armée par Marasch, où se trouve un gué sur le Kamtschik.

Il était dès lors évident que malgré l'attitude passive du séraskier, ou plutôt à cause de cette attitude, les Russes ne devaient s'attendre à aucune espèce de succès devant Schumla. Or, comme il fallait absolument renforcer le corps qu'on avait laissé devant Varna, l'empereur résolut de prendre lui-même la direction de ce siége. Il quitta donc Schumla le 3 avril, accompagné de deux régiments de chasseurs, l'un à cheval, l'autre à pied, et de 12 pièces d'artillerie. Avant son départ, il donna le commandement de la cavalerie au général Woïnow, et nomma le prince Eugène de Wurtemberg chef du 7e corps d'armée. Le général Diebitsch, aide de camp de l'empereur, qui lui avait donné ses instructions secrètes, resta auprès du général en chef, le comte de Wittgenstein, pour représenter le czar et autoriser au besoin un changement de système ; mais peu de temps

après, Diebitsch tomba malade et ne put prendre part aux affaires. On continua l'investissement, et même on l'étendit davantage, car on résolut d'employer le 7e corps pour prendre l'offensive sur les derrières de l'ennemi, tandis que le 3e resterait devant le camp turc. Cependant ce dernier corps n'était pas assez fort pour occuper seul les nombreuses redoutes, et ne pouvait se passer de la coopération d'une partie au moins du 7e. On ne détacha donc encore une fois, contre Kjotesch, que les troupes du général Rudiger, et l'on employa le reste du 7e corps à maintenir les communications entre la partie défensive et la partie offensive de l'armée.

Le 7 août, le général Rudiger, comme il en avait reçu l'ordre, entreprit de nouveau une reconnaissance sur Kjotesch, en chassa le poste ennemi et lui prit un canon. Aussitôt après, il retourna dans la position centrale du 7e corps, près de la redoute de Matchin, parce que le prince Eugène, jugeant toutes ces entreprises sur le flanc gauche aussi dangereuses qu'inutiles avec de si faibles moyens, avait instamment demandé au général en chef qu'on n'exposât pas ainsi son lieutenant, et qu'on n'attirât pas l'attention de l'ennemi sur les points faibles de sa position. La suite des événements donna raison au prince : les Turcs se retranchèrent à Kjotesch et à Trudscha, de sorte que toute entreprise ultérieure sur ces deux points ne pouvait réussir qu'au prix de grands sacrifices.

Dans cet intervalle, on continua d'établir de nouvelles redoutes devant le front du 3e et sur l'aile

droite du 7e corps. Les Turcs, de leur côté, pour se garantir d'une attaque dans la direction d'Ibrahim-Nasiri, élevèrent un nouvel ouvrage, appelé Sultan-Tabiassi, entre ce dernier fort et les redoutes de Matchin, sur les hauteurs traversées par la route de Constantinople.

Le 8 août, un corps franc, sous la conduite d'Alisch-Pacha, sortit de Schumla, surprit le parc de l'armée russe à Jenibasar, et enleva une grande quantité de bétail destiné à la boucherie. Le général Woïnow, avec un détachement de cavalerie, fit pendant ce temps, pour inquiéter l'ennemi, une expédition dans la direction d'Eski-Dschumna; mais il se retira bientôt sur le 3e corps sans avoir obtenu de grands succès.

Vers le milieu d'août, le général Rudiger se porta une troisième fois sur Eski-Stamboul, pour s'avancer de là sur Kjotesch, où il devait se retrancher de manière à couper toute retraite à l'ennemi. Ce général y surprit effectivement 3,000 Turcs, les mit en fuite, leur fit 165 prisonniers et leur enleva 1 pièce d'artillerie. Mais attaqué bientôt après par des forces supérieures, dans un terrain accidenté qui ne permettait pas à son corps de prendre position, il ne put leur tenir tête, et fut obligé de se retirer. Dans cette retraite à travers des ravins profonds et d'épaisses forêts, entouré de tous côtés par un ennemi acharné, il dut s'estimer heureux de s'en tirer avec une perte de quelques centaines de morts et de blessés; parmi les morts était le général Iwanow, un des officiers les plus estimés de l'armée russe. Après cette

expédition, Rudiger reprit son ancienne position, qu'il ne quitta plus.

Le séraskier, qui jusqu'alors s'était tenu pour ainsi dire immobile dans son camp de Schumla, commençait à pressentir la position critique des ennemis, et se décida à entreprendre une attaque de nuit, fait inouï dans l'histoire militaire des Turcs.

Le 26 août, à minuit, une colonne d'infanterie se présenta inopinément devant la redoute n° 5, que les Russes avaient établie sur les hauteurs boisées au nord de Strandscha. Des déserteurs avaient sans doute donné aux Turcs l'idée de cette entreprise, en leur faisant connaître la négligence avec laquelle ce point était gardé. Ils escaladèrent le parapet, tuèrent plus de 100 chasseurs du 15e régiment et s'emparèrent de 6 canons : le commandant du fort, le général Wrédé, paya de sa vie son excessive confiance.

Une attaque qui eut lieu en même temps sur la redoute n° 23, à l'est de la première, fut repoussée, parce que les défenseurs avaient reçu l'éveil. Pour reprendre la redoute perdue, le général Rudjewitch dut faire les plus grands efforts. Après plusieurs tentatives infructueuses, les 15e et 16e régiments de chasseurs, soutenus par le régiment d'infanterie de Tambow et par le feu d'une forte batterie, y réussirent enfin. On perdit le colonel du 15e régiment, et les Turcs, en se retirant, emmenèrent 6 pièces d'artillerie. Cependant cette attaque n'était qu'une feinte pour détourner l'attention des Russes d'une entreprise bien plus importante. Le prince Eugène, affaibli par les détachements envoyés de tous côtés, n'avait plus à

Marasch que 3,800 hommes, et le séraskier avait projeté d'écraser ce corps et de se jeter ensuite sur le général Rudiger, qui, aussi faible numériquement et privé de moyens de retraite, aurait été perdu. Mais depuis plusieurs jours des espions bulgares avaient donné à ce général les renseignements les plus positifs à ce sujet, et il s'était retiré au-delà du grand Kamtschik, où d'ailleurs il n'était pas davantage en communication avec le général Durnowo à Tschiflick, ni avec le prince Eugène à Marasch.

Pendant cette première tentative de l'ennemi, une autre colonne turque, ayant en tête quelques bataillons d'infanterie régulière et suivie d'une nombreuse troupe irrégulière à cheval et à pied avec quelques canons (en tout, environ 15,000 hommes), s'était dirigée, à travers la vallée de Kamtschik, contre l'aile gauche du camp russe; elle menaçait ainsi le village de Marasch, où se trouvaient encore l'hôpital de campagne, contenant 600 malades, et le parc aux voitures, qui devait ce jour-là même être transféré ailleurs. Deux bataillons du régiment d'Ufa et un de celui de Perm avaient été détachés pour protéger le village; mais comme le reste de la division ne pouvait leur venir en aide, ils eurent à soutenir un combat terrible. Le premier bataillon d'Ufa souffrit considérablement : entouré de toutes parts, il perdit près de 300 hommes, tant tués que blessés, et ne conserva que deux officiers. Une colonne d'infanterie régulière avait profité d'un mouvement de désordre qui se manifesta dans ce bataillon, pour l'attaquer à la baïonnette et le faire reculer de quelques

pas. Pendant ce temps, 3 bataillons et 3 escadrons de hussards d'Orange ayant traversé le village, tombèrent sur le flanc de l'ennemi, et réussirent à le rejeter dans son camp retranché. Dans ce combat, les Turcs enlevèrent un canon au régiment d'Ufa ; les chevaux qui le traînaient, privés de leurs conducteurs, avaient pris le mors aux dents, rompu une des faces du carré et causé ainsi du désordre : cet accident fait ressortir l'inconvénient attaché à la présence du train dans l'intérieur d'un petit carré. Les généraux Rudiger et Durnowo n'arrivèrent à Marasch qu'à l'issue de l'affaire. En réalité, les Turcs, malgré leur remarquable bravoure, ne se montrèrent pas encore capables de tenir tête à leurs ennemis en rase campagne. Ayant l'avantage du nombre, en cavalerie surtout, ils auraient dû venir à bout d'une petite troupe dont les mouvements étaient gênés par les voitures qu'elle avait à protéger.

Les Russes parurent enfin reconnaître la nécessité de se concentrer davantage. Non-seulement aucun résultat n'avait été obtenu par le prétendu investissement de Schumla, mais on avait éprouvé des pertes sensibles dans les combats isolés, puisque le nombre des morts, dans les affaires du 26, avait été évalué à 1,500 hommes. D'ailleurs, on ne pouvait se dissimuler que l'ennemi, désormais plus vigilant et plus hardi, obtiendrait des avantages décisifs lorsqu'il exécuterait de pareilles entreprises sur une plus grande échelle.

Or, les Russes avaient déjà passé six semaines devant Schumla dans des plaines nues et découvertes,

avec une température s'élevant, au soleil et vers midi, jusqu'à 46° Réaumur. Les privations, les fatigues des travaux de fortification et du service journalier, avaient altéré la santé du soldat, tandis que son moral se trouvait ébranlé par le découragement où le jetait la malheureuse issue de presque tous les petits combats. L'armée ne se nourrissait que de biscuit et de viande fort mauvaise, car les bœufs qu'on avait amenés étaient amaigris ou étaient devenus malades par suite des longues marches qu'ils avaient faites. Les fourrages étaient encore plus difficiles à se procurer que les vivres, à cause de ce séjour prolongé sur un même terrain. Après que la contrée environnante eut été complétement dévastée, les expéditions fourragères durent être poussées à une distance de plus de 3 milles. Dans une position concentrée, on aurait pu y envoyer des détachements spéciaux; mais comme l'armée était éparpillée en divisions isolées, chaque corps était forcé de faire lui-même ses fourrages, en sorte que chaque jour presque toute la cavalerie se dispersait en fourrageurs. Son petit nombre était précisément cause de la difficulté qu'elle avait à se procurer sa subsistance. Si elle eût été plus nombreuse et surtout plus forte en Cosaques, il lui aurait été bien plus facile d'avoir ses fourrages, et même elle les aurait eus en plus grande quantité.

Au milieu de tels embarras, la perte en chevaux était énorme. De 3,000 chevaux, au plus, dont se composait encore la cavalerie, on en perdait 100 par jour, et plus tard on en perdit même jusqu'à 150. Le mauvais état des chevaux diminua aussi la confiance des

cavaliers en leurs montures. Deux tiers des cavaliers étaient déjà démontés, et l'on ne pouvait plus compter sur cette arme pour le combat ni pour le service des avant-postes; ce service retomba sur l'infanterie, qui dut redoubler de vigilance aux dépens de son repos. L'insuffisance de la nourriture, la mauvaise qualité de l'eau qui est imprégnée de substances calcaires, la fatigue causée par les travaux et les nombreuses gardes, enfin la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits, occasionnèrent beaucoup de maladies qui remplirent outre mesure les hôpitaux. Le scorbut et la gale se propagèrent particulièrement, parce qu'on manquait d'eau pour se laver. La position des malades était vraiment déplorable. Dans une étendue de 20 milles à la ronde, on ne possédait pas un seul point qui fût à l'abri d'un coup de main. Les issues septentrionales du camp étant restées ouvertes, la cavalerie turque pouvait tout entreprendre, et les lourds chevaux de ses adversaires, affaiblis par les privations, ne leur permettaient plus de combattre à l'arme blanche. Aussi les Ottomans parcouraient-ils le pays, sur les derrières de la position russe, jusqu'auprès de Jenibasar, où se trouvaient les dépôts; les longs convois de voitures chargées et de chevaux de somme leur offraient un butin facile, et chaque jour leurs escarmouches devenaient plus audacieuses et plus gênantes. Le danger pour les Russes était grand surtout depuis que le séraskier semblait avoir reconnu l'avantage de sa position, qui lui permettait de lancer, partout et à toute heure, des forces supérieures contre eux, quand bien même ils eussent réussi

à se concentrer, au lieu d'être disséminés comme ils l'étaient, sur une ligne de 5 milles, depuis Strandscha jusqu'à Kjotesch.

Ce furent ces motifs qui décidèrent les chefs à rapprocher le 7e corps du 3e. Pour sauver les apparences, on se maintint encore quelques jours, après les malheureuses affaires du 26 août, dans les redoutes de l'aile gauche, et ensuite on en abandonna entièrement six. Les Turcs considérèrent néanmoins comme le résultat de leur victoire, une concentration que l'état des choses eût dû faire entreprendre depuis longtemps déjà. Le 29 août, des renforts de troupes et des convois de chameaux chargés de vivres arrivaient dans le camp par la route, devenue libre, d'Eski-Stamboul et de Kjotesch à Schumla.

Cependant le séraskier se préparait à de plus grandes entreprises. Le 9 septembre au soir, des Bulgares sur lesquels on pouvait compter, apportèrent la nouvelle certaine que l'attaque de l'ennemi était fixée pour cette nuit. On ne se trouva donc pas pris à l'improviste lorsque, peu avant le point du jour, 8,000 hommes d'infanterie turque montèrent à l'assaut des redoutes nos 11, 12 et 27, établies devant l'aile gauche du corps du général Rudjewitch. Cette attaque fut repoussée avec des pertes considérables. Les Turcs apparaissant aussi sur l'extrême gauche du prince Eugène, celui-ci traversa le village de Kassaplar pour se porter en avant d'eux avec 3,000 cavaliers et un peu d'infanterie. Le général Rudiger attaqua aussitôt avec sa division, et en quelques minutes il mit l'ennemi en fuite.

Cependant les chevaux affaiblis des hussards ne purent encore, malgré les excitations de leurs cavaliers, atteindre la masse des fuyards, et, dans cette seule brigade de hussards, 16 chevaux tombèrent morts d'épuisement pendant l'attaque.

Enfin, le général comte Wittgenstein se décida à concentrer ses troupes à Jenibasar et à convertir le blocus en une simple observation. Cette jonction, fixée au 10 septembre, n'eut cependant pas lieu, par suite d'ordres envoyés de Varna par l'empereur. Tout resta donc dans le *statu quo*. On fut seulement obligé d'abandonner de nouveau quatre redoutes impossibles à garder, sur l'aile gauche du prince Eugène.

Dans une de ses expéditions, la cavalerie ennemie se jeta sur le parc de chariots réuni à Jenibasar ; une autre troupe attaqua les fourrageurs de la 3e division de hussards et fit prisonniers 5 officiers et 200 soldats ; une autre fois encore, un major de uhlans russes qui apportait des dépêches de Silistria, fut enlevé avec une escorte de 100 chevaux. A Pravady, un détachement de cavalerie turque, sous le commandement de Halil-Pacha, se précipita sur les retranchements élevés autour de cette ville, et environ 1,000 hommes partirent pour aller au secours de Silistria. En même temps, le grand-visir se mit enfin en mouvement ; il se porta d'Andrinople vers Aïdos, et 14,000 hommes sortirent de Schumla pour se joindre à lui.

Tel était l'état des choses devant Schumla. Pendant ce temps, on eut en Valachie les plus vives inquiétudes ; on craignait une attaque des garnisons de

Widdin, Nicopolis et Rustschuk, car les bataillons de réserve n'étaient pas encore arrivés dans les Principautés pour renforcer leur corps, qui, à l'ouverture de la campagne, n'était composé que des cadres. Le général Roth, détaché devant Silistria, se plaignait de l'insuffisance des ressources mises à sa disposition : le blocus de cette place était si incomplet, qu'on ne pouvait pas même empêcher la cavalerie partie de Schumla d'y pénétrer. Les sacrifices énormes de temps et de matériaux faits devant Schumla, auraient pu servir du moins à faciliter et à couvrir le siége de Varna ; mais cette opération ne devait alors que commencer, car jusque-là un seul corps avait pris position devant la place, et sa force n'atteignait pas la moitié de celle de la garnison.

Si l'on tient compte de toutes ces considérations, on ne peut nier que pendant les mois d'août et de septembre, l'armée russe ne se soit trouvée dans une position extrêmement critique. Avec une activité plus grande de la part des généraux turcs et une meilleure organisation de leurs troupes, les Russes eussent eu à craindre de voir cette campagne se terminer pour eux de la manière la plus désastreuse.



CHAPITRE VIII.

Siége de Varna.

Varna est située sur la mer, à l'embouchure de la Devna et des étangs qu'elle forme dans une large vallée légèrement ondulée, et couverte de vergers et de vignobles. Le bord septentrional de cette rivière s'élève de plus de 1,000 pieds et présente une configuration analogue à celle des contre-forts du Balkan près de Schumla ; là aussi le plateau de la Bulgarie descend d'abord en pente abrupte, puis se perd insensiblement dans des rochers. Les hauteurs sont à environ trois quarts de mille de Varna. Le versant méridional s'approche davantage de la ville, s'élève ensuite régulièrement et présente les croupes et les belles forêts du Balkan oriental. Toutefois, les hauteurs les plus voisines, celles qui regardent la place, en sont encore éloignées de plus de 3,000 pas. Elle n'est donc dominée dans ses environs par aucun point, mais elle-même ne commande pas non plus complétement le terrain.

La forteresse, telle qu'elle existait en 1828, avait

un demi-mille de circonférence; la partie occidentale de l'enceinte, placée sur les hauteurs, ne renfermait que les tombeaux des musulmans. La ville, construite, suivant la coutume turque, en maisons de bois séparées par des rues étroites, s'étendait le long des côtes de la mer et dans la vallée de la Devna; elle contenait 25,000 habitants. Bien que les conduits qui alimentent les fontaines puissent être facilement interceptés, Varna n'est pourtant pas exposée à manquer d'eau, car les réservoirs de la Devna en fournissent suffisamment. A l'endroit le plus bas, et entouré de nombreuses maisons, s'élève un ancien château avec des murs et des tours; sa construction paraît être d'origine byzantine, mais il est trop petit et trop insignifiant pour rien ajouter à la défense, et il ne sert que de magasin à poudre.

L'enceinte principale commençait à la tour *T*, près d'un pan de rochers, haut d'environ 40 pieds, qui surplombait la mer, et de là elle s'étendait au nord et à l'ouest autour de Varna jusqu'à la Devna. Elle consistait en un parapet en terre d'un faible commandement, et était défendue par 10 bastions étroits, dont les faces contenaient 6 pièces, mais dont les flancs très-courts ne pouvaient en recevoir qu'une seule. Varna était armée de 162 pièces qui tiraient en général par des embrasures garnies d'un clayonnage solidement travaillé. Le talus intérieur du parapet, dans les bastions, était revêtu de madriers, et le talus extérieur de clayonnage. Les courtines étaient longues et avaient un terre-plein si étroit qu'on ne pouvait y établir aucune artillerie; leur parapet était garni à l'intérieur d'un

rang de palissades dont les pointes dépassaient la ligne du feu et protégeaient ainsi l'intérieur contre les coups de fusil des assiégeants. Le fossé était étroit avec une escarpe et une contrescarpe revêtues en maçonnerie; il était traversé à son extrémité orientale par un petit cours d'eau, mais tout le reste était à sec. En avant de l'enceinte principale, il n'existait aucun ouvrage avancé permanent, ni même un chemin couvert. Pour y suppléer, les Turcs avaient établi trois lunettes, *F*, *G*, *H*, à 500 pas du front occidental, et un retranchement *P* à 1,500 pas au nord de la place. Bien que ces ouvrages n'eussent été construits qu'en terre et à la hâte, bien que, suivant toute apparence, on les eût laissés ouverts à la gorge et que le retranchement *P* ne pût presque plus être protégé par les feux de la place, nous verrons pourtant les Turcs y demeurer jusqu'à ce que l'attaque régulière eût atteint le couronnement du fossé. En outre, pendant le cours du siége, un véritable labyrinthe de logements turcs, qui s'étendaient tout autour de la place, firent une résistance fort belle, les défenseurs utilisant les plus petits accidents de terrain pour s'y maintenir. Nous verrons aussi plus loin avec quelle supériorité les Turcs tirèrent parti de leurs fossés pour la défense. Sur le front méridional se trouvait une étroite tête de pont devant le pont en pierre de la Devna, et derrière, depuis le bastion X jusqu'au mur de rochers près de la mer, la gorge de la place n'était close que par un simple mur. Le bas-fond qui s'étend entre la mer et l'étang inférieur formé par la Devna, est en tout temps marécageux et n'est guéable qu'en cet

endroit, où il a été couvert de sable amené par les vagues.

La Devna a aussi un fond marécageux, en sorte qu'au-dessus du moulin on ne peut la franchir sans pont. Depuis la tête de pont jusqu'à son embouchure, elle est partout guéable. Ce n'était donc pas une entreprise impraticable, que d'aborder sur les dunes vers les environs du cimetière, de renverser, sous la protection du feu des bâtiments armés, le mur de gorge de l'ouvrage, et de pénétrer dans la ville en tournant l'étroit passage qu'offrait la tête de pont. Un tel coup de main aurait pu réussir au mois de mai et même en juin, alors que Varna n'était pas approvisionnée et n'avait qu'une faible garnison; mais à cette époque, on travaillait encore à la digue de Satunowo, et la flottille croisait devant Anapa. Lorsque, plus tard, la place eut reçu une garnison de 15,000 hommes, parmi lesquels se trouvaient 7,000 Arnautes, on ne put plus songer à tenter une pareille entreprise.

Pour une attaque en règle, le front d'attaque le plus naturel eût été du côté de l'ouest. On pouvait s'avancer, sans en être vu, par la petite route de Pravady, le long du lac de la Devna, jusqu'à une distance de 500 pas des ouvrages détachés, et une suite de petites collines couvraient les assiégeants jusqu'auprès de la redoute *g*. En outre, la ligne des bastions de VII à IX pouvait être facilement enfilée à partir de la hauteur d'où descendait la route de Baltschik. Les Turcs avaient sans doute prévu l'attaque de ce côté-là, car c'était celui qu'ils avaient cherché

à couvrir le plus complétement au moyen d'ouvrages avancés. Néanmoins, nous verrons plus tard que pour rester le plus possible en communication avec leur flotte, les Russes attaquèrent le front nord-ouest de la place, le long de la mer. Leur petit nombre, opposé à une garnison forte et entreprenante, devait sans doute leur faire désirer de pouvoir appuyer avec sécurité au moins une aile de leur attaque. Là aussi une légère pente de terrain *k*, à 1,200 pas de l'enceinte principale, couvrait les assiégeants du feu direct de celle-ci; plusieurs ravins creusés par les pluies formaient des approches naturelles; la moitié environ de l'escarpe revêtue était visible de la campagne, et battue par le feu qui en partait. D'autre part, l'enceinte principale, depuis le bastion IV jusqu'au bastion I, ne pouvait être enfilée ni ricochée d'aucun point avec avantage; la seule hauteur où l'on eût pu se placer pour cela, était éloignée de plus de 2,000 pas, et occupée par le retranchement *P*. D'ailleurs, la pente du terrain que suivait le rempart depuis le bastion IV jusqu'au bastion I, était si sensible, qu'il y avait peu d'effets à attendre du tir à ricochet. Enfin, sur cette même longueur, le retranchement présentait un profil très-peu élevé, car le fossé par lequel la petite rivière se jette dans la mer a vers son embouchure une profondeur de 40 pieds.

Nous avons déjà dit que, le 14 juillet, l'adjudant général comte Suchtelen s'avança contre Varna, à la tête d'un faible détachement, et fut obligé, même après l'arrivée du général Uschakow, venu de Touldscha, de rester en observation à une très-grande

distance. Le 17, le capitan-pacha arriva de Constantinople avec 5,000 hommes, en partie de troupes régulières, et pénétra dans la place du côté du sud, à la vue des Russes. Le lendemain, le comte Suchtelen fut forcé de se retirer vers Kosludscha avec ses 4 bataillons et ses 4 escadrons, laissant en face de l'ennemi, alors bien supérieur en nombre, le corps du général Uschakow, fort seulement de 4 bataillons et 5 escadrons.

Aussitôt que les Turcs eurent remarqué ce mouvement, le 20 au matin, ils firent une sortie sur l'aile droite des assiégeants. L'adjudant général Suchtelen, qui s'était déjà replié, envoya un renfort d'un bataillon et 2 escadrons. Les Russes repoussèrent avec succès une division ennemie qui avait passé le gué de Gebedsché pour attaquer l'aile droite du général Uschakow, et ils opposèrent une résistance opiniâtre, dans laquelle le régiment de Nisof se distingua particulièrement. Cependant le général Uschakow ne pouvait se dissimuler qu'il était imprudent de rester ainsi près d'un ennemi supérieur en nombre. Le corps d'observation se retira donc jusqu'au village de Derbent, situé dans un défilé à 2 milles de Varna, et s'y retrancha, en attendant l'arrivée de l'adjudant général Benkendorff avec la 1re brigade. Il y resta quatorze jours dans l'inaction.

La flotte, sous les ordres de l'amiral Greigh, consistait en 8 vaisseaux de ligne, 5 frégates, quelques cutters et chaloupes canonnières, et un grand nombre de bateaux de transport. Elle n'arriva d'Anapa qu'à la fin de juillet. Après avoir lutté longtemps contre les

vents contraires, elle jeta enfin l'ancre, vers les premiers jours d'août, dans la baie de Varna, à un mille et demi de la place. Elle portait la 3e brigade de la 7e division, qui avait assisté à la prise d'Anapa. Le vice-amiral prince Mentschikoff ayant pris le commandement en chef des troupes assiégeantes, profita de l'impression produite par l'arrivée de cette flotte imposante, pour marcher le 3 août de Derbent sur Varna. Les Turcs s'étaient postés avantageusement en avant de Varna ; un bataillon du régiment de Simbirsk se jeta sur eux avec impétuosité et les repoussa avec perte dans la forteresse. Les Russes occupèrent ensuite la position que les Turcs venaient de quitter, ainsi que le cloître Saint-Constantin, situé à un mille et un quart de Varna, sur le bord de la mer ; le 4 août, on y établit un débarcadère. Un second débarcadère fut installé un peu plus près de la place ; on le protégea par une redoute ayant 400 pas de front et appuyant sa gorge sur une pente raide. Dans les premiers temps du siége, on employa les matelots à presque tous les ouvrages en terre; 283 hommes, marins pour la plupart, exécutaient ces travaux ; mais ils n'avancèrent que fort lentement, et il fallut quatre jours pour achever la redoute, parce que les outils manquaient et que les marins durent souvent être occupés au débarquement des approvisionnements. Toutefois, la communication avec la flotte était établie. On avait déjà débarqué la brigade d'infanterie près de Kavarna, et elle arriva devant Varna le 5 août, en même temps que l'empereur, qui était parti de Schumla avec le 19e de chasseurs à pied, le régiment de chasseurs à cheval de

Sewersk et 12 pièces d'artillerie, ce qui porta la force du corps d'investissement à 20,000 hommes. Voici quelle en était la composition.

	Bat.	Escad.
De la 7e div. du 3e corps.	8	»
De la 10e div. du 3e corps.	6	»
De la div. des chasseurs à cheval du 3e corps.	»	4
De la 18e div. du 7e corps.	4	»
De la division des uhlans du Bug. . . .	»	5
Total. . . .	18	9

L'empereur, après avoir passé en revue ces troupes et la flotte, donna l'ordre d'ouvrir le siége. Cependant, les moyens de le pousser efficacement étaient insuffisants; les gardes n'étaient pas même encore arrivés sur le Danube, et un investissement de la place, des deux côtés de l'étang de Devno, était impossible, attendu la force de la garnison. D'ailleurs, on manquait toujours d'artillerie de siége, et c'est à grand'peine qu'on y suppléa par les canons de la flotte, servis par des artilleurs de la marine et des matelots.

Pour ne pas être témoin d'une seconde entreprise avortée, l'empereur, suivi de tout le corps diplomatique, s'embarqua pour Odessa; il y resta du 8 août au 2 septembre, époque présumée de l'arrivée des renforts si impatiemment attendus.

Le prince Mentschikoff commença par construire une ligne de redoutes pour fortifier sa position, distante de 2,000 pas de la place, et d'une étendue d'environ un mille depuis la mer jusqu'à l'étang de Devno.

La redoute n° 2, commencée le 6 août, fut achevée la nuit suivante par 150 travailleurs et une compagnie de pionniers. Un bataillon du régiment d'infanterie de Mohilew couvrait les travailleurs, et essuya des pertes assez considérables par suite du feu de la place, qui continua pendant toute la journée. On employa le même nombre d'hommes pour terminer la redoute n° 1, qui fut aussitôt armée de trois pièces. Enfin, le lendemain, trois compagnies achevèrent la redoute n° 3, qu'on arma de 5 pièces de campagne. Une sortie de la garnison coûta aux Russes un officier et quelques hommes.

On commença ensuite une espèce de première parallèle à un endroit *k*, qui n'était pas visible de la place et qui s'en trouvait éloigné d'environ 1,000 pas. L'ennemi chercha de nouveau à s'emparer de la redoute n° 3 en faisant une sortie contre elle. Toutes ses attaques furent repoussées, quoiqu'il prolongeât le combat jusqu'à neuf heures du soir. Du côté des Russes, il y eut, outre le commandant du régiment de Nisof, 3 officiers et 37 hommes blessés et 23 soldats tués. Une frégate et une bombardière ouvrirent alors le feu contre la ville; la nuit suivante, une division de canots, conduite par le capitaine Michelot, surprit la flottille turque dans le port, à la vérité fort ouvert, de Varna. Malgré le feu continu de la place, les Turcs perdirent 16 bâtiments avec 5 canons ; cette prise ne coûta aux Russes que 3 officiers et 37 hommes blessés ou tués. De toute la flottille turque, il ne restait que deux barques; on les échoua. Le 7 août, on commença la redoute n° 4, on l'acheva la nuit suivante et

on l'arma de 3 pièces d'artillerie, dont deux furent dirigées contre l'ouvrage turc *P*. Le 9, on construisit la redoute n° 5, et dès le lendemain elle ouvrit son feu contre les assiégés. Les Turcs, sortant de leurs ouvrages, se jetèrent de nouveau sur les travaux de siége. Les Russes eurent 2 officiers supérieurs, 8 officiers subalternes et 190 hommes tués ou blessés. Le même jour, 440 travailleurs élevèrent, près de la redoute du débarcadère, un ouvrage long de 500 pieds pour recevoir des tirailleurs, et sur son flanc droit on établit la redoute n° 6, qu'on arma de 3 pièces le lendemain.

Les jours suivants, on fut occupé à terminer les retranchements du débarcadère et à le réparer; il avait beaucoup souffert par le mouvement des vagues. Dans la nuit du 13, 320 travailleurs élevèrent, à environ 1,100 pas du fossé de la place, la redoute n° 7. Le feu dirigé par l'ennemi contre ce travail n'eut pas de succès. Les Turcs se maintenaient toujours dans leur retranchement *P*, qui coupait par le milieu toutes les redoutes de l'assiégeant. Pour éviter d'en tenter l'assaut, on éleva, dans la nuit du 13, la redoute n° 8, afin de donner aux Turcs des inquiétudes pour leur retraite. Dans cette même nuit et le jour suivant, on ouvrit une tranchée de 600 pas, depuis le retranchement n° 7 jusqu'à la mer, et on y établit une batterie de deux mortiers.

Un détachement de cavalerie, formé d'un régiment de chasseurs à cheval, d'un escadron de uhlans du Bug et de 50 Cosaques, avec deux pièces d'artillerie, marcha sur Gebedsché, sous le commandement du colonel Kibitschef, pour essayer d'investir Varna du

côté du midi; mais près de cet endroit, il rencontra une troupe ennemie, supérieure en nombre, et ne put forcer le passage. Quelques jours après, un bataillon du 19e de chasseurs fut envoyé pour renforcer ce détachement, et le général Akinfief prit le commandement de toute la troupe. Toutefois, ce corps était trop faible, et ne put se maintenir assez près de la place pour empêcher l'entrée d'un convoi accompagné de 3,000 hommes d'infanterie et de 2,000 cavaliers. Un second convoi, escorté de 3,000 hommes, y pénétra également.

Dans la nuit du 14 au 15, on prolongea les tranchées depuis le n° 7 jusqu'au n° 8, et à leur point de jonction avec le bord de la mer, on établit la première batterie à démonter à 1,000 pas de distance, formée de 11 pièces de 24 tirées des vaisseaux. Le feu de ces pièces était dirigé contre le bastion le plus rapproché du rivage, surtout contre la tour *T* et contre les deux petits flancs des retranchements sur le bord de la mer, d'où les Turcs, avec 2 pièces, entretenaient un feu soutenu contre les travaux de siége. En même temps, on voulait faciliter l'approche de la flotte, qui portait environ 800 pièces au moyen desquelles on espérait détruire la ville; mais les eaux de la baie avaient trop peu de profondeur pour permettre aux grands vaisseaux de ligne de s'approcher du rivage. Lorsque, le 19, la flotte ouvrit, à 2,000 pas de distance, son feu contre la forteresse, il n'eut que fort peu d'effet. Aussi, plus tard, on n'employa à cela qu'un vaisseau de ligne et quelques bateaux canonniers, qu'on releva de temps en temps.

Enfin, dans la nuit du 18 au 19, la première parallèle fut ouverte à 300 pas de la place. Le sol était formé d'une terre solide, sablonneuse en quelques endroits seulement. Sans compter les troupes chargées de couvrir les travaux, on n'y occupa que 430 hommes. A peine les assiégés eurent-ils aperçu, à la pointe du jour, les constructions, qu'ils y dirigèrent un feu soutenu de mousqueterie et de bombes, et c'est sous ce feu que furent entrepris tous les travaux ultérieurs. Cependant, le 21 août, on était arrivé avec la parallèle, auprès du point *c*, sur le rivage de la mer, et l'on avait établi une batterie de deux mortiers proche du point *b*. Pour arrêter les travaux de siége, les Turcs tentèrent alors une vigoureuse sortie. Pendant que, protégés par un feu soutenu de toute leur artillerie, ils se jetaient sur l'aile gauche du 13e de chasseurs, placée près de la mer, ils cherchaient en même temps à tourner l'aile droite du 14e régiment, appuyée sur la redoute n° 8, qui était occupée par deux compagnies du régiment de Simbirsk. La 7e brigade de chasseurs repoussa cette attaque, et enleva deux drapeaux à l'ennemi. Néanmoins, les Russes perdirent 72 hommes, et parmi les blessés se trouva le prince Mentschikoff, auquel un boulet de canon avait labouré une hanche. Le général Perowsky prit le commandement en chef des troupes en attendant l'arrivée du général Woronzoff, auquel l'empereur avait remis la direction supérieure du siége, et qui fut rendu devant Varna le 27 août. La perte des Turcs fut estimée à 500 hommes.

La première parallèle ayant été creusée à environ 300 pas de la ville, son développement était bien moin-

dre et n'avait tout au plus que 600 pas. Cela tenait à ce que les Turcs étaient toujours maîtres de la redoute *P* et des lunettes *F*, *G* et *H*, et qu'en outre ils s'étaient établis tout près des lignes russes sur le cimetière *R*, au nord et à l'est du bastion IV et en dehors du fossé. Dans cette position, ils profitèrent de chaque avantage que leur offrait le terrain, pour s'entourer d'un labyrinthe de logements, et ils étaient en communication avec la garnison de la place par les poternes ouvertes dans les fronts III et IV. Ainsi, pendant que les assaillants étaient parfaitement couverts sur leur gauche par la mer et par la place, ils étaient extrêmement exposés sur leur flanc droit, d'autant plus que les logements de l'ennemi s'y trouvaient à 150 pas à peine de l'aile droite de leur première parallèle. On établit donc à *a* une batterie de pièces de campagne pour nettoyer le terrain. Quelques compagnies de chasseurs eurent ordre de faire sortir l'ennemi de ses retranchements entre *a* et *b*, ce qui réussit d'abord ; mais, bientôt après, les Turcs reprirent possession de leurs logements, et continuèrent à s'y maintenir.

On ne sut rien faire de mieux contre la redoute turque, que d'élever en face d'elle la redoute n° 9, qui fut mise en communication avec le n° 8 ; puis, à côté de la batterie de mortiers de la première parallèle, placée à *b*, une batterie *e*, destinée à démonter l'artillerie du bastion III, et dans laquelle on ne put mettre que 2 très-grosses pièces de marine ; ces pièces devaient en même temps battre les portes des courtines III et IV. Enfin, on établit une autre batterie *f*

pour démonter l'artillerie du bastion II, et on l'arma de 4 canons de marine et d'un mortier. Le feu de mousqueterie des Turcs, très-rapproché et bien dirigé, rendait ces entreprises fort difficiles. On attaqua de nouveau les logements ennemis *D*, sur le flanc droit de la première parallèle. Les chasseurs de la 7[e] brigade et une division du régiment de Simbirsk y pénétrèrent à la baïonnette, et en tuèrent tous les défenseurs, qui étaient au nombre de 100 environ : deux blessés seulement furent faits prisonniers; les Russes ne perdirent que 31 hommes. Cependant les Turcs continuaient à se maintenir sur le cimetière, et comme on craignait que de là ils ne s'avançassent par des travaux souterrains contre les approches qu'on allait établir, on creusa à *e* et à *f* deux puits avec galeries d'écoute. La première parallèle fut en même temps continuée par *n* jusqu'à *d*, et l'on construisit à *e* une barbette pour 2 pièces dirigées contre le bastion IV.

Dans la nuit du 28, les Russes élevèrent encore deux batteries, l'une pour 1 pièce seulement à *h*, et l'autre à *c* pour 5 pièces. Quatre de ces dernières étaient dirigées contre le bastion I, et la cinquième contre le flanc droit des bastions II et III. A *h* on établit une galerie de mine avec galeries d'écoute, et l'on construisit à *d* une redoute pour 3 pièces de campagne, afin de protéger l'aile droite des travailleurs contre les sorties des Turcs et pour inquiéter ceux-ci dans leurs logements. A partir de *k* l'on s'avança de la parallèle contre le bastion I.

Dans la nuit du 30 août, les assiégés attaquèrent vivement la redoute n° 1, y pénétrèrent en partie par

les embrasures et tuèrent ou blessèrent environ 24 Russes. Le lendemain, ils exécutèrent un mouvement plus sérieux contre cette redoute. De nombreux détachements d'infanterie et de cavalerie quittèrent la place par la porte située dans le front nord-ouest, et se massèrent derrière les lunettes et les petites collines. Pendant que les bastions voisins entretenaient un feu très-vif, les tirailleurs turcs s'étendirent sur leur aile gauche, le long de l'étang de Devno, pour tourner la droite des Russes. La cavalerie resta à couvert, prête à poursuivre les succès de l'infanterie. Le général comte Woronzoff, arrivé la veille, se trouvait de sa personne à l'aile droite, où il n'y avait place que pour trente files, et disposa une partie du régiment de Wellington sur les deux flancs de l'ouvrage et sous son feu; mais il n'y avait plus dans cette redoute que trois coups de mitraille, et il fallait faire venir du parc, en toute hâte, les munitions nécessaires. Déjà les Turcs avaient réussi à repousser les tirailleurs ennemis, quand l'arrivée de 3 compagnies du régiment de Mohilew, avec 2 pièces d'artillerie, rétablit le combat. Le feu des barques armées, qui prenait les Turcs par derrière, les força bientôt à abandonner leur attaque; cependant ils restèrent toute la journée rangés en bataille hors de la place, leurs drapeaux plantés devant leur ligne. Les Russes n'osèrent pas les attaquer dans cette position pendant le jour; mais lorsque la nuit fut venue, le capitaine Pawlow, avec une division du régiment de Mohilew, s'empara des lunettes turques; il dut toutefois les abandonner à la pointe du jour, craignant de ne pou-

voir s'y maintenir, à cause de la grande proximité de la place et de l'éloignement du gros de l'armée de siége.

Après ces combats, les Russes firent construire deux nouvelles redoutes, n°s 10 et 11, pour mieux protéger cette partie de leurs lignes de circonvallation. Le n° 11 principalement battait les bas-fonds près de l'étang, et empêchait l'ennemi de s'approcher sans être vu de la redoute n° 1.

Dans la nuit du 3 septembre, la sape *k* rencontra à *l* un logement ennemi. Les Turcs s'étant établis au-delà de la contrescarpe, sur le bord de la vallée, empêchèrent les sapeurs de continuer leurs travaux. A neuf heures du soir, une troupe de soldats de bonne volonté s'avancèrent de la tête de sape, et réussirent à chasser l'ennemi avec une perte de 38 hommes. Aussitôt les pionniers et les travailleurs entreprirent le couronnement à la sape volante des logements qu'on venait d'enlever, et l'on commença ensuite la deuxième parallèle. Malgré la vive canonnade et le feu de mousqueterie de la place, le travail était terminé à la pointe du jour sur une étendue de 300 pas, de sorte qu'au matin la garde de tranchée et les travailleurs se trouvaient suffisamment couverts. L'aile gauche des assiégeants fut alors protégée contre les sorties, et les assiégés, qui s'étaient retirés sur ce front jusque dans le fossé, ne pouvaient plus s'opposer au couronnement. Au 5 septembre, la deuxième parallèle avait été continuée jusque dans le prolongement de la capitale du bastion II, et la communication avec la première parallèle établie. Au point *m*, on

avait élevé contre le bastion IV une batterie de 3 pièces de 30.

Pendant que ces faits se passaient devant Varna, l'amiral Greigh, après avoir pris deux vaisseaux turcs et en avoir coulé un troisième, avait opéré une descente sur la côte de la Roumélie, près d'Iniada, y avait enlevé 12 pièces d'artillerie, et s'était rembarqué sans être inquiété.

L'empereur Nicolas arriva devant Varna le 8 septembre, et établit son quartier général à bord du vaisseau de ligne *Paris*. Il s'était embarqué à Odessa dès le 2, mais les vents contraires l'avaient forcé de rentrer dans ce port et de se diriger par terre sur Satunowo, Küstendjé et Kavarna. Dans cette dernière ville, il passa en revue les divisions de la garde, qui arrivèrent le lendemain à Varna. Ces troupes formaient deux divisions d'infanterie et une division de cavalerie, en tout 16 bataillons et autant d'escadrons, avec de l'artillerie de campagne en proportion. Quatre compagnies de réserve de la 7e division et le bataillon de sapeurs de la garde étaient arrivés auparavant. Toute l'armée de siége, déduction faite des pertes essuyées dans les différents combats et des malades dans les hôpitaux, avait alors une force de 18 à 20,000 hommes. Vers ce temps-là, on avait réussi à éteindre le feu des bastions I, II, III et IV, à endommager fortement la tour *T* et l'escarpe du bastion I, à démolir les maisons situées sur le versant de la vallée, en face des fronts I et II, et les travaux d'attaque s'étaient approchés jusqu'à 50 pas de la contrescarpe du bastion I. Cependant le feu des mortiers et de la

mousqueterie des assiégés avait conservé encore toute sa vivacité ; il est vrai que leurs grenades, qu'ils lançaient ordinairement par 4 ou 5 à la fois, étaient si mal fondues, qu'elles ne se déchiraient qu'en peu d'éclats et tombaient à terre presque en sortant du mortier ; mais, en revanche, le feu de mousqueterie était admirablement dirigé. Les Turcs s'étaient bravement maintenus à portée des travaux d'attaque de l'ennemi, ainsi que dans leurs lunettes et dans la redoute *P*, et ils étaient toujours logés au delà de la contrescarpe du bastion IV et dans le fossé du front attaqué. Les communications de la forteresse avec le dehors n'avaient pas été interrompues un instant sur le côté méridional ; des convois de vivres, des renforts de troupes, y entraient avec autant de facilité que les convois de blessés et de malades en quittaient, et les nombreuses sorties montraient que le moral de la garnison n'était nullemeut ébranlé. Elle n'était toujours pas beaucoup plus faible en nombre que les assiégeants ; du moment même où ils se divisèrent en plusieurs troupes pour investir aussi la place du côté méridional, elle gagna, par sa concentration, la supériorité numérique sur chaque point. Si l'on considère que, dans les différentes batteries russes, il n'y avait que 27 pièces d'artillerie tirées des vaisseaux et 3 mortiers, et que les Turcs, une fois certains du front menacé, pouvaient placer facilement 100 bouches à feu, en élargissant le chemin de ronde de la courtine, qui était un peu trop étroit, on doit supposer que les résultats d'un investissement de deux mois et d'un siége de trois semaines n'étaient rien

moins que brillants. Cependant, si l'on met en balance l'insuffisance des moyens employés, on ne pourra s'empêcher de s'étonner que l'attaque ait eu encore autant de succès, et que dans la situation fâcheuse où les Russes se trouvaient devant Schumla et Silistria, elle n'ait pas échoué complétement.

Aussitôt que les renforts furent arrivés dans le camp russe, on entreprit l'investissement de la place du côté du midi, et on le compléta sur le front septentrional, où il était encore coupé par le fort turc ***P***, situé derrière les travaux d'attaque. Pour atteindre le premier de ces deux buts, le général Golowin alla rejoindre le corps du général Akinfief, avec la brigade des chasseurs de la garde, une compagnie de mineurs et 4 pièces d'artillerie. Renforcé en outre par un bataillon du régiment de Mohilew, par un autre de Wellington et par 3 pièces d'artillerie, ce corps, composé de 5 escadrons, 7 bataillons et 9 pièces de campagne, soit environ 5,000 hommes, avança par le gué de Gebedsché; cet important point de communication fut protégé par un ouvrage bastionné triangulaire. On sent combien était critique la position d'un corps aussi faible, placé entre une forteresse défendue par une garnison trois fois plus nombreuse et les renforts turcs attendus d'Aïdos et de Burgas; elle l'était d'autant plus que, dans ce terrain boisé et montagneux, il se trouvait séparé du gros de l'armée, éloigné de deux journées de marche, par l'étang de Devno. Pour exécuter les ordres reçus, sans trop exposer sa propre sûreté, le général russe prit une position flanquante près de Galata, ayant

ses derrières appuyés sur le cap de Galata-Burnu (*pl.* IV, *fig.* 1), et ses ailes sur des ravins assez impraticables, de sorte qu'après avoir retranché son front, ce corps se trouva de tous les côtés à l'abri des attaques ; il avait de plus l'avantage de pouvoir tirer de la flotte ses subsistances et ses munitions. Toutefois, toute idée de retraite devait être abandonnée, et le but qu'on s'était proposé n'était que fort imparfaitement atteint. En effet, la grande route de Derwisch-Jowann à Varna était presque partout hors de la portée du canon de ce camp, et l'on ne pouvait couper tous les renforts qui se dirigeaient sur la place; on avait, il est vrai, élevé quelques redoutes en avant pour commander cette route, mais un espace d'environ un demi-mille existait entre le camp et le bord oriental de l'étang de Devno, et il était traversé par plusieurs routes carrossables qui conduisaient des montagnes dans la forteresse. Trois autres redoutes, établies au pied des hauteurs entre la mer et l'étang de Devno, ne pouvaient être soutenues par le camp, et étaient même très-exposées à une surprise de l'ennemi. C'est à cela que se bornait l'investissement de Varna du côté méridional. Si le corps détaché à Galata avait été plus fort, il aurait été sans doute mieux placé au Kurt-Tépé, où plus tard Omer-Vrione prit position. La grande route traverse cette hauteur, d'où partent des ravins qui rayonnent de tous les côtés vers la mer, les bas-fonds et l'étang de Devno. Pour accélérer la prise du fort turc *P*, on plaça encore dans la redoute n° 4, 8 pièces de campagne, et dans celle n° 3, 2 autres pièces, qui ouvrirent un feu vio-

lent contre ce fort. Les batteries d'attaque redoublèrent d'activité, et le général Golowin s'avança de sa position jusque vers les bas-fonds, pour engager les assiégés à y faire une sortie; mais ils n'en firent rien.

Le général Woronzoff ayant donné le signal de l'assaut sur *P*, 300 hommes de bonne volonté du régiment de Simbirsk, commandés par le capitaine Soulchouk, tournèrent le fort, et malgré un feu de mousqueterie très-vif, y pénétrèrent par la gorge et en chassèrent l'ennemi, qu'ils poursuivirent. Deux compagnies du régiment de Nisof occupèrent aussitôt les faces septentrionales de l'ouvrage, contre lequel le feu des assiégés fut dès lors dirigé.

Par la prise de la redoute *P*, l'investissement de la place, du côté nord, était complet; on y éleva encore la redoute n° 12, et les chaînes des avant-postes furent liées entre elles. Pour se garantir contre les sorties de la garnison, on envoya comme réserve dans les redoutes n°s 1 et 11, sur l'aile droite, le premier bataillon du régiment de la garde Paulow, avec deux pièces d'artillerie; le second bataillon, avec deux autres pièces, fut dirigé sur la redoute n° 2. Le régiment de la garde Ismaïlow fut placé comme renfort entre les redoutes n°s 4 et 5, et deux compagnies de la 7e division furent envoyées dans la redoute n° 9. Sur l'aile droite des tranchées, entre les redoutes n°s 2 et 10, on établit trois batteries de fusées à la Congrève pour tirer sur la ville.

Pendant ce temps, le général Trusson II avait continué les travaux de siége; on s'était avancé de la se-

conde parallèle, par la double sape, vers les saillants des bastions I et II, et l'on avait couronné la contrescarpe.

Pour chasser les tirailleurs ennemis du premier bastion et de la courtine, on établit dans la seconde parallèle la batterie *s* pour 2 mortiers et 4 pièces de campagne. Dans la nuit du 13, on termina, dans le couronnement *o* de la contrescarpe du bastion I, trois galeries de mine distantes l'une de l'autre de 44 pieds. A quatre heures de l'après-midi, les Turcs firent en force une sortie vigoureuse contre les têtes de sape de la seconde parallèle, et ensuite sur le centre et l'aile droite de la ligne d'attaque. Après un feu vivement soutenu des deux côtés jusqu'à sept heures du soir, l'ennemi fut enfin repoussé, et l'on occupa son logement *G*, à droite de la seconde parallèle. Dans ce combat, le général Perowski fut mortellement blessé à la poitrine par une balle. La perte de cet officier, qui, depuis l'ouverture de la tranchée, y avait encouragé chaque nuit les travailleurs, était irréparable. Le général Schenshin le remplaça et fit en même temps les fonctions de chef d'état-major du corps assiégeant; il assistait, ainsi que le général Uschakow, à tous les travaux de siége. Le colonel Labanow-Rostowski prit le commandement de la 3e brigade de la 7e division; depuis le jour de l'ouverture de la tranchée, il couvrait les travaux et n'avait pas encore été relevé. Le général en chef, le comte de Woronzoff, encourageait également les travailleurs par sa présence continuelle dans la tranchée.

Dans la nuit suivante, la seconde parallèle fut

étendue, au moyen de la sape volante, jusqu'à *G*. On y établit une batterie pour 4 pièces de campagne, et l'on chargea les fourneaux de mine de 90 quintaux et 1/2 de poudre qu'on avait fait apporter des vaisseaux par des artilleurs de marine. A la pointe du jour, on fit sauter les mines ; elles produisirent surtout leur effet dans le fossé, de sorte que les pierres furent lancées dans la place même par dessus l'enceinte principale, et firent perdre beaucoup de monde à l'ennemi ; les cinq mines étaient cependant trop éloignées l'une de l'autre pour ne former qu'un seul entonnoir et elles en avaient fait chacune un. Les Turcs, loin de se laisser intimider par l'explosion, ouvrirent un feu vigoureux d'artillerie et de mousqueterie, qu'ils ne cessèrent que lorsqu'ils eurent reconnu les effets de cette explosion.

Le lendemain, Joussouf-Pacha fut sommé de se rendre. Sans opposer un refus absolu, il entama des négociations pour conclure un armistice; mais comme il en profita pour faire réparer les embrasures, qui étaient fort endommagées, les Russes dénoncèrent l'armistice dès le 15.

L'escarpe de face du demi-bastion I était à moitié renversée, et présentait une brèche praticable de 30 pas de largeur; on résolut d'en établir une seconde dans la courtine I et II, au point de jonction avec le bastion II. Dans ce moment le parc de siége arriva enfin devant Varna. On le plaça en batterie à côté de la redoute n° 1, pour inquiéter la ville; mais les habitations se trouvant dans la partie orientale de l'enceinte, éloignée de là d'un quart de mille, l'effet des

pièces de ce parc ne pouvait être qu'insignifiant. La maison du pacha, plus élevée que les autres, fut détruite, et le feu des pièces de campagne que les Turcs avaient établies dans leurs logements au-dessus de la place fut éteint.

Le mur de la contrescarpe devant le bastion I était mené en ligne droite, le long du rivage de la mer, sur la tour *T*. Il formait, pour ainsi dire, un batardeau du fossé, dont le sol était presque au niveau de la mer. Pour arriver à la tour, on avait tracé le long de la pente un chemin protégé par des traverses, et qui partait de la batterie *c* et se dirigeait sur *q*; près de *o* l'on avait établi une communication avec ce chemin. Pour enfiler la côte et battre le flanc de l'ouvrage protégeant le rivage, on éleva à *q* une batterie pour 3 pièces de 12; la construction de cette batterie, qu'il fallait défiler, présenta de grandes difficultés, à cause de la nature sablonneuse du terrain. On avait pratiqué à *v* une ouverture dans le batardeau. Le feu d'une pièce de 12 placée à *o* incendia la tour *T*: tout l'intérieur fut brûlé, le flanc fut fortement endommagé, et les Turcs retirèrent leurs pièces de ce point.

Sur l'aile droite des assiégeants, on conduisit la sape jusqu'à la contrescarpe du bastion II; le terrain étant fortement incliné vers le fossé, ce travail fut d'une exécution difficile. De ce dernier point, elle fut poursuivie à droite et à gauche, et l'on établit la batterie de brèche *r* pour 8 grosses pièces de navire et 2 pierriers. Le 20 au matin, cette batterie ouvrit son feu. L'escarpe était peu élevée, et la terre qui tombait dans le fossé forma bientôt une rampe de

45° d'inclinaison, devant la courtine et même devant le flanc du bastion II.

Dans la nuit du 22, la sape, dirigée vers la tour *T*, en atteignit presque le pied, et pour mieux battre le fossé, l'on établit dans le mur dont nous avons déjà parlé des embrasures pour deux pièces de campagne. La hardiesse et l'opiniâtreté des assiégés dans le bastion I semblaient augmenter à mesure qu'on avançait; ils se maintinrent dans la tour, brûlée entièrement à l'intérieur, et dirigèrent de là un feu très-meurtrier sur les soldats russes qui travaillaient dans les environs. On abandonna donc l'idée de pénétrer dans la tour avec la sape et l'on désespéra même de la tourner, d'autant plus que le secours qu'on pouvait obtenir de la flotte était bien inférieur à ce qu'on en avait attendu. Pour battre le fossé du bastion I, on plaça encore derrière le mur isolé deux pièces nouvelles; deux autres pièces devaient de là enfiler la courtine I et II. Comme on n'avait pu les garantir suffisamment par des traverses contre le feu dominant de l'enceinte de la place, la mousqueterie incessante partant de la tour, les grenades à main et d'autres corps combustibles jetés par l'assiégé, obligèrent d'arrêter le feu de ces quatre pièces. D'ailleurs, l'assiégeant manquait de munitions, et les Turcs envoyèrent de la place plus de bombes et de grenades que les Russes n'en lancèrent contre elle. Dans cette terre sèche, une seule bombe renversait souvent en un instant l'ouvrage qui avait coûté plusieurs heures à élever.

On avait maintenant deux brèches praticables,

l'une dans le bastion I, et l'autre dans la courtine près du bastion II. L'armée de siége éprouvait tous les jours des pertes énormes, soit par le feu de l'ennemi, soit par les maladies nombreuses et dangereuses qui avaient éclaté parmi les troupes, à la suite des fatigues et des privations qu'elles avaient endurées ; on disait même que la peste s'était montrée. La saison était fort avancée; une armée turque était en marche pour débloquer la place; les Russes devaient donc vivement désirer sortir de cette position critique en enlevant Varna de vive force. On a pensé qu'ils en étaient empêchés par une cunette qui se trouvait dans le fossé, devant les brèches, et dont on ne connaissait point la profondeur. Cela aurait pu, sans doute, causer un temps d'arrêt pendant l'assaut même; mais on doit chercher la cause de l'hésitation de l'assiégeant dans son affaiblissement moral. La longue durée et le peu d'efficacité de leurs travaux, avaient ébranlé le moral des Russes, tandis que le courage des assiégés s'augmentait tous les jours avec leur vigoureuse résistance et avec le succès de leurs nombreuses sorties. Ceux-ci voyaient les bannières d'Omer-Vrione flotter sur les hauteurs derrière la place, et ils recevaient de Schumla les nouvelles les plus favorables. Il est vrai que quelques-uns de leurs bastions étaient en ruine ; mais le soldat turc, bien nourri et bien pourvu de munitions, était résolu à défendre sur la brèche sa femme, ses enfants, son pays et sa foi. La conduite tenue par les assiégés dans toutes les sorties avait imposé aux Russes, qui ne pouvaient pas avoir déjà oublié la défense de Braïlow. Un assaut repoussé

dans de pareilles circonstances, aurait non-seulement rendu vains tous les efforts qu'avaient faits jusqu'alors les assiégeants, mais encore il aurait pu donner à toute la campagne la tournure la plus désastreuse pour les Russes.

Pour ne pas interrompre notre récit, nous donnerons plus tard les détails de ce qui s'est passé au midi de la place, d'autant plus que les événements arrivés de ce côté n'influèrent en rien sur la marche des travaux de siége.

Les assiégeants, n'osant pas encore donner l'assaut à la place, firent tous leurs efforts pour détruire davantage, par la mine, le front attaqué, afin de couronner les brèches et d'amener la garnison à capituler pour échapper au danger de plus en plus imminent d'un assaut. La difficulté consistait à arriver jusqu'à l'escarpe en traversant le fossé, toujours opiniâtrément défendu par l'ennemi. On voulait y parvenir en construisant des galeries couvertes et en détruisant par le canon, dans le mur d'escarpe, les points où l'on avait l'intention d'établir des galeries de mine.

A cet effet, on entreprit trois descentes de fossé. La première, sur l'aile gauche, se fit en avant de l'entonnoir placé près de *o*, d'où l'on descendit jusqu'au niveau du fossé, qu'on traversa avec la sape couverte ; mais on y perdit tant de sapeurs, qu'il fallut trois fois vingt-quatre heures pour arriver seulement au milieu du fossé. Les deux autres descentes eurent lieu sur les deux ailes de la batterie *r*. On avança vers la gauche à la sape couverte; mais à peine eut-on fait

un chemin de dix pieds, qu'on arriva avec le mantelet au pied de la pente raide de la cunette du fossé. Le lendemain, la sape de droite, après avoir été conduite sur une longueur de douze pas, rencontra le même obstacle, qui était d'autant plus difficile à vaincre, qu'un détachement de 400 Turcs se maintenait encore avec une opiniâtreté incroyable dans le fossé des fronts I et II. Ces braves soldats étaient couverts tant bien que mal par des coupures et des logements; ils avaient conservé jusque-là leurs communications avec la garnison par la poterne du troisième front; mais les progrès des travaux du siége leur avaient coupé cette retraite, et les brèches mêmes, exposées à tout le feu de l'assiégeant, étaient la seule voie qui leur restât ouverte. Leur nombre avait, en outre, été réduit de moitié par le feu d'enfilade partant du mur isolé *v;* malgré cela, ils restèrent bravement à leur poste, et s'opposèrent aux progrès de la sape par un feu de mousqueterie fort bien dirigé ; de plus, dans cette position, ils rendirent impossible toute surprise de nuit contre la brèche.

La continuation de la seconde parallèle, à partir du couronnement de droite de la batterie *r*, dut être interrompu, parce que le feu de l'ennemi, logé sur les glacis du bastion IV, prenait l'assiégeant à dos, et parce qu'on manquait de travailleurs. On fut également obligé de tirer sur le bastion IV, d'où les assiégés recommençaient leur feu.

Dans la nuit du 26, le colonel prince Poserowski prit d'assaut les lunettes *G* et *H*, et s'empara d'une pièce de campagne. La nuit suivante, on creusa, à

gauche de la contre-batterie *r* et de la descente, derrière la contrescarpe, quatre fourneaux de mine *n*, distants l'un de l'autre de 33 pieds; on les chargea de 127 quintaux de poudre et on les fit sauter à l'approche du jour. La contrescarpe en avant des fourneaux fut renversée; mais les terres provenant de l'explosion ne comblèrent pas la cunette du fossé, comme on l'avait espéré. Les Turcs répondirent à l'explosion par un feu de mousqueterie qui partait de la courtine située en face des mines, et qui dura plusieurs heures; ce feu rendit excessivement difficile le rétablissement des pièces dans leurs embrasures, d'où on les avait un instant retirées. La descente à gauche de *r* n'avait pas été considérablement entamée; les bords de l'entonnoir furent couronnés et munis d'artillerie, et l'on fit partir de l'entonnoir deux sapes couvertes (passages blindés) qui descendirent dans le fossé, et dont l'une se dirigea à droite vers le bastion II. On pratiqua une ouverture tout au pied du batardeau *v* pour mettre la cunette à sec.

Nous avons dit que la sape couverte et l'entonnoir de l'aile gauche *o* n'étaient parvenus que dans le milieu du fossé. Leur continuation présenta de grandes difficultés. On essaya de diriger une galerie souterraine jusqu'au pied du bastion I; mais le sol consistait en un bloc de pierres calcaires très-solides, dans lequel les mineurs avançaient à peine de 6 pieds en quarante-huit heures. Ce travail fut donc abandonné, et l'on continua la sape couverte. Arrivé au pied du mur d'escarpe, on creusa, sous la direction du colonel

Burmeister, une galerie de mine sous le saillant du bastion I.

Les travaux d'attaque sur le bastion II étaient confiés au colonel Schilder, du bataillon de sapeurs de la garde. Comme nous l'avons dit, les deux sapes couvertes étaient arrivées de ce côté-là à la cunette, à laquelle on donnait environ 10 pieds de profondeur. Le 27, on descendit d'autant et en forme d'escalier, la sape qui menait dans le fossé à droite de la batterie *r*, et l'on avança ensuite avec une légère inclinaison. A quatre heures de l'après-midi du 28, le jour apparut par une petite ouverture pratiquée dans la paroi de terre qui restait debout, et l'on découvrit qu'on n'était point du tout arrivé au fond du fossé sec, mais que ce fond se trouvait encore à 12 pieds plus bas. La contrescarpe opposée était formée par une paroi de terre presque perpendiculaire, de 22 pieds de hauteur. De la sape, on vit l'ennemi se porter en grand nombre à travers le fossé vers les logements du bastion I, puis s'en retourner.

Dans ces circonstances, qui étaient d'autant plus difficiles que l'ennemi venait de remarquer les travaux et paraissait s'apprêter à y mettre obstacle, il ne restait plus qu'un parti à prendre, c'était de continuer la galerie souterraine, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'une très-mince paroi de terre, qu'on pourrait renverser tout d'un coup dès que seraient prêts les matériaux nécessaires pour la descente dans la cunette. En attendant, on plaça près de l'ouverture deux sapeurs armés et deux chasseurs, en leur enjoignant d'observer les mouvements de l'ennemi, et de

ne se servir de leurs armes à feu qu'en cas d'absolue nécessité; mais les Turcs avaient déjà aperçu cette ouverture et venaient de retirer secrètement les matières avec lesquelles elle était bouchée.

A minuit, quand les matériaux eurent été préparés, deux sapeurs, à l'instant où ils remarquèrent que les sentinelles turques qui se promenaient dans le fossé s'éloignaient de la galerie, renversèrent la mince paroi qui se trouvait devant l'ouverture. Ces sapeurs se retirèrent à la hâte, pendant que deux autres blindèrent cette ouverture avec des masques qu'on tenait tout prêts. Après avoir fait connaître ainsi son projet, il ne restait plus qu'à prendre l'offensive et à profiter courageusement de la négligence de l'ennemi, qui avait permis d'ouvrir le passage souterrain.

Quelques minutes après, une troupe de Turcs se réunirent; ils furent reçus à coups de fusil tirés par les créneaux pratiqués dans les ouvertures dont nous avons parlé, et on leur lança des grenades à main par dessus le masque. Ils se sauvèrent sur les côtés pour se rapprocher, à la dérobée, de l'ouverture de la galerie, où cependant ils se trouvaient sous un feu oblique. Ce combat, excessivement meurtrier pour les Turcs, ne dura pas moins de deux heures; enfin, ils se retirèrent dans leurs retranchements les plus rapprochés et dirigèrent de là un feu violent contre la galerie. On commença aussitôt la construction de la descente; on descendit en toute hâte dans le fossé, en dirigeant obliquement, depuis les deux parcs de la galerie jusqu'à la cunette, deux masques de 12 pieds de long et de 3 pieds de haut, composés chacun

de deux forts madriers d'un pouce et demi d'épaisseur cloués l'un sur l'autre. Les Turcs eurent à peine remarqué cet objet, nouveau pour eux, qu'ils se rapprochèrent des travaux et cherchèrent à détruire les masques, qui bien que fortement attachés par le second châssis à l'ouverture de la galerie, furent presque complétement renversés. Quand ils furent rétablis et convenablement consolidés, et qu'on eut creusé la terre à quelques pieds de profondeur, on plaça derrière eux quatre chasseurs qui, au moyen de créneaux qu'on y perça, flanquaient le fossé et par leur feu empêchaient l'ennemi de s'approcher des travaux. Pendant ce temps, on dressa et on consolida deux nouveaux masques de 6 pieds de long, qui conduisirent jusqu'à la cunette. Ce travail fut interrompu le 28 à dix heures du matin; on ne le continua pas dans la journée, parce qu'on voulait préparer d'abord les matériaux nécessaires pour passer la cunette et monter au bastion. Afin d'assurer la réussite de ce projet, on se remit à travailler au logement de la contrescarpe, à droite de la batterie *r*, ainsi qu'à la seconde parallèle dans la direction *g*. On perça aussi des créneaux dans le revêtement de la contrescarpe, pour y cacher des tirailleurs.

A huit heures du soir, on commença le passage de la cunette. Après qu'elle eut été comblée au moyen de fascines, on établit des deux côtés une double rangée de gabions remplis de petites fascines, et par dessus une simple rangée de gabions que l'on consolida avec des pieux et qu'on couronna de deux rangs de fascines étendues dans le sens de leur longueur.

Au delà de la cunette, on ménagea dans le fossé des sorties devant lesquelles on construisit des logements pour des chasseurs qui préviendraient l'ennemi et contiendraient les suites fâcheuses de ses attaques. On sépara ainsi complétement du bastion I, les Turcs qui se trouvaient dans les logements situés sur la gauche du passage du fossé. Bien que par là la mousqueterie diminuât peu à peu, elle était entretenue aux retranchements de droite. La rapidité et le résultat presque inattendu de ce travail, ne laissèrent à l'ennemi ni l'occasion ni le temps de préparer une attaque décisive pendant cette nuit.

On s'efforça de pousser la galerie en avant le plus rapidement possible et de la conduire, avant le jour, jusqu'au pied du bastion.

Pour établir un passage couvert montant sur l'escarpe de la cunette, on plaça sur le talus de l'escarpe, des deux côtés du passage, deux rangées de gabions remplis de fascines et de petits branchages, et par dessus une troisième rangée. Après les avoir consolidés avec des pieux, on couvrit le passage de fascines, afin de mettre les travailleurs à l'abri des grenades. En outre, on dressa une échelle, pour hâter la marche du travail et faciliter la montée. Le travail s'avança avec une rapidité si extraordinaire que la galerie arriva au pied du bastion à la pointe du jour. On en fit partir aussitôt une seconde galerie à droite, vers le saillant du bastion, laquelle longea la face gauche du bastion II. A sept heures du matin, le premier mineur entama la face droite du bastion dans une brèche que l'artillerie avait presque achevée, et

deux heures après, le second mineur attaqua à côté de l'angle du bastion. Pendant ce temps, le couronnement de la contrescarpe n'ayant pas encore dépassé l'angle rentrant du bastion III, les Turcs se rassemblèrent impunément derrière elle et établirent bientôt dans le fossé une batterie qui, flanquant la base gauche du bastion II, démolit le passage, qui n'était pas encore suffisamment couvert en cet endroit. De plus, la mousqueterie partant des logements du fossé, força les mineurs à remettre pour quelque temps le travail commencé et à se retirer. Cependant le passage par la galerie de mine fut bientôt rétabli et le travail de la mine repris de telle sorte, que le soir la première galerie avait avancé de 12 pieds et la seconde de 4. Vers le soir, on remarqua beaucoup de mouvement dans le fossé parmi les Turcs, et, à en juger par le grand nombre des officiers, il y avait au milieu d'eux un pacha qui, après avoir souvent montré du doigt les travaux, se retira dans la place. D'après cela, il était à supposer que l'ennemi tenterait une attaque décisive, et l'on prit toutes les mesures possibles pour y résister.

Enfin, à deux heures du matin, le passage autour du flanc gauche du bastion fut achevé, et les mineurs purent arriver de nouveau aux deux dernières ouvertures du mur d'escarpe. Vers ce temps, la première galerie était déjà avancée de 14 pieds, de sorte que les mineurs commençaient à creuser le puits qui, en cas de nécessité, devait être changé en une simple chambre, afin de pouvoir charger immédiatement au moins une des quatre mines.

Le 1er octobre, à trois heures du matin, il fit un brouillard tellement épais, qu'on ne put distinguer l'ennemi à distance. A quatre heures, cependant, l'alarme fut donnée. Un corps de Turcs, fort de plus de 1,000 hommes, s'était glissé le long du mur de la contrescarpe et approché sans bruit du passage du fossé. Les chasseurs ne tirèrent que quelques coups de fusil et se retirèrent aussitôt avec les travailleurs, par la galerie, sur le glacis. Une partie des mineurs et des tirailleurs eurent à peine le temps de s'échapper par les embrasures de la batterie de brèche.

L'ennemi se précipita sur la galerie en poussant des cris affreux ; il commença à en renverser et à en incendier tous les matériaux, et ne se laissa intimider ni par le feu de mitraille des six pièces placées sur la contrescarpe, ni par celui de quatre autres qui étaient établies sur le bord de la mer et enfilaient le fossé, ni enfin par le feu de mousqueterie partant des embrasures de la contrescarpe. Non contents d'avoir détruit les travaux, les Turcs cherchèrent à pénétrer par les embrasures de ces deux batteries ; mais ils furent repoussés avec de grandes pertes. Ce ne fut qu'à six heures du matin qu'ils se retirèrent dans la place, emportant tous leurs morts et leurs blessés, ainsi que les têtes qu'ils avaient coupées à leurs ennemis, et une petite pièce de campagne. Après leur retraite, on commença aussitôt à rétablir la galerie conduisant au bastion II, ce qui ne demanda que peu de temps. Vers dix heures du matin, cette galerie était assez couverte pour que les mineurs pussent continuer leurs travaux dans la première galerie, et quelques

heures après dans la seconde. On abandonna les autres galeries, parce qu'on ne pouvait plus les finir en même temps que la première. La galerie conduisant le long du mur de la contrescarpe avait été poussée à ce moment jusqu'au delà de l'angle rentrant du bastion III.

Le 2 octobre, à onze heures du matin, on entendit tout à coup, dans les bastions I et III, les contre-mineurs qui s'approchaient; on chercha à les induire en erreur sur la véritable direction de la galerie, en frappant à divers endroits contre le mur. Quoique cette rencontre eût beaucoup retardé la marche des travaux, la première galerie était arrivée vers le soir à 10 pieds au-dessous du bastion I, et l'on avait commencé à faire la chambre d'une double mine. Cependant, la seconde galerie n'ayant pénétré qu'à 9 pieds, on n'y établit qu'une chambre ordinaire, afin de terminer simultanément les travaux des deux mines pour les charger sans retard à la pointe du jour.

Comme on s'attendait à une nouvelle attaque des Turcs pendant la nuit, on prit toutes les mesures de précaution nécessaires. En effet, dès dix heures du soir, l'alarme fut donnée; l'ennemi était descendu par la brèche, pour se jeter sur la galerie couverte conduisant au bastion II. Il recommença à la démolir, sans cependant faire de mal aux mineurs, qui avaient pu se sauver assez tôt. Il résista pendant quelque temps au feu meurtrier des canons et de la mousqueterie, et se retira peu à peu dans la place, après avoir mis le feu aux gabions et aux fascines, ainsi qu'à la galerie couverte qui avoisinait le bastion. Toutefois,

l'incendie ne s'étendit que jusqu'au fossé, où l'eau l'arrêta.

Dans la nuit suivante, les travaux du contre-mineur ennemi furent entendus si distinctement dans la galerie ouverte sous le bastion I, qu'on résolut de faire aussitôt sauter la mine, quoiqu'elle n'eût atteint qu'une longueur de 30 pieds, et qu'il eût été fort à désirer de la continuer davantage; sa charge était de 75 quintaux 1/2 de poudre. A neuf heures du matin, le 3 octobre, la galerie située vers le bastion II fut assez rétablie pour que les mineurs n'eussent qu'à reprendre la place qu'ils avaient abandonnée; mais auparavant on envoya quelques hommes de bonne volonté dans les galeries, pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait pas quelque embuscade. On n'y vit que plusieurs cadavres ennemis, et parmi eux un officier turc. Les mineurs reprirent donc aussitôt leur place, et terminèrent leurs travaux vers dix heures du matin. A ce moment, on eût pu charger les mines; mais il fallut remettre cette opération au lendemain, parce que l'ordre étant donné de faire sauter la mine établie sous le bastion I, on retira tous les travailleurs de la tranchée. Cela rendait très-douteux le succès des mines sous le bastion II, car le contre-mineur s'était tellement rapproché qu'on entendait très-distinctement sa voix; d'ailleurs, une attaque de nuit était encore à craindre. Dans cette situation difficile, il ne restait, après avoir terminé les chambres de mine, qu'à occuper constamment jusqu'au soir le contre-mineur en frappant sur les parois de la galerie, et qu'à en blinder l'entrée pendant la nuit. La descente vers la cunette

au moyen d'une galerie souterraine, s'était avancée alors de 40 pieds.

A dix heures du soir, les Turcs descendirent pour la troisième fois par la brèche, et se précipitèrent avec fureur dans les boyaux conduisant aux mines du bastion II. Pendant plus d'une demi-heure, ils y soutinrent le feu meurtrier de l'artillerie et de l'infanterie russes, dans l'espoir de trouver les galeries des mines, dont heureusement les entrées avaient été blindées.

A huit heures du matin, le 3 octobre, on mit le feu à la mine sous le bastion I. Par la direction de la poussière et de la fumée, on jugea que cette mine avait produit son effet, surtout du côté de la contrescarpe située vers la mer. L'entonnoir de la mine formait effectivement une ouverture de huit pas dans le talus intérieur du parapet de ce bastion ; mais les assiégés avaient établi derrière un second parapet beaucoup plus large. A peine l'explosion eut-elle eu lieu, qu'on ouvrit un feu de toutes les pièces contre la place. La fumée de l'explosion n'avait pas encore disparu au-dessus du bastion I, que les Turcs répondaient déjà au bombardement de l'assiégeant. On profita alors des restes de la sape pour s'avancer jusqu'au couronnement du bord gauche de l'entonnoir. Devant le bastion II, on eut bientôt réparé la galerie, que l'ennemi n'avait que peu endommagée ; de sorte qu'à neuf heures du matin, le 4 octobre, les mineurs purent rouvrir les entrées des galeries et charger aussitôt les mines. La mine double fut chargée de 41 quintaux de poudre, l'autre de 14 quintaux seulement. Bien que la poudre fût recouverte de peaux, le trans-

port en était très-difficile, car il fallait faire monter les charges depuis le fossé jusqu'à l'escarpe, en traversant la sape, qui était fort raide et exposée au feu de revers de la contrescarpe du bastion III, où les Turcs s'étaient maintenus. Pour détourner de ce point le feu des bombes et des grenades de l'ennemi, on employa le moyen suivant :

La sape sur la droite de *g* ayant presque atteint les logements ennemis sur le glacis, n'avançait que fort lentement. Au lieu du mantelet, on se servit d'une grande caisse ouverte vers la tête de sape, longue de 12 pieds et formée de madriers épais de 3 pouces 1/2, dans laquelle on avait percé des meurtrières pour les tirailleurs, et qu'on avait garnie au milieu, pour plus de sûreté, avec de petites fascines. On la faisait avancer au moyen de leviers, et au moindre mouvement, l'ennemi dirigeait toutes ses bombes et ses grenades contre cet objet inconnu qui excitait en lui une vive frayeur. On remit donc la continuation de la sape jusqu'au moment où les mines seraient chargées, et l'on plaça dix tirailleurs dans la caisse, avec ordre de soutenir un feu vif contre l'ennemi, tandis que les travailleurs creuseraient en toute hâte la terre derrière la caisse. A peine cette opération fut-elle commencée, que l'ennemi lança une énorme quantité de bombes et de grenades, et ouvrit un feu de mousqueterie. Il paraissait si bien diriger tous ses efforts sur ce seul point, que presque au même moment dix-sept bombes y tombèrent, et qu'une dix-huitième entra dans la caisse même, où elle tua un chasseur et en blessa trois autres.

A trois heures de l'après-midi, on fit enfin sauter

les mines avec un grand succès, car selon le rapport des prisonniers, les Turcs y perdirent plusieurs centaines d'hommes, tués ou blessés. Malgré ce désastre, auquel ils semblaient préparés, ils ouvrirent, aussitôt après l'explosion, un feu de mousqueterie extrêmement vif, partant du côté opposé de l'entonnoir et de la partie du bastion qui était restée debout. Cependant l'artillerie russe, battant le bord de l'entonnoir, renversa bientôt les obstacles formés par les débris de palissades, les terres et les fascines, derrière lesquels les Turcs s'étaient abrités; vers le soir, leur feu commença à s'éteindre.

L'effet des mines avait été fort satisfaisant. Tout le parapet de la face droite et une partie du flanc droit étaient renversés; le fossé avait été rempli de décombres sur une hauteur de 6 pieds, et la brèche était suffisamment praticable pour entreprendre l'assaut.

On rétablit aussitôt, au moyen de la sape, la communication avec l'entonnoir. Afin d'obtenir quelques renseignements sur les travaux de l'ennemi, le sous-lieutenant Bem, du bataillon des sapeurs de la garde, s'offrit pour escalader le bord de cet entonnoir. Il exécuta avec succès cette entreprise périlleuse, et rapporta la nouvelle que l'ennemi n'avait pas encore fait les moindres préparatifs pour sa défense. On alla donc immédiatement couronner le bord supérieur de l'entonnoir avec des gabions et des sacs à terre. Il fallait faire cette opération dans le plus profond silence, car, au moindre bruit, les Turcs lançaient dans l'entonnoir une grande quantité de bombes, de grenades et de

pierres. Ils essayèrent plusieurs fois d'arracher le matériel du couronnement et de le brûler, mais les pertes considérables que leur causèrent les tirailleurs placés derrière, les y firent renoncer.

Alors on s'avança à la sape, à partir de l'entonnoir, dans différentes directions : sur la droite, le long de la crête du parapet de la face gauche; le long du flanc, sur la gauche; vers la brèche, à côté du bastion, et enfin on se replia sur l'entonnoir et sur la sape *v*. Au point *x*, sur le glacis, on fit trois chambres de mine pour renverser la contrescarpe. Afin de protéger le passage du fossé, on commença à établir des logements sur sa droite; mais ces travaux ne firent que peu de progrès, les Turcs étant toujours dans le fossé devant le bastion III, où ils avaient de l'artillerie.

Sur l'aile droite, on avait été moins heureux que devant le bastion I; on n'y avait réussi qu'à couronner le bord de l'entonnoir situé du côté de l'assiégeant. Les travaux pour monter sur la gauche de la brèche, qui étaient déjà presque terminés jusqu'au parapet, durent de nouveau être abandonnés, parce qu'on ne pouvait pas empêcher les Turcs d'arracher les blindages et les gabions les plus rapprochés d'eux.

On résolut donc d'enlever d'assaut le bastion I le 6 octobre. On avait établi auparavant des communications assez larges pour que des colonnes par divisions pussent y avancer. Voici quelles étaient les dispositions pour l'attaque :

Avant la pointe du jour, des hommes de bonne volonté, avec des fantassins commandés à cet effet, en tout 400 soldats, sous les ordres du capitaine Dokou-

dowski, devaient enlever d'abord le bastion I, et ensuite les maisons en ruine situées au delà, dont la position dominante empêchait l'assiégeant de se loger dans le bastion. Cette troupe devait être suivie de 200 pionniers et matelots pour établir le logement dans ce bastion.

Les travailleurs furent divisés en quatre sections, et on leur enjoignit, aussitôt qu'on aurait vue sur l'intérieur du bastion, de se répandre sur la ligne des logements projetés, de manière qu'une partie d'entre eux fût placée au centre, une autre sur l'aile droite, une troisième sur l'aile gauche et une quatrième en réserve. Les volontaires, fournis particulièrement par le régiment d'Ismaïlow et par les matelots, occupèrent longtemps avant le jour la sape et l'entonnoir du bastion I; derrière eux se tenaient les travailleurs, pourvus de gabions, et commandés par le lieutenant de vaisseau Zailschefski ; la réserve se plaça dans la tranchée, derrière le batardeau ; l'autre division, destinée à occuper ce bastion, fut mise dans la seconde parallèle, près de *u*.

Sur un signal donné avant la pointe du jour, les tirailleurs, ainsi que la réserve, se précipitèrent sur la brèche, qu'ils trouvèrent complétement praticable. Toutefois, les palissades du talus intérieur, renversées par la chute des terres, présentaient quelque obstacle. Le détachement d'infanterie placé dans la seconde parallèle à côté de la batterie *u*, atteignit également en très-peu de temps la crête du parapet, au saillant même du bastion. Sans coup férir, les troupes chassèrent les Turcs qui s'y trouvaient et allèrent occuper les mai-

sons en ruine situées vis-à-vis. Quelques habitants chrétiens en profitèrent pour se sauver de la place par la brèche.

Sur ces entrefaites, un autre détachement d'infanterie s'avança vers le bastion II et se jeta sur les Turcs qui se trouvaient encore dans le fossé, de sorte qu'il ne leur resta d'autre moyen de salut que de se retirer par la brèche de la courtine à côté du bastion II, sous le feu de mitraille de la batterie de brèche; le pied de la brèche fut couvert de leurs cadavres.

Les travailleurs, selon les instructions reçues, construisirent aussitôt des logements, en profitant du mur de défense élevé dans la gorge du bastion ; cependant, ils ne purent protéger l'intérieur de ce bastion contre une hauteur située derrière, et couverte de maisons en ruine. Bientôt, les détachements envoyés en avant du bastion, poursuivis vivement par les Turcs, qui arrivaient en force, reculèrent, et malgré les plus grands efforts pour se maintenir dans les logements, malgré les renforts qu'ils recevaient, ils durent se retirer dans les tranchées avec leurs travailleurs.

Les Russes accusent, dans ces combats, une perte de 200 hommes, parmi lesquels étaient presque tous les officiers de la réserve, surtout le brave lieutenant-colonel Lisetzki. D'autres indications portent cette perte à 80 morts et à 1,300 blessés, c'est-à-dire presque les deux tiers des troupes employées à cette expédition.

Le lendemain, on fit une tentative également infructueuse pour atteindre la crête du parapet en continuant la sape. Les Turcs l'empêchèrent par une

pluie de grenades à main, auxquelles l'artillerie de campagne russe ne répondit que faiblement.

Les logements construits dans le fossé, devant le premier front, furent abandonnés enfin par les Turcs, après une défense brillante, et occupés par les Russes. On mena de là une sape contre l'escarpe, et comme les trois grandes brèches existantes ne semblaient pas encore suffisantes, on établit à *y* quatre nouvelles mines qui devaient achever de renverser l'escarpe de la courtine. On plaça dans la seconde parallèle, près de *s*, une batterie de 3 pièces de campagne, pour tirer sur le bastion I. La sape conduite en avant de l'entonnoir de mine du bastion II ayant atteint la brèche de la courtine voisine, on avait démoli déjà le rempart sur une longueur de quarante pas, lorsque l'ennemi s'en aperçut, et força les assiégeants, par une pluie de grenades à main, de renoncer momentanément à leur entreprise.

Elle fut reprise à une heure de l'après-midi. On enleva la terre du pied du rempart, on porta dans le fossé celle qui était éboulée, et l'on approcha des palissades du talus intérieur du parapet. Les assiégés avaient été forcés d'abandonner le bastion II et de se retirer dans leurs retranchements sur le rivage, jusqu'à la tour *T*, mais ils continuèrent à occuper les maisons en ruine derrière ces différents points. Le 8 octobre, on fit savoir au gouverneur de la place, que la tentative de la veille n'avait manqué que par le zèle intempestif de quelques soldats, que le petit nombre d'hommes qu'on y avait employés démontrait que la prise d'assaut de la ville n'en avait pas été le véritable

but, et que cette expédition donnait la certitude du succès d'un assaut réel. Nous n'examinerons pas si, par cette démonstration, on réussit à faire impression sur l'esprit du pacha ; mais on ne peut mettre en doute que le courage des Ottomans, eût-il été ébranlé par les nombreuses explosions de mines, devait être ravivé par l'insuccès de l'assaut, ainsi que par la victoire qu'Omer-Vrione venait de remporter sous les murs de la place, et dont nous parlerons dans le chapitre suivant. Sans doute, les Russes, en faisant cette expédition avec des forces si minimes, ne pouvaient avoir eu en vue que le couronnement de la brèche et non la prise d'assaut. Cependant, il était temps de chercher à mettre un terme à ce siége par un assaut général, qui aurait fait cesser cette crise dangereuse de la campagne. Eût-on même renversé, par de nouvelles mines, tout le mur des courtines du premier front, qu'il aurait fallu néanmoins en venir à un assaut, si la garnison faisait son devoir; car il était impossible de prévoir que l'entreprise d'Omer-Vrione se terminerait comme elle le fit, et bien moins encore que le pacha sous les ordres duquel Varna s'était défendue si longtemps et si glorieusement, deviendrait traître à sa patrie.

Pour compléter notre récit, il est nécessaire de faire connaître les faits qui s'étaient passés au midi de Varna depuis le 11 septembre, époque à laquelle le général Golowin avait pris position sur les hauteurs de Galata.



CHAPITRE IX.

Tentative pour débloquer Varna. — Combat de Kurt-Tépé. — Reddition de Varna.

Nous avons déjà fait remarquer combien la situation des Russes présentait de difficultés et d'embarras, quoique le gros de l'armée turque n'eût pas encore paru sur le théâtre de la guerre, alors que toutes leurs troupes étaient engagées devant les trois places de Schumla, de Silistria et de Varna, sans qu'ils eussent une réserve particulière qui, en cas de besoin, pût venir au secours d'un de leurs corps.

La Porte, sentant que le moment était venu où une victoire remportée au pied du Balkan déciderait toute la campagne en sa faveur, avait pressé le grand-visir Mehmet-Sélim-Pacha de se mettre en marche avec toute l'armée de réserve. Le grand-visir se dirigea donc sur Aïdos vers le milieu du mois d'août, et un mois après, un autre corps de 14,000 hommes, commandé par Omer-Vrione, quitta Schumla par Tschalikawak pour se porter au secours de Varna, en se dirigeant vers le Kamtschik.

Malheureusement on ne trouve pas de documents sur la force de l'armée que le grand-visir, après de si longs préparatifs, conduisit enfin vers le Balkan. Mais ce qui doit frapper, c'est qu'après avoir mis si longtemps à se réunir, cette armée eut besoin de demander des renforts au camp de Schumla, au lieu d'y en envoyer elle-même.

Il est présumable qu'elle n'était formée que d'un ramassis de troupes asiatiques sur lesquelles on ne pouvait guère compter. Omer-Vrione, au contraire, n'avait sous ses ordres que des Arnautes, race très-guerrière et très-brave, mais indisciplinée et difficile à maintenir. C'étaient surtout des Arnautes qui, par une défense si brillante dans le fossé de la place, avaient si longtemps arrêté les progrès du siége de Varna.

Omer-Vrione, après avoir porté le nombre de son armée, par des renforts successifs, de 25 à 30,000 hommes, se mit en marche sur cette place, et se portant, par des chemins de traverse, sur Hassanlar, il prit position sur le flanc de l'avant-garde du général Golowin, placée sur la grande route près de Petrikjoï. Arrivé à Hassanlar, il s'y retrancha.

Aussitôt que l'approche de l'ennemi fut connue, le colonel Saluzky, aide de camp de l'empereur, reçut l'ordre de faire une reconnaissance avec le régiment des chasseurs de la garde, commandé par le général Hartung, plus 2 escadrons de chasseurs à cheval et 2 pièces de canon. Ce petit corps perdit son chemin dans la forêt et arriva tout à coup en vue des retranchements turcs. Après une courte canonnade, les

Turcs se précipitèrent sur leurs ennemis, qui jugèrent prudent de se retirer, le régiment des chasseurs couvrant la retraite. Les détails de ce combat n'ont jamais transpiré; tout ce qu'on en sait avec quelque certitude, c'est que ce régiment, fort de 1,500 hommes, n'en ramena que 800, laissa le général Hartung, grièvement blessé, entre les mains de l'ennemi, et perdit les colonels Sager et Basse, ainsi que presque tous ses officiers subalternes. Il paraît que, prenant un chemin de traverse, ce corps déboucha de nouveau en face du camp turc, et fut alors sabré par toute la cavalerie.

Après cette défaite, on envoya 6,000 hommes à Galata-Burnu, sous les ordres de l'adjudant général Bistrom, qui y prit position à côté du général Golowin.

Pendant qu'Omer-Vrione s'était porté en avant le 28, le grand-visir, placé avec quelques milliers de soldats au-delà du Kamtschik, faisait observer les rives de ce cours d'eau par plusieurs détachements, dont l'un était placé devant Pravady, près de Kopri-koï. Il dirigea de cette position, sur le corps du pacha, tous les renforts qui lui arrivèrent successivement d'au delà du Balkan. Le feld-maréchal Wittgenstein, qui s'était déjà prononcé pour une concentration de toutes les troupes à Jenibasar en détachant 20 bataillons et autant d'escadrons sur Varna, reçut alors l'ordre d'envoyer vers cette place toutes les troupes disponibles.

Le général Diebitsch y avait déjà amené comme escorte le régiment d'Ukraine, qui fut bientôt suivi du 20e de chasseurs, commandé par le général Simansky. Le prince Eugène fut envoyé ensuite avec la

faible 1re brigade, commandée par le général Durnowo, rejoindre la 19e division. Cette 1re brigade ne comptait plus que 1,700 baïonnettes; mais le prince devait réunir en outre sous ses ordres 4 bataillons de la 10e division et 3 escadrons des uhlans du Bug à Pravady, 2 bataillons du régiment de Krementschuk à Kosludscha, ainsi que tous les renforts qu'on attendait de Varna, et se porter au secours de la 19e division. Avant l'arrivée du prince, le général Suchasaniet avait déjà reçu l'ordre de marcher avec la 1re brigade de cavalerie de la garde, forte de 10 escadrons, sur Hassanlar par Gebedsché, en prenant l'ennemi à revers et en appelant à lui le major général baron de Delingshausen avec les 2 régiments d'infanterie d'Odessa et de l'Ukraine. Ce corps surprit, le 27 septembre, un poste ennemi laissé en arrière à Hassanlar avec une troupe d'ouvriers.

Le camp turc, dont les ouvrages n'étaient qu'à moitié construits, avait une étendue considérable et semblait avoir été destiné à recevoir une grande armée. On en conclut que c'était là que le grand-visir avait d'abord eu l'intention d'établir son camp principal, mais qu'après la marche en avant d'Omer-Vrione, il s'était contenté, par quelques ouvrages de fortification, de s'y ménager un point d'appui.

Bientôt après, le général Simansky rejoignit le corps de Delingshausen; il venait de repousser quelques milliers de Turcs qui avaient attaqué le 20e de chasseurs dans la forêt située entre Akindsché et la rivière de Pravady.

Le 28 septembre, Suchasaniet entreprit une recon-

naissance générale du grand camp turc placé sur les hauteurs de Kurt-Tépé; mais il ne put l'effectuer que sur un flanc, et il estima la force de son adversaire à 6,000 hommes. Combien ne s'était-il pas trompé! car le même jour, le pacha opposa 15,000 hommes au général Bistrom, qui essayait de s'emparer d'un retranchement, et fut repoussé avec une perte considérable; cependant, en revanche, lui-même repoussa trois attaques de l'ennemi sur ses flancs et sur son centre. Le combat fut soutenu pendant quatre heures avec un grand acharnement des deux côtés; les Russes, grâce à leur artillerie et à une attaque à la baïonnette exécutée par deux bataillons, le décidèrent enfin en leur faveur, et le pacha se retira sur le Kurt-Tépé (*montagne des loups*), où les Turcs se retranchèrent en trois camps séparés.

Sur ces entrefaites, le prince Eugène arriva par Jasytépé et Devno. Selon les ordres du chef d'état-major, la brigade Madatof avait été laissée à Pravady, mais la 1re brigade de la 19e division ainsi que le corps du général Suchasaniet avaient été mis sous ses ordres, de sorte qu'il avait à sa disposition 10 bataillons et 14 escadrons. Ce corps était fort d'environ 6,000 hommes, dont à peu près 4,500 fantassins et 12 à 1,400 cavaliers, avec 46 pièces d'artillerie.

A Hassanlar, il reçut de Varna l'ordre de se joindre au général Bistrom pour rejeter l'ennemi au delà du Kamtschik. Selon les rapports de quelques députations envoyées par les habitants grecs des villages bulgares environnants, la force totale des différents corps turcs était de plus de 50,000 hommes. Mais ce qui

était plus sérieux que cette évaluation, sans doute exagérée, des forces de l'ennemi, c'était la description que ces gens faisaient des difficultés du terrain qui séparait les deux armées. Les généraux russes étaient unanimement d'avis que l'ennemi ayant, outre l'avantage du terrain, des forces évidemment supérieures à celles qu'on s'était attendu à rencontrer, il serait dangereux de l'attaquer avant de s'être concerté préalablement avec le général Bistrom. On informa donc celui-ci qu'on avait remis l'attaque des lignes turques. En même temps, le prince Eugène envoya le général Suchasaniet auprès de l'empereur, pour lui expliquer la cause de ce retard. Pour ne rien entreprendre d'important et de décisif avec des moyens insuffisants, il demandait comme renforts la brigade du prince Madatof, qui pouvait être relevée à Pravady par des troupes tirées du camp devant Schumla, et que le général Bistrom fût mis sous ses ordres immédiats.

On parvint à reconnaître, de la hauteur de la route de Missiplar, le front sud-ouest des lignes ennemies. A l'œil nu, elles parurent avoir peu d'importance, mais en les examinant avec une bonne lunette, on en découvrit l'étendue considérable, et l'on en conclut qu'Omer-Vrione devait avoir réuni sur ce point un corps de 20 à 30,000 hommes. L'espace intérieur des redoutes était rempli de huttes en branchages, et la fumée qui s'élevait entre les intervalles des ouvrages indiquait que les derniers renforts arrivés, et qui n'avaient pu trouver place dans l'intérieur des retranchements, y étaient bivouaqués. Le prince regardait comme impossible de ne pas échouer dans l'attaque

de cette position. En effet, outre la force de l'ennemi, le camp était couvert sur son front par des forêts épaisses et des ravins profonds et raides, qui ne permettaient à l'assaillant de s'en approcher que par quelques ouvertures étroites, et empêchaient de mettre en batterie l'artillerie et de déployer l'infanterie. Cette attaque ne pouvait être exécutée avec quelque chance de succès que du côté méridional de la position, sur la ligne de retraite des Turcs. On devait donc s'attendre à une résistance désespérée de leur part.

Pour la vaincre, il fallait avoir concentré auparavant tous ses moyens, car une attaque faite sur les derrières du camp pouvait avoir des conséquences extrêmement graves pour les assaillants, si elle était repoussée et surtout si les Turcs, sortant de leurs retranchements, poursuivaient leurs avantages sur les Russes, qui, pour attaquer, auraient dû eux-mêmes abandonner leur ligne de retraite. Il fallait donc tout prévoir, ne rien laisser au hasard et avant tout ne pas entreprendre cette attaque avec des moyens trop faibles. Tels sont les motifs que le prince exposa à l'empereur, dans un nouveau rapport, en demandant des renforts. Il proposa de n'attaquer d'abord que le plateau non boisé à l'est des lignes de l'ennemi (1), où les Turcs commençaient à élever une redoute. De là, il voulait faire une seconde reconnaissance et déblayer par la hache le terrain d'attaque; car l'épaisseur de la forêt ne permettait de placer l'artillerie qu'à une distance qui en aurait annulé l'effet,

(1) *Voyez* le plan de Varna et de ses environs.

ou bien il fallait l'employer si près des retranchements de l'ennemi, qu'elle aurait été extrêmement compromise par les sorties et les tirailleurs de celui-ci. L'infanterie du prince et celle du général Bistrom, réunies, ne devaient attaquer que quand les masses profondes des ennemis auraient été ébranlées par le feu de l'artillerie.

Un jour de retard, et peut-être les Turcs, effrayés par le danger de leur position, se seraient décidés à se retirer avant d'avoir essuyé une attaque sérieuse, qui eût pu compromettre la sûreté de leur unique ligne de retraite; mais, le 30 septembre, de grand matin, arriva un aide de camp du général Diebitsch, avec l'ordre exprès, de la part de l'empereur, d'attaquer *immédiatement*, et d'indiquer au porteur de cet ordre l'heure précise à laquelle les différentes colonnes seraient arrivées en face de la position ennemie.

Le prince fit répondre que ce serait à deux heures de l'après-midi; au même moment entra le général Suchasaniet, apportant la nouvelle décourageante que tous les renforts demandés étaient refusés. Il ne restait plus au prince qu'à obéir en soldat à un ordre contre lequel toutes ses convictions militaires se révoltaient, mais qu'il fallait maintenant exécuter avec toute l'énergie dont lui et ses troupes étaient capables. Il fit répondre verbalement par l'aide de camp : « La « grâce de Dieu et le courage des soldats rendront « sans doute possible une victoire qu'on ne peut nul- « lement garantir, avec une connaissance exacte des « localités et de toutes les circonstances difficiles qui

« s'y opposent ; mais quel que soit le sort des armes, « mes troupes et moi, nous avons la ferme confiance « que Sa Majesté ne doutera ni de notre obéissance « ni de notre zèle. »

Le prince se mit donc en marche avec son armée, sur deux colonnes. La plus grande partie de la cavalerie (10 escadrons) partit de Missiplar, tandis que 10 bataillons d'infanterie, 4 escadrons et toute l'artillerie, quittèrent Hassanlar, sous les ordres de Suchasaniet. Vers deux heures, les deux colonnes étaient réunies sur le plateau, que les Turcs avaient reconnu dès le 28 comme le point d'attaque probable de l'ennemi. Ils y avaient établi l'ouvrage N, mais ils n'avaient pas eu le temps de le finir, et, d'ailleurs, il était dominé par le plateau. Les généraux Simansky et Delingshausen enlevèrent l'ouvrage avec l'avant-garde et 2 bataillons du régiment d'Ukraine, sans éprouver de pertes sérieuses. La cavalerie, massée sur la droite, à *bb*, derrière l'infanterie, arriva en même temps et se plaça en bataille dans la seule plaine que présentent les environs. Dans cette position resserrée, ce corps fut bientôt attaqué de tous côtés. Les bandes turques, parmi lesquelles il y avait aussi de l'infanterie régulière, s'abritèrent derrière les arbres, et ouvrirent un feu meurtrier sur les masses russes. Le prince, pour avoir ses mouvements plus libres, jeta quelques bataillons dans la forêt sur sa droite. L'un d'eux, appartenant au régiment de Dujepr fut bientôt perdu de vue ; mais, par le feu soutenu qui s'éloignait de plus en plus, on pouvait conclure que l'ennemi était en retraite. Pendant ce temps, le régi-

ment d'Ukraine repoussa toutes les attaques faites sur le front de la redoute conquise; mais sur la gauche, une forte troupe d'infanterie turque avait occupé un profond ravin (11), et pour l'en chasser, il aurait fallu y descendre, ce qui aurait été pénible autant que dangereux. On se contenta donc de placer quelques pièces en batterie en arrière, au point *a*, pour maintenir l'ennemi de ce côté. Entre l'ouvrage N et le camp turc, il n'y avait qu'une forêt épaisse, de haute futaie, qui ne s'éclaircissait un peu que dans le voisinage immédiat de ce dernier. Aussitôt qu'on descendait du bord de la vallée où se trouvait la redoute, on n'avait plus aucune vue sur la contrée environnante, et il ne fallait pas songer à y placer de l'artillerie. On mit donc des deux côtés de la redoute N (c'est tout ce que l'espace permettait de faire) deux pièces de 12. Les boulets de ces pièces atteignirent le camp, distant de 1,500 pas, de même que les boulets turcs arrivèrent dans la position russe, mais sans aucun effet d'un côté ni de l'autre. Comme il n'était pas possible d'employer le reste de l'artillerie, elle fut laissée en arrière, sous bonne escorte, et l'on ne fit usage de la cavalerie que par petits détachements. Afin de trouver un meilleur emplacement pour son artillerie, le prince Eugène, blessé au bras par un coup de feu, ordonna au général Durnowo de se rendre avec deux bataillons du régiment d'Asof vers un endroit qui, vu du plateau, semblait être une éminence, et qui, en réalité, n'était qu'un groupe d'arbres plus élevés que les autres. Le général Durnowo rencontra l'ennemi dans le fourré, et le poursuivit avec un grand acharnement, malgré

les ordres reçus. Cette poursuite était d'autant plus dangereuse, qu'il avait encore l'ennemi sur ses derrières à *t*, et contre lequel il fallut envoyer un bataillon du 20e de chasseurs.

Dans ce moment, l'aide de camp Kuschelow apporta au prince un billet écrit au crayon, de la main de l'empereur, par lequel celui-ci engageait son lieutenant à pousser vigoureusement l'attaque, lui promettant la coopération la plus active du général Bistrom. Cet ordre de l'empereur fut aussitôt communiqué aux troupes, auxquelles on fit sentir que leur souverain attendait d'elles une action héroïque. Cette communication excita l'enthousiasme général, et tout le monde, officiers et soldats, demanda impétueusement à être conduit aussitôt contre les Turcs. On n'attendait plus que le rapport du général Durnowo, pour rapprocher l'artillerie autant que possible et pour lancer l'infanterie contre le camp turc; car, comme on croyait le général Bistrom déjà engagé, on pouvait d'autant moins hésiter à entreprendre ce mouvement en avant, qu'il ne fallait pas laisser se refroidir l'enthousiasme des soldats.

Tout à coup on aperçut sur la lisière du bois, immédiatement devant le camp ennemi, une ligne d'un feu très-vif de tirailleurs. On vit quelques Turcs fuir en toute hâte vers les redoutes et des troupes de soldats russes les suivre en désordre. C'était le régiment d'Asof qui, témérairement isolé, attaquait ce camp.

Ce régiment avait montré quelque indécision dans le combat de Kjotesch et en ressentait cruellement de

la honte. Un soldat auquel on avait demandé s'il appartenait au régiment d'Asof, avait répondu : « Dieu m'en garde ! » Le corps entier brûlait de se laver de cette tache, et une fois arrivé en vue des lignes ennemies, le général Durnowo n'avait pu retenir ses troupes, reçues par un feu meurtrier. S'arrêter sous ce feu aurait causé de grandes pertes sans aucune utilité, et se retirer en vue des Turcs est toujours une mesure dangereuse. Il ne restait donc à ce général d'autre parti à prendre que de se jeter impétueusement sur son adversaire, quoique l'éloignement de tout soutien ne laissât à cette entreprise hasardeuse aucune chance de succès. Deux aides de camp envoyés coup sur coup au général Durnowo, pour lui donner ordre de cesser ce combat partiel, ne le trouvèrent plus. Atteint par un coup de feu au front, cet officier général, vrai modèle d'un héros, était tombé aux premiers rangs de ses tirailleurs. Deux bataillons envoyés par le prince Eugène au secours du régiment d'Asof, n'arrivèrent que juste à temps pour couvrir sa retraite, lorsque poursuivi par une nuée d'ennemis, il abandonnait les retranchements si imprudemment attaqués.

Ayant ainsi perdu tout espoir de trouver un terrain convenable pour se servir de son artillerie et de sa cavalerie, il ne restait plus au général russe que d'avancer en masse avec toute son infanterie, et c'est ce qu'il fit.

Le général Simansky avait rallié le régiment d'Asof et l'avait joint aux premiers bataillons des régiments d'Ukraine et de Dujepr (le 2e bataillon de ce

dernier régiment, qu'on avait si longtemps cherché en vain, était enfin revenu de sa poursuite contre les Turcs). Le 2e bataillon d'Ukraine suivait en arrière comme soutien. Sur la gauche se trouvait le général Nostiz, avec le 20e de chasseurs et quelques escadrons des uhlans de la garde, pour tenir en respect les bandes turques à *t*, renforcées par la masse considérable des troupes des redoutes. Il n'y eut que deux bataillons du régiment d'Odessa qui restèrent sur le plateau pour garder les 36 pièces de canon.

Alors les cinq bataillons de l'aile droite s'avancèrent de nouveau, et engagèrent une lutte acharnée. Les retranchements n'offraient pas par eux-mêmes un obstacle sérieux, et un bataillon du régiment d'Ukraine réussit à y pénétrer; mais il ne put s'y maintenir contre les forces supérieures d'un ennemi qui, quoique peu discipliné, était dans la mêlée, corps à corps, au moins l'égal de son antagoniste. Les bataillons russes furent pris à revers par une sortie vigoureuse, et furent rejetés sur le reste de la colonne. La cavalerie turque fit en même temps une attaque contre les Russes, mais sans les entamer, et elle dut se retirer. Le général comte Nostiz se fraya un chemin à travers les buissons, pour arrêter sur la gauche, avec le 20e de chasseurs, une autre sortie ennemie, et il y réussit. Cependant les Russes ne purent plus pénétrer sur aucun point dans les retranchements turcs, malgré la résignation et le courage héroïque avec lesquels ils s'exposèrent au feu d'une terrible mitraille. Ils y perdirent beaucoup de monde; le général Simansky fut du nombre.

Quelques réserves et une attaque vigoureuse du corps placé à Galata auraient peut-être décidé en faveur des Russes cette tentative hardie contre Omer-Vrione. Le général Bistrom, qui se trouvait dans cette position avec 9 bataillons et 6 escadrons, au lieu de se tenir sur la défensive, aurait pu et aurait dû la quitter et attaquer l'ennemi. Les retranchements n'étaient qu'à 1,500 mètres de la face nord du camp ennemi, et le terrain, ouvert et uni, n'eût opposé aucun obstacle aux mouvements de ses troupes. Dans le cas le plus malheureux, sa retraite par Gebedsché, où il pouvait faire sa jonction avec le prince de Wurtemberg, était assurée. Battre Omer-Vrione, c'était d'ailleurs atteindre plus sûrement le but qu'on s'était proposé, en plaçant ce général à Galata, d'assurer l'investissement de Varna, qui ne pouvait être que fort imparfait de ce côté.

Le prince n'étant point soutenu par le général Bistrom et n'ayant pas de réserves à sa disposition, chercha à sauver le reste de ses troupes en faisant cesser le combat, ce qui n'était pas facile, les Turcs et les Russes étant mêlés de tous côtés; pourtant ceux-ci réussirent enfin à se retirer avec autant d'ordre que ce terrain entrecoupé le permettait, et à se concentrer dans la petite plaine, près du retranchement turc enlevé la veille à *e*.

Les Turcs, qui avaient eux-mêmes fait de grandes pertes et qui n'étaient pas sans inquiétude sur les mouvements ultérieurs de leurs adversaires, n'osèrent quitter leurs retranchements que lorsqu'il leur parut bien évident que les Russes avaient renoncé

à les attaquer. Les quelques cavaliers isolés qui se mirent alors à la poursuite de l'ennemi n'entreprirent rien de sérieux contre lui.

La perte des Russes, dans ce combat, se montait à environ 1,400 hommes. Leur chef avait été blessé et deux généraux tués. Du seul régiment d'Asof, on avait enterré dans la même fosse, après le combat, le général major commandant, le colonel, deux chefs de bataillon, deux capitaines et cinq lieutenants. En général, le soldat russe s'était conduit dans cette occasion avec une bravoure extrême.

Dans la nuit, le prince se retira avec son corps sur Hassanlar, la position au milieu de la forêt, en face de l'ennemi, n'étant point tenable plus longtemps, surtout parce que l'eau y manquait totalement; 6 bataillons et 4 escadrons de ce corps furent envoyés au général Bistrom. Cet officier, dont la position avait inspiré des craintes sérieuses, reçut encore de nouveaux renforts de Varna, et on lui envoya de Schumla la 3e brigade de la 19e division, que le prince de Wurtemberg avait demandée sans pouvoir l'obtenir.

Le prince lui-même, avec 4 bataillons et quelques escadrons, alla occuper la position d'Osmandschik, entre Hassanlar et Gebedsché, afin d'être à même, au besoin, de porter plus promptement secours au général Bistrom. Il demanda des renforts, pour renouveler son attaque contre le camp d'Omer-Vrione; mais toutes les troupes disponibles ayant été envoyées à ce général, on dut encore lui répondre par un refus.

L'attaque contre la position de Kurt-Tépé nous apparaît comme une des actions les plus brillantes de

cette campagne. Elle échoua, il est vrai; mais la bravoure extraordinaire déployée par les soldats russes produisit l'impression la plus profonde sur leurs adversaires, impression qui, par la suite, contribua grandement au succès final de la campagne. Ce combat nous fournit aussi une nouvelle preuve que l'obéissance passive, même dans les positions les plus critiques, est la première qualité d'un militaire. Le prince de Wurtemberg, forcé, contre sa conviction, d'exécuter cette attaque, n'hésita pourtant pas un instant lorsqu'il ne lui resta plus qu'à obéir à des ordres supérieurs, et déploya alors la plus grande énergie. N'ayant pour toute réserve que 2 bataillons, il engagea avec le reste de ses troupes un combat des plus meurtriers, dont tout le poids tomba sur l'infanterie, qui, privée du concours efficace de la cavalerie et de l'artillerie, combattit néanmoins avec un courage héroïque.

En soumettant à un examen critique la conduite militaire tenue des deux côtés, il nous paraît, en ce qui concerne le quartier général russe, que c'était vouloir obtenir le but sans en donner les moyens, que de ne pas accorder au prince Eugène les renforts demandés. Attendant d'un jour à l'autre la chute de Varna, le corps assiégeant devait voir avec inquiétude Omer-Vrione s'approcher pour débloquer la place, ce qui aurait mis en question le succès de toute la campagne. Il ne fallait donc pas s'en rapporter aux informations du général Suchasaniet sur la force des Turcs à Kurt-Tépé, d'autant plus qu'on connaissait les intentions du grand-visir de détacher un corps de

12 à 16,000 hommes vers Omer-Vrione. Au quartier général russe, on croyait que ces renforts n'avaient pas encore quitté le camp du grand-visir, et que par conséquent on devait se hâter d'attaquer auparavant, tandis que le prince de Wurtemberg jugeait, d'après l'étendue du camp ennemi, qu'ils y étaient déjà arrivés. Il aurait donc été plus sage de retirer de Galata tout le corps de Bistrom, qui ne pouvait pas empêcher les Turcs d'avancer sur Varna, et de le joindre à celui du prince. Bien plus, si l'on considère que la réussite complète de l'attaque contre le pacha aurait probablement décidé du succès de toute la campagne, on reconnaîtra qu'il aurait fallu réunir aussi la garnison de Pravady, en partie du moins, au corps du prince; ce corps, porté ainsi à 15,000 hommes, aurait peut-être repoussé l'armée turque à Kurt-Tépé, comme il avait entrepris de le faire. Alors même qu'après la dispersion de cette armée, une partie des fuyards se seraient jetés dans la place, la présence de cette foule indisciplinée, démoralisée par sa défaite, n'aurait fait qu'accélérer la chute de Varna.

Quant aux généraux turcs et à leur stratégie, ils sont peu dignes d'éloges, surtout le grand-visir, qui ne paraît pas avoir compris l'importance de la situation; car autrement, il n'aurait pas envoyé son lieutenant Omer pour débloquer la place, mais il y serait allé lui-même. La saison favorable aux opérations militaires dans ces pays étant près de finir, il n'était plus temps de tenir en réserve les forces disponibles de la Porte; on devait s'attendre à chaque instant à une

crise décisive pour l'issue de la campagne, et le moment était venu de faire servir jusqu'au dernier soldat à rendre le résultat de cette crise favorable à la Turquie.

Sans aucun doute, le grand-visir avait composé le corps aux ordres de son lieutenant, de la plus grande et de la meilleure partie de ses troupes ; car le reste, avec lequel il alla camper à Derwisch-Jowann, où il fit établir quelques mauvais ouvrages de campagne, méritait à peine le nom d'armée. Mais dans une journée aussi décisive que celle du 30 septembre, la seule apparition de quelques milliers de spahis sur les derrières du faible corps commandé par le prince Eugène, aurait été d'une grande importance.

Quant à Omer-Vrione, nous le voyons, dans une entreprise purement offensive, se retrancher chaque nuit dans son camp. Ce procédé était sans doute conforme aux traditions militaires des Turcs et au sentiment de leur infériorité vis-à-vis des Russes en rase campagne ; mais pourtant la conscience de la grande supériorité numérique de son armée et le but qu'il s'était proposé, devaient l'affranchir de l'observation de cette règle. Après l'heureuse issue du combat du 26, et avant que le prince de Wurtemberg eût pu concentrer son petit corps, le pacha, avec beaucoup de justesse de coup d'œil, s'était porté contre la position du général Bistrom à Galata, et si les Turcs avaient réussi à forcer cette position sur le front ou sur l'aile droite, la division russe était perdue, et la communication avec Varna se trouvait complétement établie. Toutefois, comme on devait alors compter sur

une résistance opiniâtre de l'ennemi, ce n'était pas assez du combat de quatre heures livré le 28, tandis que c'était trop pour une simple reconnaissance.

La position de Kurt-Tépé était fort bien choisie pour les exigences de la situation. De là Omer-Vrione pouvait renouveler l'attaque sur Galata, et, selon ce qui lui aurait semblé le plus convenable, s'avancer vers Gebedsché, Devno et Pravady, ou bien s'étendre jusqu'à la langue de terre située entre l'étang de Devno et la mer. Mais l'un ou l'autre de ces partis devait être exécuté promptement, et tout avantageux qu'était ce point pour l'offensive, il n'était nullement bien choisi pour s'y arrêter longtemps, attendu que le corps ottoman y était placé au milieu d'une forêt épaisse, et avait sa ligne de retraite menacée et même déjà coupée. Se retrancher à Kurt-Tépé était donc un nonsens stratégique. Pourtant il arriva aux Turcs ce qu'ils pouvaient désirer le plus : ils furent attaqués dans leurs retranchements inaccessibles.

Mais comment qualifier la conduite d'Omer-Vrione dans la situation si brillante où il se trouvait, après que ses Arnautes eurent victorieusement repoussé les attaques des Russes? C'était le moment le plus décisif de toute la campagne, et il n'en profita pas. Il pouvait alors, sans aucun doute, et même dès le 27, se mettre en communication avec Varna, car les trois redoutes établies par le général Golowin pour empêcher la garnison de la place de passer entre l'étang de Devno et la mer, étaient bien défendues du côté de la place, mais n'étaient pas tenables contre une attaque venant du côté méridional. Le pacha, oc-

cupant le général Bistrom par une fausse attaque, pouvait lancer ses troupes légères contre ces ouvrages, qui n'étaient guère en état de résister. En tout cas, leurs garnisons n'auraient pu s'opposer à ce qu'une division de l'armée turque se frayât un chemin vers la forteresse, et tout indique que cette opinion était partagée au quartier général russe. Mais des renforts partiels auraient-ils réussi à sauver Varna ? On n'y manquait ni de munitions, ni de vivres, ni même de défenseurs. Le courage de la garnison n'était point encore ébranlé, et la place n'était nullement réduite à l'extrémité. Joussouf-Pacha avait bien assez de soldats pour défendre les brèches, mais non pour tenter une sortie ni pour attaquer et chasser l'ennemi sur le front nord. Cependant, pour en venir à bout, ce n'était pas assez d'une faible partie de l'armée d'Omer-Vrione; celui-ci devait se jeter dans Varna, avec toutes ses troupes, par les portes du sud et déboucher par celles du nord, opération possible, si l'on considère que la garnison turque occupait encore les logements au delà du fossé et sur le flanc de la ligne d'attaque des Russes. D'après ce qui précède, Omer-Vrione aurait dû suivre, à Osmandschik, le corps du prince de Wurtemberg, affaibli par les pertes essuyées dans le combat et par les détachements qui en avaient absorbé plus de la moitié, se jeter sur lui, et après l'avoir écrasé avec des troupes dix fois supérieures en nombre, ou au moins l'avoir repoussé, se porter sur Gebedsché, tourner l'étang de Devno et arriver ainsi, le 2 ou le 3 octobre, sur les derrières du corps d'investissement russe, qui alors ne comptait guère que

10,000 combattants. Sans nous occuper de savoir si le pacha, même trois fois supérieur au corps principal de l'armée russe, aurait battu son adversaire en rase campagne, nous admettons que le corps d'investissement étant forcé de faire face à l'ennemi du dehors, la garnison, dans une attaque générale entreprise au même moment, aurait pu détruire les ouvrages d'attaque et enlever peut-être les pièces des batteries, ce qui aurait indéfiniment remis le succès du siége. En faisant cette hypothèse, nous avons naturellement supposé que le séraskier, à Schumla, observait de près les mouvements des Russes devant cette position, et les aurait suivis si leur armée eût abandonné ses lignes pour se porter en masse sur Varna.

Quant au corps d'investissement de Schumla, il avait été réduit à 34 bataillons et à 24 escadrons qui, ayant perdu beaucoup de monde sur le champ de bataille et dans les hôpitaux, ne comptaient plus guère que 10,000 hommes. Hussein-Pacha, même après que le corps d'Omer-Vrione eut quitté le camp, en avait encore au moins le double sous ses ordres; il aurait donc bien pu prendre le parti que nous venons d'indiquer.

Si l'entreprise d'Omer-Vrione sur Varna avait réussi, les Russes auraient été obligés de se retirer sur le Danube, et pour prix de tout une campagne et de tant de sacrifices, ils n'auraient eu que la possession d'une seule place sur la rive gauche de ce fleuve.

Mais Omer-Vrione ne fit rien de ce qu'il devait faire. Il resta onze jours inactif dans ses retranchements au milieu de la forêt, d'où il put entendre

l'éclat des mines que les assiégeants firent sauter l'une après l'autre, voir les travaux de siége et l'assaut que les Russes donnèrent à la place. Enfin, à l'aspect de leur drapeau flottant sur les murs de la ville conquise, il fit une retraite précipitée, comme s'il était surpris par un événement amené par sa propre inertie.

Malgré la défense vigoureuse qu'opposa la garnison, les Russes avaient réussi, à force de mines, à détruire tout un front de la place. Les plus vaillants défenseurs étaient tombés, soit dans les nombreuses sorties, soit dans la défense héroïque du fossé; l'immobilité du pacha d'Albanie enleva à la brave garnison son dernier espoir, et elle n'hésita plus à suivre l'exemple que lui donna son commandant en chef, Joussouf-Pacha.

Dans l'après-midi du 10 octobre, ce pacha, suivi d'une partie de la garnison, alla dans le camp russe et se rendit à discrétion. Les détails sur les négociations qui ont précédé cette trahison et sur les moyens employés pour l'amener, n'ont jamais transpiré dans le public. Ce qu'il y a de certain, c'est que rien ne s'opposait à une plus longue défense de la place (1) ; aussi le capitan-pacha Isset-Mehmed ne voulut-il jamais prendre part à cette capitulation honteuse. Il se retira, avec 300 hommes restés fidèles à leur drapeau, dans l'intérieur de la citadelle, et jura de s'y

(1) Il faut chercher peut-être les motifs de la conduite de Joussouf dans un désir de vengeance ; car, par suite d'une intrigue de palais, le Divan avait résolu sa destitution et la confiscation des terres considérables qu'il avait en Roumélie, et cela pendant qu'il se défendait bravement à Varna.

faire sauter avec tous ses hommes plutôt que de se rendre.

Sur les indications personnelles de Joussouf, les Russes ouvrirent le feu de toutes leurs batteries sur la ville aussitôt que le pacha fut arrivé dans leur camp, ce qui détermina le reste de la garnison et un grand nombre d'habitants à la quitter et à suivre le pacha; mais elle ne fut occupée par les Russes qu'au moment où le capitan-pacha, qui avait obtenu d'en sortir librement, se fut retiré avec son petit nombre de braves.

La défense de Varna avait duré quatre-vingt-neuf jours à compter du premier jour d'investissement, soixante-dix jours depuis les premiers travaux de siége, et vingt-sept depuis l'ouverture d'une brèche praticable. Ainsi, sa garnison avait tenu trois fois plus longtemps que celle de Braïlow.

La force de cette garnison, en y comprenant les différents renforts qui lui étaient successivement parvenus, s'était montée à 20,000 hommes, c'est-à-dire qu'elle ne dépassait guère alors celle de Braïlow; mais vers la fin du siége, elle était réduite au tiers de ce nombre, car Joussouf-Pacha emmena avec lui à peu près 7,000 hommes. Sans la trahison de Joussouf et sans l'opiniâtre inactivité d'Omer-Vrione, cette vaillante garnison aurait certes bien pu se faire jour à travers le corps de Bistrom pour atteindre le camp des Turcs à Kurt-Tépé, et rien n'aurait ensuite empêché cette troupe réunie d'effectuer sa retraite vers le Kamtschik.

Les Russes, pendant tout le cours du siége, avaient

consommé 2,500 quintaux de poudre, dont les charges énormes des mines avaient absorbé une grande partie. Sans compter les munitions, il est vrai peu importantes, de l'artillerie de campagne, on avait employé 37,000 boulets, 2,500 cartouches de mitraille et 8,600 bombes. Ainsi, l'on avait tiré sur la place à peu près 50,000 coups, c'est-à-dire trois fois plus que contre Braïlow. Aussi pas une maison n'était restée intacte, et le quartier des Chrétiens, qui avoisinait le front d'attaque, n'était plus qu'un monceau de ruines. Les Russes ne trouvèrent dans la place que 162 pièces de canon, tandis que Braïlow en avait eu 300. De leur côté, ils n'avaient pu mettre en batterie que 65 pièces, dont 8 mortiers, 23 pièces de gros canons de navire et 34 pièces de campagne. Le véritable parc de siége n'arriva que lorsqu'on n'en eut plus besoin. L'armée de siége, comparativement si faible, puisqu'elle ne comptait que 55,000 hommes, avait fourni 700 travailleurs par jour, ou moitié moins qu'à Braïlow. On ne connaît pas les pertes en hommes essuyées par cette armée; on ne peut guère les estimer à moins de 5 à 6,000 hommes. Toutes les armes avaient fait leur devoir; mais l'artillerie de marine qui avait fait le service dans les batteries, les matelots de la flotte qui avaient exécuté les travaux, et la 3e brigade de la 7e division, employée à couvrir ces travaux, méritent une mention particulière.

Les Turcs avaient prouvé cette fois encore que toutes les connaissances spéciales des travaux d'un siége régulier leur manquaient. Ils négligèrent de

renforcer leur artillerie sur le front attaqué avant que les batteries de siége fussent élevées, et ils ne surent pas non plus faire un usage raisonné des contre-mines. En revanche, ils déployèrent un courage inébranlable derrière de faibles remparts qui, établis sans système et sans règle, furent défendus par eux jusqu'au dernier moment.

La résistance que la garnison opposa dans le fossé, et son opiniâtreté à se maintenir encore trois semaines après que trois brèches praticables furent faites dans l'enceinte principale, sont au-dessus de tout éloge. Certes, la défense de Varna a le droit d'être mentionnée parmi les faits les plus glorieux de l'histoire des guerres, et elle présente un intérêt tout particulier par la manière dont les assiégés ont disputé le terrain d'attaque en dehors des ouvrages de la place.

Mais, d'un autre côté, la persévérance et l'adresse avec lesquelles l'assaillant, disposant de moyens si insuffisants, a vaincu toutes les difficultés, méritent aussi d'être appréciées. Les noms des généraux Mentschikoff et Woronzow, et des généraux du génie Trousson et Schilders doivent surtout être mentionnés en cette occasion. La présence de l'empereur, qui, comme grand-duc, avait longtemps présidé le corps du génie, exerça en outre une grande et salutaire influence sur la marche du siége.

Omer-Vrione, comme nous l'avons dit plus haut, s'était retiré en toute hâte, après la reddition de Varna, derrière le Kamtschik. Le prince Eugène, avec ses 4 bataillons et ses 10 escadrons, ne pou-

vait se rapprocher tout à fait de la ligne de retraite de l'ennemi, et était encore moins en mesure de la lui couper d'une manière absolue. Mais aussitôt qu'il fut informé du mouvement de retraite du pacha, il lança à sa poursuite les généraux Jefreimow et Nostiz avec les Cosaques et 2 escadrons de la garde. Ils atteignirent l'ennemi non loin du passage du Kamtschik, et un combat de cavalerie s'engagea au milieu de la forêt, où les deux généraux russes furent blessés et 40 soldats tués.

L'avant-garde du général Bistrom, qui avait aussi suivi l'armée turque en retraite, la joignit également avant qu'elle eût passé le fleuve, lui prit un drapeau et lui fit quelques prisonniers. Ainsi, le 11 octobre au soir, le prince de Wurtemberg avait à Petrikjoï 14 bataillons et 16 escadrons, et comme Omer essaya de se maintenir sur la rive gauche du Kamtschik, le prince l'attaqua le 15 avec les brigades Delingshausen et Sumarakoff et une partie de la cavalerie de la garde, aux ordres du général Tschitscherin. Le 37e et le 38e de chasseurs eurent à soutenir un combat acharné; mais à la fin les Turcs furent rejetés avec une perte considérable dans leurs retranchements de Derwisch-Jowann, situés au delà du fleuve. Le lendemain, le pacha les quitta, n'y laissant qu'une faible garnison dans les blockhaus, et se retira avec le reste de son armée à Aïdos.



CHAPITRE X.

Investissement de Silistria.

La position stratégique de Silistria est aussi importante que sa position topographique est défavorable à une bonne défense de la place. Démolie après avoir été prise par les Russes en 1810, cette forteresse s'était relevée de ses ruines, et en 1828, elle renfermait 20,000 habitants (1).

Silistria (*Voy. le plan*) forme à peu près un demi-cercle dont le diamètre, de 2,000 mètres environ, est tourné vers le Danube. La place est entourée de dix fronts de fortification, chacun à peu près de 550

(1) Actuellement (1840) les trois quarts de l'espace renfermé par les remparts sont en friche ou couverts de décombres. Une nouvelle ville s'élève, il est vrai, mais elle n'a guère plus de 4,000 habitants qui, pour la plupart, se sont établis dans le faubourg de Wolna, situé à l'est de la ville, près du fleuve. Dans l'intérieur des remparts, on ne voit que quelques rues et quelques maisons isolées, ainsi que les huttes élevées par les Russes le long des courtines, au milieu des ruines du siége. Les ouvrages sont d'ailleurs restés comme ils étaient alors, et les Russes auraient eu tort d'y changer quelque chose. Lors de la visite que le sultan Mahmoud fit à Silistria, en 1836, les quatre brèches faites dans les bastions Ordu et Muftiereh-Tabiassi n'étaient pas encore réparées.

mètres; à l'exception des deux redoutes de Liman et de Tschengell-Tabiassi, destinées surtout à battre le Danube, elle n'avait ni ouvrages extérieurs permanents ni chemin couvert, mais seulement quelques logements élevés à la hâte devant les portes de la ville, et qui étaient commandés directement par le terrain environnant. Le glacis avait de 2 à 4 pieds d'élévation ; le fossé, de 8 à 10 pieds de profondeur. L'escarpe et la contrescarpe étaient entièrement revêtues en pierres calcaires. Le parapet avait 8 pieds de hauteur et 20 pieds d'épaisseur, et était bordé, le long du talus extérieur, d'une ligne de palissades. Le talus extérieur du parapet des bastions était couvert de fascines et celui des courtines était gazonné. Les bastions contenaient 10 pièces tirant par des embrasures ; il y en avait 4 sur chaque face et une seulement sur chaque flanc. La ligne du fossé, déjà très-courte, était donc mal défendue par le feu de la place. Deux portes s'ouvraient vers le fleuve et deux du côté de la terre (1). Le fossé ne pouvait être submergé, car il est au-dessus du niveau du Danube et aucun ruisseau ne s'y jette; mais, pour se garantir des mines de l'assiégeant, on y avait creusé une cunette sèche.

Les hauteurs environnantes sont assez considérables, et deviennent d'autant plus dangereuses pour la place qu'elle n'a que 8 à 9 pieds de commandement. Le plateau de la Bulgarie, élevé de 200 pieds environ, s'étend jusqu'à 1,500 mètres de l'enceinte principale, où il s'abaisse vers le Danube par une

(1) Il n'en existe plus aujourd'hui qu'une seule, celle de Stamboul-Kapou.

pente insensible et qui permet de s'y placer partout avec de l'artillerie. A 800 mètres du bastion Muftiereh, on découvre de ces hauteurs tout l'intérieur de la place, jusqu'au pied du front tourné vers le fleuve. Une batterie établie à cet endroit prendrait à revers les trois fronts à l'est de la place, et du point D, on voit et l'on peut enfiler les deux fronts situés au sud-ouest. Sur cette pente, dont le pied n'est éloigné que de 200 mètres de l'enceinte de la place, l'assaillant peut établir ses batteries comme bon lui semble, pour les faire jouer jusqu'à la fin du siége. Le Danube n'a qu'une largeur de 1,000 mètres, et le feu venant de la rive gauche doit naturellement inquiéter beaucoup la place. De ce qui précède, il résulte que Silistria ne pourra être transformée en véritable place forte, que lorsqu'on élèvera quatre ouvrages détachés et assez considérables sur les points A, B, C et D, plus une tête de pont sur la rive gauche du Danube, en face de la ville (1).

Nous avons déjà dit plus haut qu'une partie du corps du général Roth, qui depuis le commencement de mai était resté inactif dans la Valachie, avait été dirigée sur Silistria. Le 21 juillet, ce général, accompagné de la 4e division de lanciers et de la 16e d'infanterie, comprenant 16 escadrons, 12 bataillons, 36 pièces, et comptant 10,000 hommes, était arrivé devant cette place. A la même époque, le gros de

(1) Les traités existant aujourd'hui entre la Russie et la Turquie s'opposent à l'établissement de cette tête de pont, qu'en cas de guerre il faudrait remplacer par un ouvrage provisoire; mais, quant aux forts, le sultan Mahmoud avait bien l'intention de les faire construire, et il n'en fut empêché que par le manque de ressources financières.

l'armée, comme on le sait, atteignait Schumla, et le corps d'Uschakow Varna. Mais, de même qu'eux, le corps du général Roth était trop faible, et n'avait point surtout d'artillerie de siége. Nous avons dit aussi que les Russes avaient été assez imprévoyants pour n'emmener qu'un parc, dans une campagne où l'on pouvait avoir quatre siéges à faire en même temps.

La garnison de Silistria était nombreuse; elle consistait principalement dans les habitants armés de la ville et des environs, au nombre de 6 à 7,000. En outre, une grande partie des garnisons de Braïlow, de Touldscha, de Matchin et de Hirsowa, s'étaient rendues dans cette place, de sorte qu'au commencement du siége les forces des assiégés dépassaient de beaucoup celles des assiégeants. Les rapports russes les portent à 22,000 hommes, chiffre évidemment exagéré. Aussi, à l'approche de leurs ennemis, les Turcs ne tardèrent pas à engager une série de combats ; mais l'avantage ne fut pas de leur côté.

Le général Roth crut devoir se borner d'abord à prendre une position purement défensive sur les hauteurs que nous venons de décrire. Les Turcs, par des sorties entreprises tous les jours, du 23 au 25 juillet, cherchèrent à s'y opposer ; mais ils n'y purent réussir, les Russes ayant pour eux l'avantage du terrain.

Les lignes du général Roth consistaient en une suite d'ouvrages, soit ouverts, soit fermés à la gorge (*Voy. les* n^{os} *1 à 13 du plan*), éloignés de la place d'environ 2,000 mètres, et dont l'extrême droite s'appuyait, par une redoute, sur le Danube. Un peu plus

sur la gauche, les hauteurs étaient encore au pouvoir des Turcs.

Pendant quatre semaines, les deux adversaires se trouvèrent en face l'un de l'autre, sans aucun autre résultat que de petites escarmouches. Enfin, le 28 août, les assiégeants attaquèrent les hauteurs près de A et B, que les Turcs occupaient. Le combat commença à minuit et dura jusqu'après midi. Les Turcs, qui trois fois étaient revenus à la charge et trois fois avaient été repoussés, durent définitivement céder cette position. Ils perdirent dans cette attaque, dit-on, 600 hommes, tandis que les Russes accusent eux-mêmes avoir eu 72 hommes tués et 312 blessés, dont deux colonels de cavalerie.

La position russe fut ensuite complétée par des ouvrages jusqu'au n° 18; mais l'aile gauche se tint à une distance de près de 4,000 mètres de la place et de plus d'un quart de mille du fleuve, le terrain, uni près de cet endroit, étant parfaitement commandé par la place et par l'ouvrage extérieur de Liman-Tabiassi. Par ce qui se passa le 11 septembre, nous voyons clairement que l'investissement de la place, dans la direction la plus importante, vers Rustschuk et Schumla, n'était point complet. Ce jour-là, un corps de 5,000 Turcs, venant du côté de Rustschuk, avait rejoint les troupes de la place envoyées à sa rencontre. Une attaque sur les redoutes et sur la cavalerie du général Kreutz n'eut d'autre suite qu'une perte, pour les Russes, de 8 officiers et de 158 hommes.

La ligne de circonvallation était protégée contre les sorties de la garnison par les hauteurs qu'elle oc-

cupait ; mais son étendue, de plus de trois quarts de mille, ne permettait pas de la garnir suffisamment de défenseurs. En outre, deux vallons profonds la coupaient en deux, et elle n'aurait guère pu résister à une attaque sérieuse faite par une armée de secours.

Les 2e et 3e escadres de la flottille russe, fortes de 36 bateaux, étaient arrivées dès le 10 août près de Silistria. Il eût été de la plus grande importance de rétablir les communications avec la rive valaque, au moyen d'un pont de bateaux ou de radeaux. Il y avait en abondance sur cette rive les bois nécessaires aux travaux du siége, tandis qu'il fallait aller les chercher sur la rive droite à plusieurs milles de distance. Un pont aurait assuré les subsistances de l'armée de siége, et, en cas de malheur, en aurait facilité la retraite, car sans cela il fallait franchir 15 milles en pays ennemi avant d'atteindre Hirsowa. Les matériaux pour la construction d'un pont auraient pu être amenés par l'Ardschitsch et par le bras de la Bortesa. Mais on dirait que toutes les forces de l'armée russe étaient annihilées vers la fin de la campagne de 1828. Avant tout, il aurait fallu chasser la flottille turque, forte de douze bateaux ; les Russes pouvaient le faire d'autant plus facilement qu'ils occupaient la rive gauche, distante seulement de 1,000 mètres ; on ne tenta rien de pareil.

Le 15 septembre, les deux divisions du 6e corps reçurent l'ordre de se rendre au camp de Schumla ; elles furent remplacées devant Silistria par le 2e corps d'armée, commandé par le général Tscherbatoff. Après le départ du général Roth, Achmet-Pacha,

le brave défenseur de Silistria, fit en personne une sortie avec 4,000 hommes, et engagea un combat qui fit couler beaucoup de sang de part et d'autre.

En n'estimant qu'à 18,000 hommes la force du 2e corps, qui venait, de l'intérieur de la Russie, rejoindre le corps d'investissement, celui-ci était alors bien supérieur en nombre aux assiégés. Et pourtant, pendant les quatre semaines qui suivirent, on ne fit rien de décisif pour amener la chute de Silistria. Le général Tscherbatoff étant tombé malade, le général Langeron prit le commandement en chef des troupes d'investissement. L'artillerie de siége se montait, dit-on, à 120 pièces; mais les munitions manquaient. En même temps, les maladies firent des ravages de plus en plus grands parmi les troupes nouvellement arrivées, et, pour comble d'infortune, il y eut une véritable disette. Selon les journaux, les Russes doivent avoir perdu 500 hommes dans les deux journées du 4 et du 5 novembre seulement. A Schumla, Hussein-Pacha n'avait rien entrepris d'important depuis le milieu d'avril. Un de ses détachements menaçait Basardschick, où se trouvaient les hôpitaux. On ne put lui opposer qu'une seule compagnie, qui fut anéantie tout entière; mais son entreprise contre la ville n'eut point de succès. Une sortie qui eut lieu le 11 octobre n'amena pas non plus de résultat. Le 16 octobre, le général Roth, avec le 6e corps, quitta Schumla pour se porter sur Kosludscha par Jenibasar et Turc-Arnautlar; le général Rudjewitch, avec le 3e corps, se rendit, au contraire, de Schumla à Silistria. Les Russes, en quittant le camp de

Schumla, ne furent d'abord que mollement poursuivis; mais, le 19 octobre et les jours suivants, un détachement turc, fort de 8,000 hommes, engagea avec eux des combats d'arrière-garde assez vifs dans les environs d'Aïdochda ou Aïdogda. Les Russes, d'après leur propre aveu, firent une perte de 800 hommes, et furent obligés de laisser leurs bagages en arrière.

Après l'arrivée de l'armée de Schumla, le corps d'investissement de Silistria pouvait se monter à environ 30,000 hommes, formés en deux corps d'armée. On avait eu d'abord l'intention de maintenir le blocus de la place pendant l'hiver, mais on dut bientôt abandonner ce projet. Des pluies torrentielles inondèrent les tranchées et détrempèrent le terrain, et l'on eut à supporter un froid de 8° Réaumur. A cette pluie succéda bientôt une neige abondante qui couvrit les batteries, ainsi que les huttes en terre où logeaient les soldats russes. Le Danube charriait des glaçons, ce qui, en interrompant les communications avec la rive gauche, suspendit l'arrivée des vivres et des munitions, dont le manque se faisait déjà sentir dans le camp russe. Le 3e corps, après les immenses fatigues et les énormes pertes essuyées dans cette campagne, avait besoin avant tout de se reposer dans des quartiers d'hiver. Après avoir inutilement bombardé la place pendant quarante-huit heures, on résolut d'en abandonner tout à fait l'investissement. Une faible portion seulement des troupes pouvant être transportée dans des barques sur la rive gauche, le reste opéra sa retraite par un pays dévasté et sur des routes

tellement défoncées et détrempées par la pluie, qu'il fallait souvent employer tous les hommes d'un bataillon pour en retirer une seule pièce de gros calibre. On comprend donc que, dans de pareilles circonstances, on ait dû abandonner une partie de l'artillerie dans les batteries élevées devant la place, tandis qu'une autre partie tomba entre les mains de l'ennemi, qui poursuivait avec vigueur.

L'exacte vérité est difficile à démêler dans cette affaire. Les Turcs, dont les officiers supérieurs n'avaient pas eux-mêmes une idée fort nette des événements militaires, en rendent compte avec une telle emphase qu'on ne peut pas discerner ce qui est vrai ou faux. Les Russes, au contraire, semblent avoir eu de bonnes raisons pour ne rien publier sur cette campagne. Nous ne pouvons donc en juger que d'après les faits isolés qui ont transpiré et le résultat général des événements, et nous devons dire que ce soi-disant siége de Silistria, en 1828, doit être considéré comme un des faits militaires les plus mal conçus et les plus mollement exécutés.

L'un des trois corps d'armée dont on pouvait disposer à l'ouverture de la campagne avait été dirigé sur la Valachie, où cependant il n'y avait rien de sérieux à faire. Le 6e corps avait reçu l'ordre de passer le Danube près d'Oltenitza, en face de Turtokaï. Cette entreprise était sans doute difficile, mais moins cependant que le passage à Satunowo, et elle échoua. D'ailleurs, on aurait dû prévoir que ce corps, même en admettant qu'il eût réussi à jeter un pont, ne pouvait pas s'avancer dans la Bulgarie avant que le 3e

corps fût arrivé au moins près du mur de Trajan. Il aurait mieux valu assurément adjoindre au 3e corps, dès le commencement de la guerre, les 10,000 hommes du 6e corps qu'on dut employer plus tard pour soutenir l'offensive sur la rive droite du fleuve. Malgré la lenteur avec laquelle le 3e corps s'avançait, le général Roth serait arrivé sous les murs de Silistria dès le 28 juin, c'est-à-dire quatre semaines plus tôt qu'il ne le fit, et dans un moment où la place n'était en quelque sorte défendue que par ses habitants, puisque la brave garnison de Braïlow ne s'y était pas encore retirée. Dans le premier moment, il n'était pas impossible de tenter, avec ces 10,000 hommes et leurs 50 pièces, un coup de main hardi, dont le succès aurait été de la plus grande importance pour l'issue de la campagne; car, en 1809, la place, quoique attaquée avec des forces peu imposantes, n'avait résisté que cinq jours.

Braïlow ayant succombé le 18 juin, le parc de siége de 100 canons employé contre cette place était devenu disponible dès cette époque, et l'on ne peut s'expliquer comment le corps d'investissement avait pu manquer d'artillerie de siége. L'histoire de ce parc est enveloppée de mystère; on ne peut dire ce qu'il devint, car nous le verrons manquer partout dans la suite. Il paraît que quelques pièces furent transportées à Varna, à Silistria et même à Schumla. A Varna, elles n'arrivèrent que plusieurs mois après la reddition de la place, et à Silistria on ne les reçut qu'au moment même où l'on aurait été bien aise d'en être débarrassé. Cependant, la distance de Braïlow à Si-

listria n'est que de 20 milles et les moyens de transport ne manquaient pas : on trouve en Valachie des chevaux et des bœufs en quantité suffisante pour effectuer un transport sur les routes qui longent les deux rives du Danube. D'ailleurs, on aurait pu expédier ce parc par eau, car la flottille russe était tellement supérieure à celle des Turcs, alors réfugiée sous les murs de Silistria, qu'on n'avait à craindre d'elle aucune espèce de résistance. En comptant quinze jours pour faire les réparations et les préparatifs nécessaires, vingt jours pour faire une route d'autant de milles, ce parc pouvait arriver devant Silistria en même temps que le corps du général Roth.

On aurait dû opérer avec d'autant plus d'énergie contre Silistria, que la prise de cette place eût donné aux Russes une base d'opérations assurée, et rendu l'armée de siége disponible pour les autres points, tels que Schumla et Varna, où sa présence était nécessaire.

L'insuffisance des moyens d'attaque ressortit encore davantage devant cette dernière place, dont la position plus forte et les ouvrages plus importants présentèrent à l'assiégeant de plus grandes difficultés. Jusqu'au 8 septembre, la garnison y avait été bien plus forte que le corps d'investissement, et cependant l'attaque avait été faite avec une telle énergie que, même avant l'arrivée de la garde, les travaux s'étaient approchés jusqu'à 50 mètres de la place, dont l'escarpe avait déjà été fort entamée.

L'investissement de Silistria était infiniment plus

facile que celui de Varna, et pourtant il resta incomplet. La flottille du Danube comprenait 16 bateaux armés chacun de 3 pièces de gros calibre. Au besoin, on aurait pu, comme on l'avait fait devant Varna, employer ces 48 pièces dans les batteries, puisque les autres bâtiments, quoique armés d'une seule pièce, étaient encore assez forts pour s'opposer aux entreprises de la flottille turque. Au lieu de cela, on ne s'était approché en deux mois, avec l'artillerie, qu'à 1,500 mètres de la place, et qu'à 700 mètres avec la tranchée de tirailleurs. Cependant, après l'arrivée du 3e corps, vers la mi-octobre, le nombre des pièces d'artillerie ne dut pas être moindre de 300, dont 100 à peu près d'artillerie de campagne. Mais toute cette artillerie, à la vérité, embarrassa plus qu'elle ne servit, puisqu'on manqua de munitions. C'est ce qui nous fait penser que beaucoup d'événements qui, dans cette guerre, semblent provenir d'un manque d'énergie de la part des Russes, doivent être attribués à d'autres causes.

CHAPITRE XI.

Faits militaires en Valachie.

Il nous reste à jeter un coup d'œil rétrospectif sur les événements qui se sont passés dans la Valachie depuis le commencement de juillet. A cette époque, le général Roth avait été appelé avec 2 divisions de son corps sur la rive droite du Danube, tandis que le général Geismar, avec la 4e division de dragons et la 17e d'infanterie, comptant environ 10,000 hommes, était resté sur la rive gauche.

Le général Geismar avait la mission difficile de maintenir, avec peu de forces, une province d'une grande étendue, et d'en faire valoir toutes les ressources dans l'intérêt de l'armée russe; il devait, en outre, observer la frontière turque sur une étendue de 30 milles, depuis Rustschuk jusqu'à Widdin, ainsi que les garnisons des places de Silistria, de Nicopolis et de Rahowa, qui se trouvent sur cette ligne. C'est surtout par les têtes de pont de Giurgewo et de Kalafat que les fortes garnisons de Rustschuk et de Widdin pouvaient se jeter à tout moment sur un pays sans défense, et le ravager.

Depuis que les sorties faites par la garnison de Rustschuk, le 2 juin et le 3 juillet, avaient été repoussées, celle-ci s'était tenue tranquille. Il n'en était pas de même du pacha de Widdin, qui avait sous ses ordres des troupes nombreuses; ce n'était pas, il est vrai, une armée, mais pour faire une invasion, pour piller et ravager le pays, il pouvait disposer de 10 à 15,000 hommes, dont quelques bataillons réguliers.

Le général Geismar s'était donc avancé jusqu'à Golenz, près de Kalafat, afin de surveiller de là les entreprises de l'ennemi. Le 18 avril, il y fut attaqué par des forces supérieures, qui l'obligèrent à se retirer dans son camp retranché de Czoroy, situé à moitié chemin de Krajowa. Attaqué de nouveau dans cette position, le général russe se maintint derrière ses redoutes, mais il ne put empêcher l'ennemi de ravager la petite Valachie. Les vivres et les fourrages, réunis à grand'peine par les Russes dans le camp de Golenz, plus de 30,000 livres de biscuit et 1,000 quintaux de blé, avec une grande provision de bois de construction pour les ponts, tombèrent au pouvoir des Turcs, qui ramenèrent aussi à Widdin quantité de bétail et de butin pris aux malheureux habitants. Le 27 du même mois, le pacha reparut, et repoussant le général Geismar jusqu'à Krajowa, il étendit ses expéditions sur toute la partie nord de la petite Valachie. Les Turcs emportèrent ou détruisirent toutes les provisions qui tombèrent entre leurs mains, sans que les Russes y missent obstacle. Enfin, le général Geismar, après avoir concentré toutes

ses troupes, passa la rivière de Schyll en deux endroits, et força les Turcs à se retirer avec leur butin dans le camp retranché de Kalafat, où ils se reposèrent pendant quatre semaines. Cependant, le 24 septembre, le séraskier de Widdin, nommé d'avance pacha de la petite Valachie, quitta son camp avec 26,000 cavaliers et 30 pièces d'artillerie, et se porta sur le village de Bojeleschti, situé sur le flanc droit du camp russe de Czoroy, occupé alors par 4,500 hommes seulement, avec 14 pièces.

Le général Geismar vit que les communications russes allaient être compromises, et que lui-même, en face des forces supérieures du pacha, ne pourrait se maintenir dans son camp de Czoroy. Il comprit qu'il fallait prendre un parti hardi, pour parer à ce danger imminent, et malgré la supériorité du nombre, il résolut de se porter à la rencontre du pacha et de l'attaquer. Se fiant à la discipline et à la bravoure de ses troupes, aussi bien qu'à l'impression qu'une telle tentative produirait sur un ennemi fatigué par de longues marches, Geismar ne se laissa pas rebuter par les difficultés que lui opposait le terrain. Son infanterie comptait 16 compagnies, commandées par le général Eismont; la cavalerie, sous les ordres du colonel Grabbe, était composée du régiment de dragons de Kargopol, de 3 escadrons de dragons du régiment de la Nouvelle-Russie et du régiment de Cosaques de Solotirow. La distance de Czoroy à Bojeleschti est d'un mille, et le terrain qui sépare ces deux points forme un grand plateau légèrement incliné vers ce dernier endroit, et interrompu çà et là par de petites

éminences d'où l'on a vue sur tout le pays environnant. L'approche des Russes sur un pareil terrain ne pouvait pas rester inaperçue des Turcs, et il fallait que le général qui faisait cette tentative fût non-seulement plein de courage et de résolution, mais qu'il connût également bien et les troupes qu'il menait à l'attaque et l'ennemi qu'il allait combattre.

Le général Geismar disposa sa petite colonne de marche dans l'ordre suivant :

La tête était formée par deux carrés de 2 compagnies chacun, fournies par le régiment de Tomski et par le 34ᵉ de chasseurs. Le colonel Gawrilenko la commandait. Au milieu de ces carrés se trouvaient deux pièces de 12. Le reste de ces deux régiments était placé à leur droite et à leur gauche, en carrés par échelons, sous les ordres des colonels Sawadsky et Giwlogadow; on avait adjoint à chacun d'eux 3 pièces d'artillerie légère. Le régiment de dragons de Kargopol, sous les ordres du lieutenant-colonel de Leschern, était rangé par divisions dans les intervalles des carrés, sur les deux ailes. Les trois escadrons du régiment de la Nouvelle-Russie, aux ordres du colonel comte Tolstoï, avec 4 pièces d'artillerie à cheval, occupaient le centre, dans l'intervalle laissé entre la tête et la réserve. Celle-ci, commandée par le major Danilowitsch, se composait des compagnies de grenadiers, et était également formée en deux carrés, entre lesquels il y avait 2 pièces d'artillerie de campagne. Le régiment de Cosaques de Solotirow était distribué sur les deux ailes pour protéger les flancs.

Dans cet ordre, le corps russe parut, vers deux

heures de l'après-midi, en face de l'ennemi, qui était avantageusement posté sur une hauteur près de Bojeleschti, et il ouvrit aussitôt sur lui un feu soutenu des pièces placées entre les carrés de la tête. L'ennemi répondit à ce feu par toutes les pièces de son artillerie, qui était bien supérieure, sans cependant réussir à arrêter la colonne dans sa marche.

Presque au même moment, une masse considérable de cavaliers turcs se présentèrent sur l'aile droite de la colonne, qui manœuvrait pour menacer les communications du pacha avec Widdin. Ils furent reçus par un feu très-vif de l'artillerie russe, malgré lequel ils continuèrent à avancer. Alors le régiment de dragons de Kargopol et quelques troupes de Cosaques se jetèrent sur la cavalerie ennemie, avec un tel ordre et une telle résolution, qu'elle se retira, après une courte résistance, vers Bojeleschti.

L'infanterie russe, pendant ce temps, avait continué son mouvement en avant, et placé une partie de son artillerie sur une éminence d'où l'on pouvait battre très-avantageusement la position ennemie. La cavalerie des Turcs, repoussée sur l'aile droite, s'était mise à l'abri derrière les haies et les maisons de Bojeleschti, occupé par leur infanterie. Protégée par ce rideau, elle tourna la position russe et apparut tout à coup et bien plus nombreuse sur l'aile gauche de celle-ci. Une partie de cette cavalerie se jeta sur les Cosaques, qui résistèrent avec peine à cette attaque, et une autre partie, forte de 5,000 chevaux, s'avança sur la route de Czoroy, où se trouvaient les hôpitaux, les magasins de vivres et presque tout le train.

Le général Geismar, reconnaissant aussitôt le danger qui le menaçait, ordonna au colonel Tolstoï d'attaquer l'ennemi avec 2 escadrons. Cette petite troupe se précipita avec une telle impétuosité et un tel courage sur les masses ennemies, qu'elles furent mises en désordre et firent volte-face. Le 3e escadron de dragons et la réserve des grenadiers arrivant au secours de l'aile menacée, décidèrent la retraite des Turcs, qui se retirèrent alors en toute hâte dans leurs retranchements, non sans avoir perdu beaucoup de monde.

Pendant tout ce temps, l'infanterie turque était restée immobile dans sa position, dont les Russes, manœuvrant lentement et avec précaution, s'étaient approchés jusqu'à près de 1,300 mètres. La nuit était arrivée et les Turcs ne parurent pas vouloir continuer le combat. Le général russe, quoiqu'il fût resté maître du champ de bataille, en repoussant l'ennemi et en gagnant même du terrain, se trouvait dans une position très-critique. Considérant qu'à cette proximité de l'ennemi, si supérieur en nombre, la retraite présentait au moins autant de dangers que l'attaque, il résolut de tenter un coup hardi, et, profitant de l'obscurité de la nuit et de l'insouciance ordinaire avec laquelle les Turcs se gardent, il se décida à surprendre leur camp. Il forma donc toute son infanterie en huit colonnes d'attaque de deux compagnies chacune, dont six devaient se jeter sur l'ennemi et les deux autres rester en réserve. Quatre de ces colonnes, sous les ordres des colonels Sawadsky et Giwlogadow, marchèrent droit sur le camp turc.

Deux autres colonnes, sous le colonel Gawrilenko, se dirigèrent vers la gauche de ce camp, et le reste suivit à quelque distance. Toute l'artillerie et la cavalerie restèrent en arrière dans la position russe.

Les colonnes d'attaque s'approchèrent du camp dans le plus grand silence, et arrivèrent sans obstacle près de la cavalerie ottomane, placée en avant de l'infanterie. Effrayée par quelques coups de fusil, cette cavalerie ne chercha qu'à se jeter sur ses chevaux pour fuir en désordre sur la route de Widdin. Le visir lui-même se sauva en toute hâte sur un mulet; les principaux officiers suivirent son exemple, et aucun cavalier ne songea à opposer de la résistance. Une grande quantité de ces fuyards tombèrent sous les baïonnettes russes, et un tiers au moins des chevaux furent tués sur place.

Après ce premier succès, les assaillants se jetèrent sur l'infanterie turque, qui, sans se laisser déconcerter par la fuite de la cavalerie, resta tranquillement dans sa position et reçut les Russes avec un feu bien nourri.

Le colonel Sawadsky, malgré la blessure qu'une balle ennemie lui fit au front, se jeta, tout ensanglanté, à la tête de ses tirailleurs, dans le fossé de la redoute turque. Ses intrépides colonnes le suivirent, et bientôt la redoute, avec une pièce de canon qui s'y trouvait, fut entre les mains des Russes. Toutefois, les Turcs s'étant retirés dans les maisons situées en arrière, continuèrent de là à soutenir un feu opiniâtre. En même temps, le colonel Giwlogadow avait conduit ses colonnes contre les retranchements turcs, et quoique

reçu par un feu des plus vifs, il s'en rendit maître, ainsi que de deux canons. Tous ceux qui firent résistance furent impitoyablement sabrés, les autres se sauvèrent également dans les maisons, d'où ils continuèrent aussi leur feu.

C'est en vain que le général Geismar fit offrir une libre retraite aux Turcs qui se défendaient avec tant de courage dans ces maisons; ils y répondirent par des coups de feu. Il fit alors avancer sa réserve de grenadiers pour pénétrer par le flanc gauche dans le village, et mettre fin à ce combat meurtrier. Le major Danilowitsch, à la tête de ses grenadiers, entrait dans le chemin creux qui y conduit de ce côté, lorsqu'il tombá frappé au front par une balle; le plus ancien capitaine le remplaça, et réussit à repousser partout les Turcs et à leur enlever un canon.

Sur la droite de la position ennemie, le colonel Giwlogadow avait en même temps enlevé une autre redoute, défendue avec un grand courage par les troupes régulières, qui y perdirent, outre un grand nombre de morts, soixante-dix prisonniers et une pièce d'artillerie.

La prise de cette dernière redoute rendit les Russes maîtres de tout le camp turc. Ils mirent alors le feu au village, ce qui termina toute résistance de la part de l'infanterie, qui cependant ne se retira que lorsque les maisons s'écroulèrent. Elle fut atteinte dans sa retraite par les Cosaques, qui en sabrèrent une partie et firent l'autre prisonnière.

Il était deux heures de la nuit lorsque le général Geismar réunit, sur les ruines encore fumantes de

Bojeleschti, ses troupes et les trophées de sa victoire, qui consistaient en 7 canons avec leurs caissons et en 507 prisonniers. Plus de 1,000 morts gisaient dans le village, et des armes pour plus de 10,000 hommes étaient répandues sur le champ de bataille. Vingt-quatre voitures chargées de munitions et quatre cents autres contenant des vivres, vingt-quatre drapeaux, dont deux appartenaient à l'infanterie régulière, tombèrent, ainsi que toute la correspondance du visir, entre les mains des Russes. L'impression produite sur les Turcs par cette défaite fut telle, qu'ils massacrèrent ceux de leurs officiers qui voulurent les empêcher de passer le Danube à Kalafat. Ils accusent eux-mêmes une perte de 3,000 hommes. Les Russes avaient aussi considérablement perdu de monde, en proportion de leur petit nombre; le chiffre réel de leurs pertes dans ce combat n'a pas été connu.

Depuis cette époque, la Valachie n'eut plus à souffrir des invasions des Turcs; ceux-ci évacuèrent même, le 26 octobre, sans avoir été attaqués, leur camp retranché de Kalafat; les Russes en prirent aussitôt possession et le fermèrent par des ouvrages établis du côté de Widdin.

Dans le courant de l'hiver, les Russes prirent aussi la tête de pont de Nicopolis, où se trouvait Tchapann-Oglu (*fils de tigre*), appartenant à l'une des premières familles de l'Asie. Ce chef était à la tête de 12,000 cavaliers arrivés depuis peu de l'Asie. Il avait envoyé au général Langeron un sac rempli de tabac, avec un cartel par lequel il lui annonçait qu'il allait le chasser des Principautés. Le général répondit en

donnant l'assaut au fort de Kaleh. Ce fort était fermé par des tours et des fossés remplis d'eau ; mais ces fossés étant alors gelés, il fut enlevé dans l'espace de quelques heures, le 25 janvier. Les Turcs y perdirent 250 morts, 350 prisonniers, 32 canons et 5 drapeaux. Parmi les prisonniers se trouvait Ibrahim-Pacha, commandant en chef, avec 60 officiers.

Aussitôt après, la place de Turno, située non loin de là, fut attaquée par le général Malinofski ; il enleva le faubourg sans coup férir et fit passer au fil de l'épée tous les habitants trouvés les armes à la main ; mais la citadelle résista pendant quelques jours. Cette victoire coûta aux Russes 60 officiers et 330 hommes. Le 11 février, la citadelle se rendit ; la garnison, forte de 15,000 hommes, obtint une capitulation qui lui permit de quitter la place librement, avec armes et bagages ; Toutefois, elle dut y laisser 51 canons et 3 drapeaux.

Le 18 du même mois, un détachement de volontaires du 9e de chasseurs, traversant le Danube, surprit la flottille turque non loin de Nicopolis ; ils brûlèrent 29 bâtiments, enlevèrent un fort ennemi et en jetèrent les canons dans le fleuve. Ce succès ne leur coûta que deux hommes. Quoique ces derniers événements appartiennent à la campagne de 1829, nous les avons mentionnés ici pour ne plus interrompre notre récit.

CHAPITRE XII.

Fin de la Campagne.

Toute la partie occidentale de la Bulgarie était tombée, avec Varna, au pouvoir des Russes. Si les généraux turcs avaient su conserver cet important boulevard, leurs ennemis auraient dû se retirer au delà du Danube, au lieu qu'ils purent prendre en partie leurs quartiers d'hiver sur la rive droite du fleuve. Le 6e et le 7e corps, sous le commandement du général Roth, se concentrèrent sous Varna, dont les fortifications furent rétablies le mieux possible, et mirent garnison dans Pravady, Gebedsché, Kosludscha, Devno et Basardschick. La garde passa l'hiver en Bessarabie, le 2e et le 3e corps en Valachie et en Moldavie. Le quartier général du général Wittgenstein était à Jassy. Par ces dispositions, l'armée russe, occupant une longueur de 50 milles, était partagée en deux par le Danube, l'aile gauche appuyée à la mer à Varna, et l'aile droite au Schyll à Krajowa. Silistria coupait la position des Russes dans leurs quartiers d'hiver, et la forte garnison de Rustschuk s'était maintenue à Giurgewo, sur la rive valaque du Danube. De telles dispositions n'étaient pas sans inconvé-

nient ni même sans danger; mais on comptait sur l'incapacité que les Turcs avaient montrée pendant toute la campagne, sur leur peu d'habileté dans les manœuvres, et sur leur antipathie pour les opérations d'hiver.

Isset-Mehmed-Pacha, qui avait été nommé grand-visir, s'était, en quelque sorte, engagé à reconquérir Varna pendant l'hiver. Après qu'il eut pris le commandement à Schumla, il s'avança effectivement avec quelques milliers d'hommes, le 20 novembre, sur Pravady; mais il y resta pendant quatre jours sans rien entreprendre de sérieux, et se retira ensuite à Aïdos et à Schumla.

L'expédition d'Halil-Pacha contre les communications du général Roth, dans le mois de janvier, eut aussi peu de succès. Le 20 de ce mois, il attaqua, avec un fort détachement de cavalerie, un poste de Cosaques, près de Kosludscha, et se rendit maître de cette place; mais il échoua dans une tentative pour s'emparer de Basardschick par un coup de main. Le général Ragofski rassembla à la hâte deux régiments de chasseurs, quelques Cosaques et quatre pièces, à l'aide desquels il reprit Kosludscha, renforça Pravady et chassa les Turcs avec perte.

Les troupes asiatiques irrégulières étaient retournées dans leur pays pendant les grands froids, et, en général, les Turcs firent ce qu'on avait attendu d'eux : ils ne bougèrent pas. Les Russes purent donc, sans être inquiétés, passer l'hiver dans leurs dangereux cantonnements.

CHAPITRE XIII.

Conclusions.

Passons en revue maintenant, en peu de mots, la marche de la campagne et ses phases les plus importantes.

La déclaration de guerre des Turcs avait été faite avant la fin de 1827. Cependant, les opérations russes, jusqu'à la fin de mai de l'année suivante, se bornèrent à l'occupation des Principautés danubiennes, mesure préparatoire qui ne devait pas rencontrer d'opposition.

Les hostilités réelles commencèrent seulement par le passage du Danube à Satunowo, le 8 juin, de sorte qu'on ne pouvait compter tout au plus que sur cinq mois, pendant lesquels la saison permettrait de tenir la campagne.

Une marche sur Constantinople, dans le cas où les événements l'eussent permise, devait être l'opération décisive du premier plan de campagne. Mais la distance entre le Danube et cette capitale est de

plus de 100 milles, et même avec les chances les plus heureuses, un espace de temps si court eût à peine suffi pour exécuter une telle opération militaire et pour renverser les obstacles qui se trouvaient sur la route. La campagne, à laquelle on s'était préparé pendant sept ans, fut donc ouverte trop tard, d'autant plus que les mois de mai et de juin sont les plus favorables pour traverser les steppes arides de la Dobrudscha et le Balkan. Nous avons fait connaître combien on aurait trouvé les Turcs peu préparés à la résistance au commencement du printemps.

Ce qui fut encore plus décisif que sa tardive ouverture, pour l'insuccès de la campagne, ce fut l'insuffisance des forces que le plus grand État militaire de l'Europe mit sur pied pour la soutenir. Si l'on se rappelait ce qu'avaient accompli les Munnich, les Romanzof, les Suwarof, et le temps où 27,000 Russes avaient battu 160,000 musulmans, il fallait aussi tenir compte de ce que, dans la guerre qu'on allait entreprendre, on n'aurait plus à combattre dans les steppes infinis de la Bessarabie, de la Moldavie et de la Valachie, mais dans les forêts du Balkan. Là, la supériorité de la tactique européenne avait son plein effet; ici, le spahis turc, avec sa longue lance et son léger cheval, n'était pas un ennemi à dédaigner; d'ailleurs, l'expérience des guerres précédentes enseignait la résistance obstinée qu'opposeraient les musulmans dans la défense de leurs places fortes.

Dès le passage du Pruth, les régiments de la garde

furent appelés pour renforcer l'armée, et au siége de Braïlow, lorsque l'armée n'avait encore éprouvé aucune perte importante, on y fit venir le 2e corps. On s'aperçut alors de ce qu'on aurait aussi bien pu remarquer plus tôt, c'est que la conséquence de ces retards fut que les renforts arrivèrent lorsque la campagne était terminée.

Il eût peut-être été utile, eu égard à la faiblesse de l'armée active, de ne pas occuper les Principautés, mais de les laisser ouvertes aux corps de renfort, puisqu'on pouvait amener les fournitures des troupes par la Bessarabie, puis par mer, sans entrer en Valachie. L'occupation des Principautés éveilla la jalousie de l'Europe, excita les Turcs à la résistance, et absorba 20,000 hommes, c'est-à-dire près d'un tiers de l'armée. Une partie de ce détachement, à la vérité, fut rappelée plus tard à l'armée principale. Quoi qu'il en soit, on ne peut guère comprendre que le Pruth ait été franchi avant le Danube.

Il est à croire qu'on ne s'était pas attendu à trouver à Braïlow une résistance opiniâtre, et qu'on avait même pensé prendre cette place d'assaut. Cette attente n'était cependant point fondée; les reconnaissances indiquaient, il est vrai, qu'on pouvait s'approcher de la ville le long du Danube, sans être à portée du feu des ennemis, et que les collines entourant la vallée étaient faciles à gravir; mais il reste à savoir si le fleuve permet qu'on s'approche par la vallée; dans tous les cas, on ne pouvait compter avec certitude sur la réussite de cette entreprise.

Ce n'est qu'en admettant cette idée du peu de résis-

tance de Braïlow, qu'on peut s'expliquer pourquoi les forces furent disséminées. Si l'on eût réussi à prendre la ville sans difficulté, le 7e corps aurait marché le long du Danube, avec les pièces de siége, sur Silistria, pour assurer le flanc droit du 3e corps et ouvrir au 6e, par Turtokaï, le chemin de Schumla, dont il eût observé la garnison, pendant que le gros de l'armée aurait assiégé Varna.

Mais Braïlow tint bon, et le 3e corps ne put avancer sans être appuyé, ni le 6e traverser le Danube; de là, la lenteur de la marche du premier, et la nécessité de faire filer la moitié du dernier par Hirsowa pour se joindre à lui. Il en résulta que cinq semaines après le passage du Danube et dix semaines après la tardive ouverture de la campagne, sans avoir eu en face une troupe ennemie et après avoir vu s'écouler la moitié de la saison favorable aux opérations, on n'était encore arrivé, avec le corps principal, qu'à quatre milles en deçà du Balkan. Au surplus, ce corps ne comptait pas plus de 80,000 hommes, et encore cette force était-elle acquise aux dépens des corps d'investissement de Silistria et de Giurgewo, qui étaient très-faibles; Rustschuk fut même complétement laissé de côté. On devait donc, avec de si minimes moyens, être très-indécis sur la marche à suivre.

L'attaque de l'armée russe sur Schumla semble, au premier abord, être une tentative hardie pour vaincre l'ennemi sur son point le plus fort. Nous avons déjà dit que, dans notre opinion, cette résolution était une faute stratégique si grande, qu'elle devait nécessairement empêcher le succès de la cam-

pagne. Un coup de main contre la place importante de Schumla eût pu réussir six semaines plus tôt, lorsqu'elle était presque entièrement dégarnie de combattants ; mais en faisant le siége en règle de la ville, on comblait les vœux des Turcs, on abandonnait l'initiative, et l'on attaquait l'ennemi dans sa plus grande supériorité, la défense de ses murs.

L'armée russe se sentait intimidée malgré elle par les troupes plus nombreuses des Turcs, et elle prit vis-à-vis d'eux une position défensive qui eût été la seule position convenable s'il y avait eu quelque chose à couvrir, et si, pour assiéger Varna, les troupes, les trains, tout, en un mot, n'avait pas manqué.

Dans ces circonstances, une simple défensive devant Schumla ne pouvait avoir aucun résultat utile, et dans le moment où l'on reprit l'offensive, on s'exposa aux plus grands dangers pour de faibles chances de succès. 40,000 Turcs, abondamment pourvus de toutes les nécessités de la vie, étaient retranchés dans une position centrale et presque inattaquable ; en face d'eux se trouvait une armée russe d'une force moitié moindre, sur une étendue de quatre milles, et sur la circonférence d'un cercle que les ennemis pouvaient couper d'un moment à l'autre, par une marche rapide et secrète. Le séraskier pouvait à chaque instant paraître avec des forces de beaucoup supérieures, tandis qu'une réunion des troupes russes était rendue impossible, aussi bien par leur éloignement les unes des autres que parce que, pour les rassembler, il eût fallu lever le siége de toutes les places qu'elles enveloppaient. L'armée entière était em-

ployée devant Schumla à former un cordon; il n'y avait pas de réserve, et y en eût-il eu une, qu'elle n'eût pas été fort utile dans ce terrain, où les feintes ne pouvaient être distinguées des attaques réelles.

Quelle était donc la position des Russes, sans parler même de ses dangers? Ils n'avaient ni cavalerie légère, ni même aucune cavalerie à opposer à celle des Turcs, quoiqu'il eût été facile d'en créer une parmi les nombreuses hordes cosaques soumises à la Russie; ni une seule place à vingt milles en arrière, où l'on eût pu porter au moins les blessés et les malades; ni retraite possible, enfin, si les fortes garnisons de Rustschuk, de Varna et de Silistria, brisant les faibles entraves qu'opposaient les assiégeants, avaient réuni 30,000 hommes sur les derrières des troupes russes.

Certainement les généraux du czar connaissaient leur position critique; mais après avoir commis la faute de diriger toutes les forces offensives sur Schumla, on ne pouvait plus espérer de succès qu'en continuant le même système d'opérations. On se fiait à la supériorité morale des troupes russes et à l'incapacité des commandants ennemis. En effet, Hussein-Pacha resta pendant quatre semaines, à partir de la fin de juillet, spectateur immobile des efforts et des travaux des Russes, qui cherchaient à tarir les sources de l'abondance et de la sécurité dont il jouissait. Gêné par la perte de quelques convois, et sentant peut-être, d'ailleurs, la nécessité de faire un mouvement quelconque, il tomba enfin, le 26 août, sur les deux ailes de l'armée ennemie, et leur porta de rudes coups à Strandscha et à Marasch. Ce fut la courageuse résis-

tance du prince Eugène de Wurtemberg qui seule empêcha la destruction des détachements des généraux Rudiger et Durnowo.

Ce début du vieux destructeur des janissaires ne prouvait pas tant le danger de la position des Russes, que l'idée que l'ennemi se faisait enfin de cette position. Le comte de Wittgenstein abandonna peu à peu, contre son gré, tous ses retranchements, pour concentrer son armée sur le front du camp ennemi ; mais les Russes ne pouvaient pas espérer que, dès qu'on n'empêcherait plus le passage des vivres, le pacha n'essaierait pas de ruiner entièrement un adversaire si affaibli et encore trop disséminé.

Pendant le mois d'août, toute l'armée russe fut partagée en trois corps de siége, devant Schumla, Silistria et Varna ; mais ces corps étaient insuffisants et aucun d'eux n'avait une réserve.

Nous avons fait remarquer que les Russes ne pouvaient guère gagner à la prise de Schumla ; car, bien qu'ils enlevassent une place forte à l'ennemi, ils n'acquéraient pas pour cela une bonne position. La difficulté du passage du Balkan n'est pas près de Schumla, mais au delà du Kamtschik, et une faible armée ne pouvait songer à le passer, si Schumla seule, et non Silistria et Varna, était prise.

Les renseignements nous manquent sur la conduite des Russes devant Silistria. Cette ville est la plus mauvaise de toutes les forteresses turques, et n'avait tenu que cinq jours dans la campagne précédente. Le Danube était ouvert à la flottille du fleuve depuis la chute de Braïlow, et les magasins de la Valachie étaient

à la disposition des Russes. Les moyens de siége ne devaient donc pas manquer, et l'on avait en effet plus de ressources devant cette place que devant les autres villes assiégées. Cependant, malgré sa faiblesse, Silistria ne fut pas prise, et l'on ne commença à investir complétement Varna qu'après avoir abandonné Schumla, c'est-à-dire après l'arrivée de la garde, le 9 septembre.

Examinons maintenant la position des Russes au commencement d'octobre. Depuis la journée de Braïlow, ils n'avaient remporté sur leurs ennemis si dédaignés aucun avantage qui pût passer pour une victoire. Près de Basardschick, de Kosludscha et devant Varna, ils avaient été défaits en rase campagne, pendant le mois de juillet, par les nouveaux escadrons turcs. A Jenibasar, ils n'avaient rien obtenu de décisif, et devant Schumla ils avaient perdu considérablement d'hommes et de munitions. Outre ces petites actions, toutes leurs grandes entreprises avaient manqué, car le croissant brillait encore sur les tours de Silistria et de Varna, comme sur les murs de Schumla. Les troupes avaient énormément souffert, et la cavalerie était presque détruite. Ajoutons qu'on approchait de la fin de la saison propre aux opérations militaires, et que si Varna ne tombait pas, les Russes devaient se retirer au delà du Danube, et cette retraite eût pu devenir fort dangereuse.

Tel était l'état des choses, lorsque la principale armée turque n'était pas encore entrée en campagne, et lorsque les Russes n'avaient eu affaire qu'aux garnisons de quatre places fortes.

Nous avons dit que le sultan, craignant une descente des ennemis près de Constantinople, ou effrayé de l'état d'agitation de cette capitale, avait rassemblé près de lui la plus grande partie de ses troupes. Ce ne fut qu'à la fin de mai que Hussein-Pacha s'avança vers Schumla, et Isset-Mehmed-Pacha ne marcha sur Varna qu'au commencement de juillet. Quant au grand-visir, il retarda son départ pour Andrinople jusqu'au commencement d'août, et ne parut sur le théâtre de la guerre, avec des troupes fraîches, que lorsque les forces ennemies furent entièrement épuisées. Son lieutenant, Omer-Vrione, défit un détachement à Hassanlar, et repoussa victorieusement l'attaque des Russes sur son camp de Kurt-Tépé.

La délivrance de Varna, et par conséquent la fin de la campagne, semblait maintenant décidée. Toute la stratégie des Turcs avait consisté jusqu'alors à se tenir sur la défensive, et par cette conduite, et aidés d'ailleurs par l'avantage du terrain, ils avaient poussé leurs ennemis jusqu'au bord de l'abîme. Un dernier effort était nécessaire pour les y précipiter; mais les connaissances stratégiques des Turcs étaient insuffisantes pour le tenter. Hussein et Omer semblent avoir craint de voir, au moindre mouvement, tomber de leur tête les lauriers dont leur inertie et la fortune les avaient couronnés.

A dire vrai, ce ne furent pas les combinaisons de la stratégie russe qui amenèrent le succès de la campagne. Cette campagne avait été mal préparée, entreprise trop tard et avec des moyens insuffisants, et la direction du corps principal avait

été telle, qu'on ne pouvait en attendre aucun résultat.

Mais toutes ces fautes furent réparées par l'excellent esprit des troupes russes. L'obéissance passive des commandants, la persévérance des soldats, leur courage et leur patience dans les dangers, telles furent les qualités qui sauvèrent les Russes devant Schumla, qui leur firent surmonter tous les obstacles devant Varna, et qui, même après sa victoire, imposèrent si fort à Omer-Vrione, qu'il resta comme foudroyé pendant dix jours, tandis que Varna, le boulevard de l'empire ottoman, tombait sous ses yeux. Les mesures des généraux russes peuvent à bon droit être critiquées; mais la conduite des soldats, aussi bien que celle des officiers supérieurs au siége de Braïlow, comme au combat de Kurt-Tépé, leur patience et leur persévérance dans les fossés et devant les remparts de Varna, sont au dessus de tout éloge.

La chute de Varna fut un grand bonheur pour les Russes, et décida le succès de la campagne. Si, le 11 octobre, Schumla, contre laquelle les principaux efforts avaient été dirigés, était tombée en leur pouvoir au lieu de Varna, ils auraient pu en raser les faibles fortifications; mais il leur eût été impossible de prendre leurs quartiers d'hiver en Bulgarie, où ils se seraient trouvés éloignés de la mer, avec Varna et Silistria sur leurs derrières. L'importance stratégique de Schumla reste la même pour la Turquie, que cette place soit ou non fortifiée, et l'on eût eu à la reconquérir dans la campagne suivante.

Si l'on réfléchit aux immenses sacrifices que la

guerre coûta aux Russes pendant l'année 1828, il est difficile de décider auquel des deux adversaires elle avait réellement profité. Il fallait une seconde campagne pour rendre décisif le succès de la première.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME Ier.

INTRODUCTION.



Ouvrages relatifs à la Guerre en Orient :

LETTRES SUR LA TURQUIE, ou Tableau statistique, religieux, politique, administratif, militaire, commercial, etc., de l'Empire ottoman, depuis le Khatti-Cherif de Gulkhanè (1839); par M. A. UBICINI.—Première partie, **Les Ottomans**.—Deuxième partie, **Les Raïas** (Grecs, Arméniens, Arméniens-Catholiques, Israëlites, Latins). — 2 vol. in-18 jésus. 10 fr.

—Le deuxième volume se vend séparément. 5 fr.

LA RUSSIE DANS L'ASIE MINEURE, ou Campagnes du maréchal Paskewitch en 1828 et 1829; ou Tableau du Caucase envisagé au point de vue géographique, historique et militaire; par Félix FONTON.—1 vol. in-8°, avec titre gravé, accompagné d'un magnifique atlas topographique et militaire, renfermant une carte des possessions russes au delà du Caucase et des provinces turques limitrophes, et les plans des batailles et siéges de cette campagne mémorable. 15 fr.

PROGRÈS ET POSITION ACTUELLE DE LA RUSSIE EN ORIENT. — 1 vol. in-8°, accompagné d'une carte coloriée représentant le tableau des acquisitions territoriales de la Russie depuis l'avénement au trône de Pierre I[er]. 4 fr.

LES FORCES MILITAIRES DE LA RUSSIE sous les rapports historique, statistique et politique; par le Baron Auguste DE HAXTHAUSEN.—1 vol. in-8°. 5 fr.

THÉATRE DE LA GUERRE RUSSE DANS LA TURQUIE D'EUROPE; par le major DE CIRIACI, traduit de l'Allemand par le chevalier HERVÉ.—Br. in-8°. 1 fr. 50

MÉMOIRES DE MONTÉCUCULLI, généralissime des armées de l'Empereur, avec les Commentaires de M. le Comte TURPIN DE CRISSÉ.– 3 vol. in-8° avec un grand nombre de planches. 24 fr.

Dans cet ouvrage, le grand capitaine, tout en racontant les célèbres campagnes de 1661 à 1664, donne une suite de maximes appliquées à la guerre qu'on peut faire contre les Turcs.

MÉMOIRES DU BARON DE TOTT SUR LES TURCS ET LES TARTARES.—4 vol. in-8°. 16 fr.

TABLEAU STATISTIQUE ET POLITIQUE DU SYSTÈME MILITAIRE DE LA RUSSIE; par TANSKI.—1 vol. in-8°. 7 fr.

DES COSAQUES ET DE LEUR UTILITÉ A LA GUERRE; par le général DE BENKENDORFF.—Brochure in-8°. 1 fr. 50

Paris. — Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.

Date Due

[illegible]			
MAY [illegible]			

